Patricia Wentworth

La fuite éperdue

MC

1 fr. 50

COLLECTION STELLA

Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Cazan, PARIS (XIVe)

Publications périodiques de la Société Anonyme du " Petit Écho de la Mode ",
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2me et le 4me dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : **0 fr. 50.**

C92726

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne.*
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Dupuy.*
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara.*
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois.*
Marc AULES : 253. *Tragique méprise.*
Claude ARIEL-ZARA : 258. *Printemps d'amour.*
Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette.*
M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Jean de la BRETE : 3 *Rêver et Vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Réveil.*
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.*
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre.* — 179. *Le Château des tempêtes.* — 223. *Le Jardin bleu.* — 254. *Ma cousine Raisin-Vert.*
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*
Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse.* — 252. *Lyne aux Roses.*
Rose-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.* — 199. *Amitié ou Amour ?* — 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marousia.*
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.* — 209. *Le Vœu d'André.* — 216. *Péril d'amour.*
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.* — 190. *L'Amour quand même.*
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.*
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle.*
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith.*
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.*
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour sient...* — 235. *J'aimerais aimer.* — 261. *Au-dessus de l'amour.*
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 196. *L'Appel à l'Inconnue.*
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludivine.*
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision.*
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.* — 177. *Ce pauvre Vieux.* — 213. *Loyauté.*
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier Atout.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza.*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.* — 192. *Le Suprême Amour.* — 232. *S'aimer encore.*
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.*
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé.*
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée.* — 228. *Mieux que l'argent.*
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection *(Suite)*.

Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène LEITRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.* — 257. *L'Aube sur la montagne.*
Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Vivlane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Patiate.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

c 92726

Patricia WENTWORTH

La Fuite Eperdue

Adapté de l'anglais par M.-L. CHAULIN

COLLECTION STELLA
Éditions du " Petit Écho de la Mode "
1, rue Gazan, Paris (XIV^e^)

La Fuite Éperdue (1)

I

Mally Lee frappa du pied et se dégagea des bras de son fiancé :

— Pour l'amour de Dieu, Roger, tâchez d'avoir l'air amoureux de moi ! s'écria-t-elle.

La salle de bal de Curston, sans autres meubles que les chaises rangées contre le mur, donnait une impression d'abandon, qu'accentuait encore la clarté crépusculaire ; seul le petit théâtre où se poursuivait la répétition de la pièce que l'on devait jouer le soir même était brillamment illuminé.

Mally Lee et Roger Mooring étaient en scène :

— Voyons, Roger, insistait la jeune fille, mettez un peu plus d'ardeur dans votre jeu...

— Il est impossible de répéter, déclara Mooring, si vous m'interrompez tout le temps.

— Je vous interromps, parce que vous ne savez pas jouer !... Nous en sommes à la grande scène d'amour, et vous me tenez comme si j'étais un parapluie mouillé !

— Comment faut-il donc vous tenir ? demanda le jeune homme furieux.

— Jimmy va vous donner une leçon... Venez, Jimmy, et prenez-moi par la taille.

---

(1) Le titre anglais de cette œuvre est *Hue and Cry*.

— Je vous le défends ! cria Mooring.

Jimmy Lake, qui sortait, avec un air ravi, de la coulisse, s'arrêta, hésitant. Mally se mit à rire en sourdine, tandis que Roger, rouge de dépit, entourait de son bras la taille svelte de sa fiancée, en murmurant, d'un ton monotone, les paroles de l'audacieux cavalier qu'il devait représenter :

— Mon amour, je vous aime, je vous adore, partons ensemble...

Mais Mally restait inexorable.

— Ça va de mal en pis, déclara-t-elle, jamais je ne pourrai donner la réplique à quelqu'un d'aussi glacial... Allons, Jimmy, montrez-lui comment on fait la cour à la femme qu'on aime.

— Merci bien, il me tordrait le cou... Qui ferait alors le traître, ce soir ?...

— Ne me parlez pas de ce soir, cela me donne de répétitions, et Roger est de plus en plus mauvais.

— Voyons, Mally...

— C'est comme ça, je n'ai jamais vu plus lamentable amoureux. Ne pourriez-vous pas faire semblant de m'aimer un peu ?...

Le jeune homme ne répondit rien, mais sa bouche se crispa de colère.

— Miss Lee, interrompit le colonel Fairbank, suis-je, oui ou non, le metteur en scène ?...

— Pardon ! s'écria Mally repentante. Vous êtes épatant, et je vous promets de ne plus recommencer.

Se tournant alors vers Roger, dans un gracieux balancement de son ample robe de brocart rose, elle s'inclina en une profonde révérence, rejeta le frisson ! Il nous faudrait encore une douzaine ses boucles en arrière, et soupira d'une voix devenue la douceur même :

— Oh ! mon cher amour !...

Et, tout en récitant sa tirade, elle prenait un malin plaisir à contempler l'embarras de son fiancé et la rougeur que ces tendres aveux faisaient monter à ses joues viriles.

La scène se poursuivait, inégalement jouée entre les deux jeunes gens, car Roger Mooring, malgré

sa grande allure et ses beaux traits, était aussi médiocre acteur que Mally parfaite comédienne ; de plus, il se trouvait handicapé par ses fiançailles avec Miss Lee. Il ne savait vraiment plus ce qu'il préférait : continuer à tenir le rôle de l'amoureux, ou laisser Jimmy Lake le remplacer... Il maudissait la comédie de société et persistait à tenir Mally à bout de bras, en répétant sans conviction les déclarations passionnées qu'il devait lui adresser.

— Je me félicite tous les jours de ne pas être votre fiancé, fit Jimmy Lake, tandis qu'ils attendaient, dans la coulisse, la scène de l'enlèvement.

— Pas plus que moi, certainement, répondit la jeune fille, en riant.

— Quel méchant petit diable vous faites, Mally ! Pourquoi le taquinez-vous ainsi ?

— C'est plus fort que moi...

— Je vous assure que vous allez trop loin. Cela finira par vous jouer un mauvais tour, vous verrez.

Mally fit une nouvelle révérence, avec un sourire moqueur, et se redressa gracieusement : c'était une mince et souple créature, aux traits insignifiants, dont les yeux verts avaient quelque chose de provocant.

— Merci du conseil, mon cher Jimmy, mais vous oubliez que vous représentez le traître dans la pièce... et cela ne vous va guère de faire le frère prêcheur... Grand Dieu ! c'est mon tour !...

Une heure plus tard, les acteurs se réunissaient autour de la table à thé. Lady Mooring, qui les attendait au coin du feu, abandonna avec regret, le roman qu'elle lisait, pour demander distraitement :

— Eh bien, mes enfants, êtes-vous contents ?...

— Cela marche aussi mal que possible !... répondit, en chœur, la petite troupe.

— Vous verrez que cela ira très bien, reprit la maîtresse de maison.

Lady Mooring, qui détestait Mally, de même

qu'elle aurait détesté toute autre fiancée de son fils, sentait, à chaque minute, grandir son animosité, se demandant quel charme il pouvait lui trouver. Ce soir, avec sa robe de style, son maquillage et ses boucles, la jeune fille avait une certaine allure, mais en temps habituel, avec ses robes et ses cheveux courts, elle ressemblait bien plus à une écolière sans élégance ni beauté qu'à la future châtelaine de Curston. En outre, elle n'avait pas un sou vaillant et était obligée de gagner sa vie... Ainsi pensait lady Mooring, quand Roger entra.

Il s'installa sur une chaise éloignée de celle de Mally et accepta une tasse de thé d'un air boudeur. En lui voyant refuser le gâteau que lui tendait sa fiancée, sa mère reprit espoir... Après tout, des fiançailles ne sont pas un mariage!...

Quelques heures plus tard, se trouvant seule avec Roger dans la salle de bal tout illuminée, Mally eut la même pensée. Sous l'éclat des lustres, son fiancé paraissait plus sombre que jamais, et quand elle essaya de glisser sa main sous le bras du jeune homme, elle fut repoussée sans ménagement.

— Alors, mon vieux Roger, cela ne va pas mieux?... fit-elle, en lui envoyant un baiser moqueur du bout des doigts.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Vraiment?... et elle lui jetait, du coin de l'œil, un regard espiègle.

— Ne vous gênez donc pas... Moquez-vous de moi tout à votre aise...

— Vous êtes trop amusant quand on vous taquine... Si vous pouviez voir la tête que vous faites!... Non, c'est trop drôle...

— Je ne sais pas si c'est drôle pour vous, en tout cas je vous défends de vous moquer de moi en public. Vous dépassez la mesure, ces jours-ci.

Mally fit une pirouette.

— C'est charmant de voir se balancer ainsi ces longues jupes si amples! Avec nos robes écourtées, cela serait impossible... Qu'en pensez-vous?...

— Je vous répète que vous allez trop loin, murmura-t-il, rageur.

Mally leva le menton d'un air impertinent.

— Et si je continue, qu'arrivera-t-il?...

— Vous le regretterez, voilà tout.

— Croyez-vous?...

Elle pirouetta de nouveau.

— Mally, pour la dernière fois...

Il s'arrêta, le visage rouge de colère.

— Quoi?... demanda miss Lee froidement. Qu'y a-t-il?...

— Mally, voulez-vous m'écouter, oui ou non?...

— Mais je vous écoute. Que voulez-vous?...

— Je me demande vraiment pourquoi vous m'avez accepté comme fiancé, si vous me trouvez si ridicule.

— Je ne vous avais jamais vu jouer la comédie..., répliqua-t-elle ; puis elle reprit rapidement : Voyons, Roger, ne soyez pas de si méchante humeur... Au fait, je me demande pourquoi je vous ai accepté?... En tout cas, c'est fait... Donc, reprenez courage, et réfléchissez au bonheur qui vous est échu... Je voudrais cependant savoir ce que vous entendez par « être fiancés »?...

— Cela signifie tout simplement que vous avez promis de m'épouser.

Mally poussa un petit cri.

— Jamais je ne vous ai promis une chose pareille, c'est un affreux mensonge!

— Quelle était donc votre idée?

Elle se rapprocha, et de ses mains fines se mit à jouer avec le jabot qui ornait l'habit du jeune homme.

— Je vous ai accepté, — et, tout en parlant, elle continuait à taquiner la vieille dentelle, — mais à condition que vous soyez très, très gentil... Si vous appelez être gentil la façon dont vous m'avez traitée aujourd'hui, vous n'êtes pas difficile...

Son visage, souriant et malicieux, se trouvait si près de celui de Roger, qu'il aurait été facile à celui-ci de l'embrasser, s'il l'eût désiré, mais il préféra conserver une attitude digne, conscient

en cet instant, de l'excellente affaire que faisait Mally en l'épousant... Mally qui n'avait pas un penny!... qui n'était pas même jolie!... Dieu merci, il y avait, de par le monde, d'autres jeunes filles... Il fit un pas en arrière et contempla ses manchettes avec intérêt ; Mally éclata de rire :

— Mon Dieu, Roger, quel air fatal!... Jimmy...

— Mally, je vous assure que ma patience est à bout! J'en ai assez d'entendre, constamment, le nom de Jimmy. Comme le dit ma mère...

Le rire de la jeune fille cessa brusquement.

— Que dit lady Mooring?... questionna-t-elle.

Roger hésita un instant :

— Je suis sûr que vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites, mais quand on pense que vous n'êtes ici que depuis huit jours...

Il s'arrêta... Sa fiancée le regardait de telle façon qu'il n'osa achever sa phrase.

— Allons, continuez ; qu'avez-vous à dire?... demanda-t-elle.

— Rien.

— Roger, ne mentez pas.

— Mais je vous assure que ce n'est rien.

Mally lui secoua violemment le bras :

— « N'étant ici que depuis une semaine... » Qu'entendez-vous par là?...

Il la considéra froidement :

— Eh bien! il me semble que, pour une nouvelle venue à Curston, vous en prenez singulièrement à votre aise... traitant familièrement tout le monde, et appelant chacun par son nom...

Sur le visage soudain pâli de Mally, il ne resta que les deux taches artificielles du rouge, et elle frémit comme une enfant que l'on frappe injustement.

Elle avait tant aimé les délicieuses journées qu'elle venait de passer! Jamais elle n'en avait connu de pareilles, et c'était Roger, oui, Roger, qui, en quelques mots, venait de détruire son bonheur.

Il lui prit les mains et les serra dans les siennes ;

— Je vous en prie, n'ayez pas de chagrin.... Je suis sûr que vous ne pensiez pas à mal... Je vous ai dit que vous n'aviez pas réfléchi, je...

— Lâchez-moi, je vous prie...

Il se rapprocha :

— Mally !...

— Non, laissez-moi...

— Mally, soyez raisonnable...

La jeune fille regardait le beau visage de son fiancé. Il était encore empourpré par sa récente colère, mais celle-ci avait disparu.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres :

— Mally, j'étais jaloux... Vous me rendrez fou...

Elle se radoucit. Après tout, ne l'avait-elle pas taquiné plus que de raison ?...

— Vraiment, dit-elle, vous êtes jaloux bien facilement.

II

— Alice Tottington vient de téléphoner qu'elle ne pourra venir ce soir..., annonça Roger consterné.

— Alors, nous serons obligés de renoncer à la partie musicale, à moins que — le colonel Fairbank se tourna vers Miss Lee — vous n'acceptiez de chanter quelque chose, puisque vous ne jouez pas au début.

— C'est impossible, répondit Roger.

— Je prendrai, avec grand plaisir, la place de miss Tottington, déclara Mally ; mais que faut-il chanter ?... Un air ancien qui s'harmonise avec ma robe ?... car je n'aurai pas le temps de changer.

— Pourquoi pas l'air de *Mally Lee ?* proposa Jimmy, en accompagnant ses paroles d'un regard malicieux.

Mally jeta un coup d'œil sur Roger et battit des mains.

— Ce serait passionnant ! mais croyez-vous que je le puisse ?

Cette vieille rengaine ?... Vous n'y pensez pas ! s'écria Roger. Jimmy ! vous êtes fou de suggérer une chose pareille... Il existe, Dieu merci, d'autres airs plus intéressants que cette chanson démodée.

— Pourtant, je la chanterai, et Jimmy m'accompagnera.

Roger la saisit par le bras :

— Mally, je vous le défends.

— Tant pis ! Jimmy, accordez votre instrument.

— Mally, je vous répète...

— Miss Lee, dans trois minutes, c'est votre tour, ne l'oubliez pas, interrompit le colonel Fairbank, excédé.

La jeune fille se dégagea de l'étreinte de Roger, envoya un baiser au colonel, et quelques secondes plus tard, elle était en scène, écrivant une lettre d'amour, tout en fredonnant un air ancien.

La salle était pleine, et le premier acte se termina au milieu des bravos, qui redoublèrent quand Mally apparut derrière la rampe et se mit à chanter, accompagnée par l'ukulele :

Comme Mally Lee descendait la rue, sa capeline s'en-[vola.
Elle jeta un regard sur son épaule pour la regarder :
Les deux brides flottaient galamment ; [Lee.
Un nœud de ruban ornait la poitrine de la jolie Mally

De sa jolie voix, Mally détaillait les strophes d'autrefois, en mimant les paroles avec un gracieux balancement de sa robe de brocart. Comme dans la chanson, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et reprit le refrain :

De l'est à l'ouest, nous sommes allés,
Pour faire la cour à Mally Lee...

Elle termina au milieu d'un tonnerre d'applau-

dissements, et s'enfuit dans la coulisse, suivie de Jimmy.

— Quel succès, ma chère! On vous rappelle...

— Impossible, j'ai juste le temps de changer de robe pour le second acte ; ils auraient beau applaudir jusqu'à demain matin, cela n'y changerait rien.

Le deuxième acte débutait par un duel, et se déroulait ensuite, au milieu d'évasions et de machinations infâmes, au cours desquelles on assistait, successivement, à l'enlèvement de l'héroïne, puis à sa délivrance, dans les circonstances les plus tragiques.

Quand le rideau tomba, les applaudissements crépitèrent de nouveau, et lady Mooring fut assaillie de compliments sur le jeu de Mally et sur la beauté de son fils...

La scène était envahie par une foule joyeuse qui entourait la jeune fille, tout en bavardant gaiement. Seul, Roger restait sombre : non seulement Mally l'avait défié, mais elle s'était couverte de ridicule, en chantant cet air stupide. Persuadé que l'on se moquerait d'eux, il restait à l'écart, furieux et mécontent.

Une main légère se posa sur le bras de Mally, qui se retourna et se trouva en face de son amie d'enfance, Dorothy Leonard.

— Dorothy! ce n'est pas possible!... Comment êtes-vous là?...

— Et vous, Mally, qu'êtes-vous devenue?...

— Attendez un instant, venez avec moi, et pendant que j'enlèverai ce maquillage, nous pourrons causer. Je ne quitte pas ma robe, elle est bien trop seyante.

Arrivée dans la chambre de son amie, Dorothy la regarda avec admiration.

— Il paraît que vous êtes fiancée à cette merveille de Mr Mooring... Racontez-moi cela, je meurs de curiosité!

Mally repoussa ses boucles et commença à se démaquiller.

— Quelle horreur que cette peinture! murmura-t-elle.

— Mally, dites-moi ce que vous êtes devenue, depuis que nous nous sommes quittées ?

— J'ai, tout d'abord, été m'enterrer au fond du Dorset, chez ma tante Deborah, où j'ai failli mourir d'ennui. Heureusement, une de ses amies m'a demandé de donner des leçons à ses petits enfants. Ils étaient insupportables, mais bien vivants, ceux-là... pas à moitié morts comme tante Deborah et son amie !...

— Pauvre Mally ! Alors, qu'est-il arrivé ?...

— Ma tante est morte, et comme elle vivait d'une rente viagère, je suis restée sans un sou vaillant ; les petits démons étaient entrés au collège, et je ne savais que devenir, lorsque Mrs Marsden m'a recommandée à sa nièce, comme gouvernante pour sa fille.

Mally, une serviette de toilette à la main, tournait vers son amie son visage pâle et luisant.

— Et vous avez accepté ? questionna Dorothy.

— Je n'avais pas le choix, mais je vous assure que cela n'avait rien de drôle...

— Je le crois sans peine !

Mally se poudrait maintenant le bout du nez ; elle agita la houppe dans la direction de Dorothy.

— Je n'exagère rien. L'enfant était très mal élevée, et gâtée par sa mère qui ne cessait de me recommander de ne pas la contrarier... Quel triste métier que celui de gouvernante ! Je le détestais — elle passa un peu de rouge sur ses joues, — surtout quand je voyais la fille aînée de lady Emson, qui était de mon âge, aller de fête en fête...

— Ma pauvre petite chérie !... Mais parlez-moi de Mr Mooring. Comment l'avez-vous rencontré ?...

Mally se mit à rire.

— C'est tout à fait romanesque ! Il est venu faire un séjour chez lady Emson, dont il est le cousin. Nous avons repêché, ensemble, ma charmante élève qui était tombée dans l'étang. Le lendemain, il est venu prendre de ses nouvelles dans la salle d'étude, et le jour suivant, nous nous

sommes rencontrés, tout à fait par hasard, dans le bois...

— Tout à fait par hasard?... Hum!... Mally, est-ce bien vrai?...

— Tout à fait vrai, répondit la jeune fille, avec calme, en noircissant ses sourcils. Nous nous sommes rencontrés ainsi encore plusieurs fois, et, un beau jour, il m'a demandé de l'épouser... Je voulus bien accepter des fiançailles d'épreuve ; elles furent annoncées, et cela fit un tel tapage que j'ai été obligée de quitter lady Emson et de me réfugier chez ma cousine Maria qui n'a pas le sou, jusqu'au moment où Roger m'a amenée chez sa mère.

— Mais c'est passionnant, Mally!

— Presque trop, quelquefois...

— Lady Mooring vous a-t-elle bien reçue?

— Elle est charmante pour moi ; du reste, tout le monde me gâte... Jimmy Lake, le jeune homme qui faisait le traître, tout à l'heure, est un ami délicieux, et le colonel Fairbank, un vieux bonhomme exquis...

— Et Roger?...

L'enthousiasme de Mally tomba soudain.

— Je dois vous avouer que nous venons de nous quereller. Cela nous arrive environ sept fois par jour... C'est, du reste, excellent pour lui; cela lui forme le caractère!

Dorothy la regarda avec un air de reproche.

— Vous ne devriez pas vous disputer avec lui, Mally, c'est fou, il faut faire la paix.

— Pas pour le moment, en tout cas ; il est furieux parce que j'ai mis du rouge...

— Vous n'en mettiez jamais, autrefois.

— Maintenant non plus, sauf quand je suis costumée. Cela ne me va pas mal, n'est-ce pas?

Dorothy s'inclina en signe d'assentiment.

— Je vous en prie, faites la paix... sans cela vous gâterez toute notre soirée.

Mally se détourna du miroir en riant :

— Ma petite, laissez-moi faire. Vous ne le connaissez pas ; entre nous, il a singulièrement besoin d'être corrigé!

— Mally, vous êtes folle! Quand vous marierez-vous?

— Certainement pas avant longtemps... Si donc vous entendiez parlez de quelqu'un qui désire payer grassement une personne incapable, vous seriez un ange de penser à moi.

— Vous perdez la tête...

— Je vous assure que non. Allons, descendons, sinon Roger croira que je me suis fait enlever!

— Voyons, ce n'est pas sérieux, vous ne cherchez pas une situation?... Que diraient les Mooring?

— C'est pourtant la vérité, répondit gravement Mally, je ne veux pas épouser Roger maintenant, n'étant pas assez sûre de moi. Je ne peux donc rester ici, et comme je n'ai pas un endroit au monde où aller, vous voyez qu'il est nécessaire que je travaille.

Tout en parlant, les jeunes filles étaient arrivées sur le palier ; soudain, Mally se mit à rire :

— Prenez sagement l'escalier, dit-elle à Dorothy; moi, je vais descendre à califourchon sur la rampe...

III

— Mally, sir George Peterson désire vous être présenté.

La jeune fille se trouva en face d'un monsieur imposant, aux traits accentués, dont les cheveux gris faisaient ressortir le teint éclatant.

Dorothy, ayant terminé la présentation, s'en fut retrouver son cavalier, laissant son amie au bras de sir George. Celui-ci dansait bien, quoique à l'ancienne mode, et se montra charmant causeur... Quand ils se furent assis, la danse terminée, il changea brusquement de conversation :

— Votre amie m'a dit que vous cherchiez une situation.

— C'est exact, je suis même très pressée d'en trouver une.

Sir George sourit.

— C'est une étrange coïncidence... Dès que vous êtes entrée en scène, j'ai dit à Mrs Armitage que vous étiez tout à fait le genre de personne que je désirais pour Barbara.

— Qui est Barbara ?...

— Ma fille unique : elle vient d'avoir huit ans, et je ne veux pas la mettre en pension. Il est donc nécessaire qu'elle ait une institutrice ; ma sœur, Mrs Craddock, vit avec nous et s'occupe de la maison.

— Je crains de ne pas avoir les capacités voulues. Dorothy vous a-t-elle dit ce qu'il en était ?

— Oui, mais je ne veux pas d'une véritable institutrice. Je cherche quelqu'un qui s'intéresse à Barbara, et qui lui plaise. L'enfant est passionnée pour le dessin ; dessinez-vous ?...

— Hélas ! non !...

Sir George eut un sourire étrange :

— Tant mieux, car, si vous aviez su dessiner, j'aurais été obligé de renoncer à vous. Je déteste cette lubie de Barbara, et je désire qu'on la lui fasse perdre. Elle est si entêtée que ce ne sera pas facile.

— Cela vous contrarie qu'elle dessine ? questionna la jeune fille étonnée.

Sir George fronça ses épais sourcils et, pendant une seconde, une lueur sinistre passa dans ses yeux. Malgré son courage, Mally eut comme un pressentiment angoissant.

— Oui, répondit-il sèchement ; mais bientôt, son aimable sourire revenu, il reprit : Je désire trouver une personne capable de distraire l'enfant, de l'intéresser à d'autres choses qu'à ce stupide gribouillage, quelqu'un de jeune, de gai, de séduisant... enfin, tout ce que vous êtes... J'avais renoncé à l'espoir de vous avoir, en apprenant vos fiançailles avec le jeune Mooring, lorsque Dorothy m'a assuré que vous ne vouliez pas vous marier maintenant, et qu'en attendant...

Il s'interrompit.

— Qu'en attendant, répéta Mally, je cherchais une situation? C'est parfaitement vrai.

Le jazz commençait une nouvelle danse... Sir George se leva et offrit son bras à la jeune fille.

— Voulez-vous réfléchir à ce que je viens de vous dire, miss Lee? Si vous désirez des renseignements, vous n'avez qu'à en demander à ma vieille amie, Mrs Armitage... Reste la question salaire : je vous offre cent cinquante livres. Cela vous conviendrait-il?...

Mally resta muette : cette somme représentait, pour elle, une véritable fortune... C'était une chance inespérée. Cependant elle se sentait envahie par un étrange pressentiment ; pour la première fois, depuis qu'elle était fiancée, elle désirait épouser Roger... Elle n'avait plus aucune envie d'aller à Londres, ni de trouver une situation, ni, surtout, d'instruire Barbara Peterson!

En levant la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de Roger qui la fixaient tristement. Attendrie, elle lui fit un signe ; le jeune homme s'approcha, elle prit son bras, et tous deux se mirent à danser.

— Roger! murmura-t-elle, avec une timidité qui ne lui était pas coutumière.

Mais Roger continuait à danser en silence.

Un éclair traversa les yeux de Mally :

— Ne m'écoutez pas, si cela vous ennuie. Je croyais pourtant vous intéresser, en vous apprenant que l'on vient de m'offrir une situation à Londres. Vous ne pourrez pas dire que je suis une cachottière!...

Roger fronça les sourcils.

L'orchestre s'arrêtait ; quand ils furent assis, sur la scène abandonnée, Mally reprit câlinement :

— Roger, je vous en prie, pour changer, soyez gentil, je suis lasse de toujours me quereller avec vous.

— De quoi parlions-nous?... Ah! oui! de cette idée ridicule de prendre une situation. Vous savez très bien que vous allez m'épouser ; il est donc inutile de penser à travailler.

— Il est évident qu'une fois mariée, je n'y

pourrai plus songer; mais, en attendant, je compte m'occuper.

— Qu'est-ce que vous me racontez là?...

— Je vous parle de ma situation. Sir George Peterson m'a offert une place d'institutrice auprès de sa petite fille.

— Je pense que ce n'est pas sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, mon bon Roger. Figurez-vous que sir George m'offre cent cinquante livres. C'est inespéré!...

— Assez plaisanté, Mally, jamais je n'accepterai cela.

Le petit visage de la jeune fille devint sérieux :

— Vraiment?...

— Voyons, comment pouvez-vous croire que je tolérerai une folie pareille de votre part? Qui est Peterson?...

— Mon futur patron... Je n'étais pas encore décidée, maintenant c'est fait.

Elle se leva et descendit, en courant, les marches qui conduisaient de la petite scène à la salle de bal. Se retournant alors, elle lui jeta cette phrase :

— Merci de m'avoir aidée à prendre une décision. Je vais dire à sir George qu'il peut compter sur moi.

IV

Mally arriva chez sir Peterson au crépuscule d'une journée de janvier.

Jamais elle n'avait ressenti pareille angoisse, et, sans pouvoir s'en expliquer la cause, elle aurait voulu être à cent lieues de là... Pourtant, elle suivit le valet de pied, à travers un long corridor, et fut introduite dans un petit salon dont les rideaux bleus étaient tirés.

Assise devant un feu qui flambait gaiement, une

femme entre deux âges tricotait, tandis qu'à côté d'elle, étendue dans un immense fauteuil, une petite fille, la tête dans les mains, et dont les cheveux cachaient le visage, semblait plongée dans une lecture passionnante. Devant le foyer, un chat persan, au poil roux, et un roquet hargneux se chauffaient côte à côte.

— Miss Lee, annonça le valet de chambre.

Le roquet, le chat et la petite fille ne firent aucun mouvement, mais la dame entre deux âges murmura : « Mon Dieu !... » et laissa tomber son ouvrage sur le parquet.

Quand Mally l'eut ramassé, elle avait repris son assurance habituelle.

A vrai dire, personne n'était moins intimidante que Mrs Craddock. Facilement effarouchée par la moindre chose, sa douceur et sa politesse étaient d'une autre époque, de même que sa robe grise soutachée de noir.

— Je suis confuse que vous ayez pris la peine de ramasser mon tricot, miss Lee, c'est trop aimable de votre part. J'espère que vous avez fait un bon voyage ?...

— Très bon, je vous remercie.

— Barbara, ma chère enfant, approchez-vous, venez dire bonjour à votre nouvelle institutrice, ordonna Mrs Craddock, d'une voix douce.

Mais Barbara, plongée dans son livre, ne bougea pas.

— Elle est un peu gâtée, murmura la vieille dame, avouons même qu'elle l'est beaucoup... Son père ne lui refuse rien.

— Alors, pourquoi ne veut-il pas me laisser dessiner ? interrompit l'enfant, sans lever la tête.

— Voyons, Barbara, ma chérie, obéissez et venez dire bonjour à miss Lee.

— Ne la contrariez pas, Madame ; peut-être a-t-elle peur de moi, insinua celle-ci...

D'un geste brusque, la petite fille rejeta en arrière les cheveux qui l'aveuglaient, et deux yeux sombres et brillants dévisagèrent Mally, tandis qu'une voix indignée s'écriait :

— Je ne suis pas effrayée du tout !

— Vraiment?... fit Mally, avec un petit rire moqueur.

— Je vous répète que non.

Barbara dégringola de sa chaise, tandis qu'une lueur de défi passait dans les yeux de Mally.

— Je n'ai jamais peur, reprit l'enfant, et surtout pas d'une petite gouvernante de rien du tout... *Bimbo* non plus, il va vous mordre d'ici peu... vous verrez... Il l'a fait, la semaine dernière, pour des amis de tante Lena ; ils ont poussé des cris affreux !

En entendant son nom, le roquet grogna et jeta un œil sournois sur les chevilles de la jeune fille.

— Je crierai plus fort qu'eux, je vous en avertis, dit Mally, en riant.

Barbara pinça les lèvres, détourna la tête, frappa du pied, et, finalement, éclata de rire.

— C'est une enfant gâtée, soupira Mrs Craddock. Barbara, ma chérie... *Bimbo*... *Bimbo*... venez ici... soyez un bon chien... *Bimbo*!...

Le chien renifla.

Soudain, Mally se leva et vint s'asseoir auprès de la petite fille.

— Montrez-moi votre livre, dit-elle gaiement, et soyons amies!... Je vous raconterai de belles histoires, ce sera bien plus amusant que de nous disputer...

Quand sir George descendit, une demi-heure plus tard, Barbara était installée sur les genoux de sa nouvelle amie, écoutant le conte le plus merveilleux qu'elle eût entendu de sa vie.

Il salua la jeune fille, gravement, et s'assit, sans parler, d'un air préoccupé. Quelques instants après, il se levait pour prendre congé des trois femmes :

— Je dîne dehors, Lena. Qu'avez-vous décidé, miss Lee et vous?...

Mrs Craddock laissa échapper une maille.

— Je n'ai encore rien arrangé, j'aimerais mieux que ce fût vous...

Sir George se tourna vers Mally, en fronçant les sourcils.

— Ma sœur voulait vous demander ce que vous

préférez pour votre repas du soir. Nous serons naturellement, très heureux, si vous acceptez de le prendre avec nous. Mais si vous préférez souper avec Barbara, et avoir votre soirée libre, faites comme il vous plaira..., ajouta-t-il, avec un aimable sourire.

La jeune fille sentit que l'enfant la pinçait. Elle comprit son désir et y céda bien volontiers, ce dont sir George parut enchanté.

Barbara bondit de joie.

— Elle me racontera tout le temps des histoires, annonça-t-elle.

A peine le maître de maison eut-il quitté la pièce que Mrs Craddock s'excusa, en soupirant :

— Je crains que mon frère ne m'ait trouvée bien négligente. Croyez-vous qu'il m'en veuille?

Pourquoi vous en voudrait-il?...

— On ne sait jamais... Les hommes sont souvent contrariés pour des riens, et mon frère, avec sa remarquable mémoire, est sans pitié pour ceux qui n'en ont pas.

Quelques instants après, Barbara entraîna sa nouvelle amie dans l'appartement qui leur était réservé ; il se composait de la chambre rose de l'enfant, entre une chambre bleue et un petit salon aux murs blancs tendus de chintz représentant des perroquets et des oiseaux de paradis.

— Regardez, dit la petite fille, en montrant la porte de communication, je pourrai venir le matin dans votre lit, et vous me raconterez des histoires.

Mally se mit à rire :

— Et si, par hasard, je n'en avais pas dans mon sac?...

— Vous les enfermez donc dans un sac?...

— Parfaitement, dans un sac enchanté que j'ouvre sans être sûre d'y trouver quelque chose. Je ne le sais jamais d'avance, vous risquerez la chance!...

Barbara se précipita au cou de Mally.

— Je vous aime! s'écria-t-elle, dans un élan passionné, puis elle laissa retomber son bras, et, la voix changée, elle ajouta : Par exemple, si vous aimez Pinko, je ne vous parlerai plus.

— Qui est Pinko?...

— Le secrétaire de papa. Je le déteste plus que tout au monde!...

— Quelle est la raison de cette haine?... C'est très mal de détester quelqu'un.

— Pinko n'est pas quelqu'un... C'est le neveu, par alliance, de tante Lena... Il s'appelle en réalité, Paul Inglessey Craddock; c'est moi qui l'ai baptisé Pinko parce qu'il est rose comme un bonbon! Il me hait, et je suis sûre que c'est lui qui a poussé papa à m'empêcher de dessiner...

Toute pâle, l'enfant se jeta de nouveau au cou de Mally.

— Promettez-moi, supplia-t-elle, promettez-moi que vous le détesterez aussi?...

V

La soirée à laquelle se rendait sir George avait lieu au club très fermé des « Loups », et aurait rendu jaloux bien des snobs.

Il était défendu d'y parler politique ou affaires, et, cependant, il était connu que certains problèmes compliqués de la politique mondiale y avaient été résolus et de nombreuses affaires financières constituées.

Le dîner était donné, ce jour-là, en l'honneur de sir Julian Le Mesurier, chef du département d'enquêtes criminelles, que l'on appelait familièrement Piggy.

Il connaissait sir George depuis l'enfance, et c'était une camaraderie faite de souvenirs, bien plus qu'une réelle amitié, qui les unissait.

Quand le dîner fut terminé, Peterson se rapprocha de son invité et lui donna une tape amicale sur le bras :

— Eh bien ! Piggy, fit-il jovial, quel crime intéressant avez-vous à nous raconter ?...

Piggy lui jeta un regard malicieux, en clignant de l'œil.

— En tout cas, on ne pourra pas nous reprocher notre paresse.

— Vous ne chômez pas ?

— Loin de là...

— C'est un beau coup que vous avez fait, l'an dernier, avec cette découverte de faux billets français. Vous avez mis toute la bande sous les verrous, n'est-ce pas ?

— Peuh !... fit Piggy, avec un geste de sa large main, parlez-moi plutôt de l'affaire du collier, ou de la conspiration des poudres... En réalité, ce sont les petites affaires de tous les jours qui nous occupent..., déclara sir Julian, en s'installant confortablement dans un fauteuil.

Sir George se mit à rire :

— Si vous n'avez, en ce moment, que des crimes sans importance, vous devez être comme un coq en pâte.

— Peut-être, répondit sir Julian, rêveusement et les yeux fermés. — Mais, à propos, que disais-je ?... Ah ! je me rappelle ! C'était au sujet des délicieux ananas que vous nous avez fait manger : ils étaient de premier ordre, ainsi que vos kakis, et ces fruits exotiques m'ont fait penser à la Chine. N'y êtes-vous pas allé, autrefois ?

Sir George regarda, en souriant, son interlocuteur.

— En effet.

— Quel intéressant pays ! fit Piggy de plus en plus rêveur.

— A propos, vous avez dû connaître Varney, là-bas ?

— Non, répondit sir George de sa voix calme, ou, du moins, je ne m'en souviens pas. J'ai rencontré tant de gens, pendant mon séjour en Chine, que j'ai pu facilement l'oublier. C'était juste après la guerre, comme vous savez...

— C'est vrai... Ah ! j'entends de la musique ! Quel régal allez-vous nous offrir ?

— Le quatuor Hedroff. Ce sont d'admirables artistes.

Sir Julian, les yeux fermés, ses fortes mains blanches croisées sur ses genoux, s'installa pour écouter. La sauvagerie des airs russes, que jouaient les musiciens, résonnait étrangement aux oreilles de ces hommes en train de digérer un copieux repas.

L'air glacé des steppes semblait pénétrer dans la salle surchauffée en même temps que les chants nostalgiques; les voix basses et profondes emplissaient la pièce d'une sorte de mélopée douloureuse se terminant en un cri aigu.

— C'est vraiment remarquable! s'écria Piggy. Remarquable aussi cette assemblée!... Elle sort vraiment de l'ordinaire.

— Toujours le professionnel, fit sir George. Je me demande comment, tout en causant et en observant les gens, vous arrivez à découvrir parmi eux un voleur.

— Ça, répondit Piggy, c'est un plagiat du *Cri du Soir* qui pose cette question six fois par semaine.

Le quatuor Hedroff chanta une dernière berceuse pleine de mélancolie, et les invités prirent congé de leur hôte.

Quand Peterson rentra chez lui, son secrétaire était encore au travail. Après avoir regardé ce qu'il faisait, sir George s'approcha du feu, les sourcils froncés.

Paul Craddock termina tranquillement sa lettre, la mit sous enveloppe et se leva après avoir écrit l'adresse.

— Il est bien tard, remarqua Peterson.

— Je viens seulement de terminer votre correspondance. Avez-vous encore besoin de moi?

— Non.

Un silence suivit... Paul Craddock, après avoir réuni les lettres qu'il venait d'écrire, se dirigeait vers la porte, lorsque la voix de son chef l'arrêta :

— Le Mesurier a dîné avec nous ce soir.

Craddock, son paquet de lettres à la main, se retourna brusquement, l'air étonné.

— J'espère que vous avez passé une bonne soirée, dit-il enfin.

— Il m'a demandé si je connaissais Varney, répondit Peterson, appuyé à la cheminée, un pli dur au front.

VI

Mally Lee fit la connaissance de Paul Craddock, le lendemain matin, au déjeuner.

— Paul est absolument indispensable à mon frère, déclara Mrs Craddock, quand le secrétaire eut quitté la pièce. Je m'en réjouis, car c'est tellement plus agréable d'employer quelqu'un de sa famille qu'un étranger... Oh! miss Lee! je vous demande pardon, je ne sais comment m'excuser... George serait furieux s'il m'avait entendue... mais vous me pardonnez, n'est-ce pas?...

Mally, ayant rassuré la vieille dame, entraîna Barbara dans le salon aux chintz, où, jusqu'à l'heure de sortir, elle donna à l'enfant la plus amusante et la plus fantaisiste des leçons.

Il en fut de même de la promenade qui suivit : au lieu de marcher dans le parc et de respirer le bon air, elles flânèrent dans Bond Street, s'arrêtant devant les magasins et s'amusant à se faire deviner l'objet qu'elles désiraient acheter. Quand elles rentrèrent, elles avaient construit en imagination un château de chocolat et se sentaient affamées.

Au milieu de l'escalier qu'elle montait en courant, Barbara se heurta à sir George.

— Tiens! c'est vous! fit-il en reconnaissant sa fille, suivie de Mally. Vous paraissez bien pressées?

— Nous mourons de faim! répondit l'enfant.

— Voilà une bonne nouvelle. Que lui avez-vous fait, miss Lee, pour arriver à cet heureux résultat?...

Mally se contenta de rire, tandis que la petite fille racontait avec volubilité :

— J'ai pris une leçon très amusante, et nous avons fait une délicieuse promenade. Tous les matins nous inventerons quelque chose de nouveau ! Oh ! je vous prie, laissez-nous aller déjeuner !...

Les jours passaient ainsi, joyeux et rapides. Il est agréable d'être adoré et Barbara ne cachait pas son culte pour Mally.

Celle-ci se disait qu'elle avait eu une véritable chance d'entrer dans cette maison, où elle plaisait à tout le monde, depuis Peterson jusqu'à la douce et pusillanime Mrs Craddock. Elle avait de moins en moins envie de devenir châtelaine de Curston et jouissait, comme une enfant, de Londres qu'elle explorait en tous sens avec Barbara.

Depuis une semaine, elle n'avait plus de nouvelles des Mooring, lorsqu'un matin Roger l'appela au téléphone. En arrivant, tout essoufflée, du second étage, elle fut étonnée de la joie qu'elle éprouva en reconnaissant la voix de son fiancé.

— Roger ! s'écria-t-elle, je vous entends comme si vous étiez tout près d'ici !

— Cela n'a rien d'étonnant, je suis à Londres.

— Pour la journée ?... Quel courage !

— Non, je viens y passer quelques jours, afin de m'occuper de la succession de tante Catherine, et je vous attends ce soir pour dîner. Nous irons passer la soirée où vous voudrez, dans un endroit où nous pourrons danser.

— Une institutrice ne danse pas... Rappelez-vous que je ne suis plus libre... Sir George ne serait probablement pas content de cette escapade.

Roger fit entendre un grognement de mécontentement.

— Que dites-vous ?...

— Rien... Demandez-lui l'autorisation.

— Vous avez dit autre chose ? Enfin je vais tâcher d'obtenir la permission de sortir ce soir.

Elle partit en courant, mais s'immobilisa devant la porte du bureau de sir George, en entendant celui-ci parler d'une voix dure et cassante qu'elle ne lui connaissait pas.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il sait, disait-il...

Mally, sans plus attendre, entra dans la pièce et sentit que sa présence jetait un froid.

Assis devant sa table, ayant en face de lui Paul Craddock, sir George regarda la jeune fille froidement et lui demanda d'un air gêné :

— Vous désirez quelque chose, miss Lee?

Mally s'avança :

— Je suis désolée de vous déranger... Je reviendrai.

— Non, non. Voyons, que voulez-vous?...

Glacée de cet accueil, la jeune fille n'avait plus qu'un désir : quitter au plus vite la chambre inhospitalière.

— C'est au sujet de Roger ; il vient de me téléphoner pour m'inviter à dîner.

Sir George se mit à rire, mais son rire, ainsi que son regard, trahissait le mécontentement.

— Il faut accepter; arrangez-vous avec ma sœur.

— Merci, fit Mally en s'enfuyant.

Soulagée de ne plus être dans le bureau, elle songeait, en descendant l'escalier, que, pas un instant, Paul Craddock n'avait levé les yeux sur elle.

Elle reprit le récepteur :

— La permission est accordée. A quelle heure dînerons-nous?

— A huit heures, au *Luxe*. Je viendrai vous chercher à huit heures moins un quart.

Mally raccrocha le récepteur et s'en alla retrouver Mrs Craddock.

La vieille dame, à genoux sur le parquet, cherchait un objet invisible.

— C'est vous, miss Lee! s'écria-t-elle. La voyez-vous?... Elle n'a pas pu disparaître...

— De quoi parlez-vous?

— De la broche de ma grand'mère. Mon grand-père avait rapporté cette pierre des Indes Orientales et il l'avait donnée à sa femme, pour en faire un pendentif. Je crois qu'elle avait appartenu au Grand Mogol.

« Que dira George?... Il n'est pas possible que je l'aie égarée... »

— Quand vous en êtes-vous aperçue?...

— Il y a une demi-heure environ.

— Vous le retrouverez sûrement, dit Mally, pour calmer l'inquiétude de Mrs Craddock.

Les recherches continuèrent, mais le bijou resta introuvable.

VII

Roger Mooring s'étonnait de trouver le temps si long en attendant sa fiancée. Il surveillait l'escalier, le cœur battant d'un émoi qu'il ne voulait s'avouer, mais à peine la jeune fille eut-elle apparu au sommet des marches qu'il ne put dissimuler son mécontentement. Il s'était imaginé retrouver une Mally au regard tendre et soumis, et ce fut une Mally rieuse et mutine qui surgit auprès du buste de sir George, après avoir sauté à pieds joints les trois dernières marches de l'escalier

— Suis-je en retard? demanda-t-elle. Dépêchons-nous, je ne veux rien manquer, j'espère que nous allons danser?

La vision de ses rêves s'envola... et, en regardant Mally, il regretta d'avoir parlé du *Luxe*.

La vieille robe noire qu'elle portait ne serait guère de mise dans le palace à la mode, pas plus d'ailleurs que ses cheveux coupés par un petit coiffeur de village et son visage pâle qui n'avait ni une beauté ni une distinction suffisantes pour faire oublier la simplicité de sa toilette.

Mais, au même instant, il rencontra les yeux verts et rieurs de sa fiancée, pleins de cette charmante diablerie qui n'appartenait qu'à elle; il vit le petit nez retroussé aux narines frémissantes et oublia tout ce qui n'était pas elle.

La jeune fille rentra vers deux heures du matin

dans une sorte de rêve doré; jamais elle ne s'était autant amusée de sa vie!

Arrivée au premier palier, elle s'arrêta un instant avant de s'engager dans le corridor faiblement éclairé par une lumière provenant de la pièce où se trouvait le téléphone, et dont la porte était restée entr'ouverte. Elle se demandait qui pouvait bien téléphoner à pareille heure, lorsque Paul Craddock apparut sur le seuil.

Ce soir, dans sa joie, Mally aimait tout le monde ; aussi l'accueillit-elle avec un charmant sourire.

— Comment, vous n'êtes pas couché?... Je suis contente de voir que je ne suis pas la seule... J'ai passé une soirée délicieuse.

Il tourna le commutateur et entra dans la pièce voisine.

— Venez prendre un sandwich, pendant que vous me raconterez ce que vous avez fait; j'espère que nous trouverons aussi du café.

Mally hésita ; mais, quand elle sentit l'arome du moka, elle ne résista plus...

La chambre, avec son feu qui flambait gaiement et ses rideaux rouges fermés, était bien tentante... Elle s'installa devant le foyer et se mit à manger des sandwiches en parlant avec admiration de la soirée qu'elle venait de passer.

Craddock, amusé, l'écoutait ; il avait travaillé jusqu'à présent, et Mally, rieuse et animée, lui faisait oublier ses soucis... Toutefois, en lui demandant de partager son petit souper, il poursuivait un autre but...

— Si ennuyeux que cela soit, il faut que j'aille me coucher, dit Mally, en achevant de boire son café, car, quand je m'amuse comme ce soir, je voudrais que ça ne cesse jamais.

— Eh bien, pourquoi ne resteriez-vous pas encore un moment?... dit-il, en posant négligemment sa tasse sur la table.

Mally se leva :

— Non, dit-elle. Comme Cendrillon, il me faut partir... deux heures vont sonner...

— Deux heures?... Alors, rien ne presse!

Puisque vous aimez danser, pourquoi n'irions-nous pas dans un dancing?... Mooring — et il sourit — vous le défendrait-il?...

— Que vous êtes changeant! dit-elle. Cette après-midi, quand je suis entrée dans le bureau, vous ne m'avez même pas regardée, et, maintenant, c'est « l'invitation à la valse »... Grand merci! fit-elle avec un petit salut ironique.

— Que voulez-vous dire?

— Que je refuse.

— Pourquoi?

— Parce que... Mrs Craddock a-t-elle retrouvé son diamant?...

— Non, pas encore... Voyons, pourquoi ne voulez-vous pas venir danser avec moi?

— Parce que j'en ai décidé ainsi... Bonsoir...

Paul se retourna et lui barra le passage.

— Mooring se réserve donc toutes les danses? Quel égoïste!...

— Monsieur Craddock, je veux partir...

— Vous avez le temps, que craignez-vous?... Que ferait-il?... Me provoquerait-il en duel, ou romprait-il vos fiançailles?...

— Laissez-moi passer.

Il se mit à rire.

— Oui, mais à condition de payer un droit de péage...

Mally s'approcha de lui, les yeux brillants de colère.

— Si vous ne me laissez pas passer, je crie...

— C'est facile de vous en empêcher, dit Craddock en riant et se penchant vers la jeune fille pour l'embrasser.

Mally baissa brusquement la tête, et le baiser qui lui était destiné se perdit dans ses cheveux... Comme le jeune homme essayait de la saisir, elle cingla de la main le visage du trop entreprenant Craddock... Une seconde après, la porte battait violemment... Mally s'était enfuie.

Une fois dans sa chambre, et ayant tiré le verrou, elle fut obligée de reconnaître son imprudence, mais elle pensait avec satisfaction à la gifle magistrale qu'elle avait donnée et qui avait

si bien résonné sur la joue rose du jeune homme.

Après avoir laissé éclater sa colère, Craddock s'était tu, mais ce silence paraissait encore plus dangereux que sa violence. Il se rapprocha du feu, et s'appuya à la cheminée, en contemplant la flamme.

De temps en temps, il poussait farouchement du pied un tison qui se remettait à flamber... Au bout d'une demi-heure, il glissa ses doigts dans la poche de son gilet et en retira un objet qu'il posa sur la paume de sa main gauche.

La lumière qui tombait du lustre éclaira un magnifique brillant, entouré d'une guirlande de feuillage en poussière de diamant.

Craddock, ayant regardé le bijou en silence, murmura « Pourquoi pas?... » puis le remit dans sa poche.

VIII

Mally dormit tard le lendemain matin, et Barbara, n'ayant pas eu son histoire quotidienne, se montra de fort mauvaise humeur pendant le premier déjeuner...

Immédiatement après le repas matinal, elle disparut, et, quand Mally, enfin réveillée, sortit de sa chambre, elle chercha en vain la petite fille.

Peut-être s'était-elle réfugiée dans le bureau de son père?... Mally frappa à la porte et, ne recevant pas de réponse, elle entra ; mais il n'y avait trace ni de Barbara ni de sir George... Le coffre-fort était grand ouvert, et Paul Craddock, le dos tourné à la porte, téléphonait, debout devant le bureau de Peterson.

La jeune fille allait se retirer, lorsqu'il lui sembla voir bouger le rideau; presque immédiatement après, la tête de Barbara émergea de sa cachette... une Barbara aux yeux brillants de colère et qui

lui tirait impudemment une petite langue rose et pointue! Ce que voyant, Mally traversa la pièce et fit glisser silencieusement le rideau sur sa tringle.

Paul Craddock, sans cesser de téléphoner, lui jeta un regard menaçant et lui tourna ostensiblement le dos.

— C'est entendu, Jenkinson, disait-il, au bout du fil, sir George attend la réponse pour la fin de la semaine, sans faute... Non, il n'est pas à la maison... Je ne sais pas à quelle heure il rentrera, il m'avait, du reste, chargé de vous transmettre la commission, et vous n'apprendriez rien de plus, en causant avec lui.

— Barbara..., chuchotait Mally à l'oreille de l'enfant pendant ce monologue, venez, petite méchante, vite, pendant qu'il est encore au téléphone.

Barbara se dégagea vivement de l'étreinte de la jeune fille et s'enfuit sans que Craddock eût entendu son pas léger.

Mally, après avoir arrangé le rideau, la suivit, mais, quand elle atteignit le palier, la petite fille était déjà hors de vue.

Quand elle entra dans la salle d'étude, le démon de tout à l'heure était transformé en petite fille modèle, comme celles qu'on cite en exemple dans les livres d'enfants... Les cheveux soigneusement lissés, le regard séraphique, assise très droite devant son pupitre, miss Barbara Peterson paraissait plongée dans un problème.

Aussi la semonce de Mally glissa-t-elle sur cette vertueuse carapace.

— Vous avez raison de me gronder, ma chère Mally, répondit l'enfant, très digne ; mais, ayant à terminer un problème difficile, je vous serais reconnaissante de ne pas m'interrompre...

Pendant ce temps, sir George, enfoncé dans son fauteuil, regardait son secrétaire d'un air incrédule :

— Craddock, que me racontez-vous là?... Ce n'est pas possible!

Le jeune homme rougit :

— Je vous assure qu'il a disparu...

— Voyons, vous ne pensez pas à ce que vous dites ?

Craddock, qui soufflait comme s'il venait de gravir une côte, restait coi.

— Mais parlez donc !... ordonna durement sir George. Quand et comment cela a-t-il pu arriver ?

— Elle doit l'avoir pris, il n'y a qu'un instant.

— Qui ?

— Miss Lee. Elle sort d'ici.

Sir George lui jeta un regard glacial.

— Veuillez reprendre votre sang-froid et me raconter exactement ce qui s'est passé en mon absence. Vous aurez tout le temps de gémir quand vous serez en prison...

— Excusez-moi, commença Paul Craddock, d'une voix mal assurée, mais tout s'est passé si brusquement que j'ai été complètement bouleversé... Cela va mieux maintenant.

— Alors, parlez, et tâchez dêtre un peu moins incohérent.

— Vous devez comprendre mon inquiétude... Vous savez que j'étais d'avis de fermer la porte à clef et que vous vous y êtes toujours opposé...

— C'est assez naturel. Vous avouerez que l'on pourrait trouver étrange, à juste titre, que nous nous enfermions à clef pour travailler !... Continuez...

— Je venais de prendre le télégramme de Varney, arrivé la nuit dernière, et dont je vous ai parlé. Je l'avais presque entièrement déchiffré, lorsque Jenkinson a téléphoné, et il m'a fallu quitter ma place, afin de lui transmettre votre communication. J'ai attendu au bout du fil, pendant qu'il allait en référer à Magnay. Il est revenu peu après, demandant à vous parler personnellement. Tandis que je parlementais avec lui, miss Lee est entrée : je pensais qu'elle se retirerait en me voyant, mais elle s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, puis elle se dirigea vers la fenêtre, et, quelques instants plus tard, sans avoir soufflé mot, elle sortit... Quand je revins à ma table, le télégramme n'y était plus...

— Ainsi, vous avez laissé une dépêche secrète traîner sur la table, sans vous en inquiéter!... Combien de temps miss Lee est-elle restée dans le bureau?

— Guère plus d'une minute... le temps d'aller jusqu'à la fenêtre et d'en revenir, du moins je le suppose, car je ne l'ai pas vue partir...

— Et vous n'avez pas entendu le moindre bruit?

— Non, sauf celui de la porte, quand miss Lee est sortie... C'est tout. Jenkinson n'en finissait pas et je venais de raccrocher le récepteur, lorsque vous êtes arrivé. Mais qui aurait pris ce papier, sinon elle?...

— Etiez-vous ici depuis longtemps, quand elle est entrée?

— Depuis un quart d'heure, environ.

— Vous ne vous êtes pas absenté un seul instant?

— Non. Pourquoi me demandez-vous cela?...

Sans répondre, sir George se rapprocha de la fenêtre, que fermaient de lourds rideaux de velours marron; il souleva celui derrière lequel Barbara s'était cachée.

L'enfant, petite et frêle, n'avait pas eu de peine à se dissimuler, en s'agenouillant derrière les amples plis du velours. De plus, le bureau de Paul Graddock était disposé de telle façon que cela avait encore facilité la chose.

Sir George souleva ensuite le second rideau, puis le laissa retomber. Il regarda enfin tout autour de la pièce, sans arriver à découvrir d'autre cachette.

— En effet, dit-il en ricanant, elle doit l'avoir dérobé, mais pourquoi?... pourquoi?...

Graddock lui jeta un regard anxieux :

— Personne n'aurait songé à prendre ce document, à moins d'avoir intérêt à en connaître la teneur... Comme elle n'a pas eu le temps de le lire, c'est donc qu'elle est venue ici pour nous espionner.

— Vous croyez? interrompit sir George, d'un air étrange.

— Je ne vois pas d'autre hypothèse... Si tel n'était pas son but, pour quelle raison aurait-elle

emporté cette feuille de papier?... Ce doit être une professionnelle, car, pour opérer avec une telle dextérité, il faut une main exercée.

Sir George revint à sa table et s'assit en contemplant le parquet d'un air songeur.

— C'est bien, dit-il enfin... Vous rappelez-vous exactement ce qui était écrit sur la page dérobée?

Paul Craddock hésita un instant, puis il s'installa devant son bureau et se mit à griffonner fiévreusement quelques lignes qu'il tendit à son chef.

Un silence suivit, pendant lequel sir George, les traits contractés, lisait le texte qu'il avait sur les genoux. Quand il eut terminé, il y mit le feu, et, l'ayant jeté dans la cheminée, il ne le quitta pas du regard jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître en cendres le dernier vestige de l'écriture de Paul Craddock.

Il s'apprêtait à sonner, quand celui-ci l'arrêta brusquement :

— Qu'allez-vous faire?... interrogea-t-il.

— Convoquer immédiatement miss Lee, qui doit avoir encore le document sur elle.

— Attendez, c'est inutile de la faire venir...

Sir George, le doigt sur le bouton de la sonnette, regardait froidement son secrétaire :

— Attendre?... Pour qu'elle ait le temps de le faire disparaître ou de s'enfuir elle-même! Peut-être espérez-vous toucher la forte commission?

Mais Craddock parut ignorer l'injure que son chef lui jetait au visage. Le sentiment du péril qu'il courait le rendait insensible à toute autre chose.

— Non, ne l'appelez pas, supplia-t-il, ce serait un pas de clerc. Admettons qu'elle ait réellement volé le document et que nous le retrouvions sur elle, elle ira directement à Scotland-Yard et racontera tout à la police... Tandis que, si nous établissons la preuve qu'elle a dérobé un bijou, une bague ou une broche...

— Ou le fameux diamant de ma sœur?... L'idée me paraît excellente.

Une expression bizarre passa, fugitive comme

l'éclair, sur le visage de Paul Craddock. Il se rapprocha de sir George, et, baissant la voix :

— Le diamant de tante Lena, dit-il, cela arrangerait tout si l'on prouvait qu'elle l'a volé... Pourquoi ne l'aurait-elle pas fait?...

— Que voulez-vous dire, Craddock?

Paul s'avança vers la table et tendit à Peterson son poing fermé.

— Que tenez-vous là?

La main s'ouvrit lentement : sur la large paume, reposait le fameux diamant du Grand Mogol, dans son cercle de brillants...

IX

Miss Lee et Barbara étaient encore plongées dans leurs problèmes lorsque sir George entra dans la salle d'étude.

— Vous travailliez, dit-il, ne vous dérangez pas... Figurez-vous que j'ai envie d'assister à une leçon de ma petite paresseuse. Faites comme si je n'étais pas là.

Il tira le canapé et s'y installa, un livre à la main.

La leçon continua : sir George ne faisait aucun commentaire et paraissait lire, mais la jeune fille se rendait parfaitement compte que son attention était concentrée sur elle, beaucoup plus que sur son livre. Aussi, grande fut sa satisfaction en entendant sonner la cloche qui annonçait le lunch.

Paul Craddock assista au repas, et la conversation roula sur la perte de la broche de Mrs Craddock. L'atmosphère était chargée d'électricité, et Barbara, abandonnant son rôle de petite fille modèle, devenait insupportable.

Aussi Mally se leva-t-elle sitôt après le dessert et elle s'apprêtait à emmener Barbara pour son

repos quotidien, lorsque, à sa grande surprise, sir George sortit de son silence :

— Attendez d'avoir pris votre café, miss Lee, fit-il.

— Merci, je n'en ai pas envie...

— Quelle bêtise !... Voyons, asseyez-vous, et buvez-le. Quelle différence cela fera-t-il, que Barbara aille dormir quelques minutes plus tard que d'habitude ?...

Paul Craddock lui présentait déjà une tasse pleine et la sucrait avec du sucre cristallisé dont il comptait lentement les cuillerées. Il avait aux lèvres un sourire qui énerva singulièrement Mally...

Devant les supplications de Mrs Craddock, Mally prit la tasse et l'avala d'un trait.

— Maintenant, venez, Barbara, dit-elle, et toutes deux montèrent l'escalier.

— Aimez-vous le café ? Moi, je le déteste, déclara la petite fille, en sautant à cloche-pied autour de la table.

Mally fit la grimace :

— Pas celui-ci, en tout cas, il avait un goût détestable. Voyons, Barbara, ne sautez pas comme cela... Dépêchez-vous...

— Je sauterai si cela me plaît.

— Pas si je le défends.

Mally se baissa, saisit la petite fille qui luttait en riant, et la déposa tout essoufflée sur son lit.

Bientôt, tout rentra dans le calme ; Barbara et son ours furent bordés sous l'édredon, et Mally se retira dans la salle d'étude.

Une fois étendue sur le canapé, elle prit en bâillant le livre abandonné par sir George avant le déjeuner. Le sommeil la gagnait et lui donnait le désir d'être sous l'édredon avec Barbara... Elle bâilla de nouveau, essaya de lire, mais les phrases dansaient, incompréhensibles, devant ses yeux. Pour ne plus voir ces signes noirs et mouvants, elle ferma le livre et se blottit dans un coin du divan, la tête appuyée sur son bras. Ses oreilles bourdonnaient étrangement comme si une rivière coulait auprès d'elle...

Elle se réveilla en sursaut, sans savoir combien de temps elle avait pu dormir de ce lourd sommeil traversé de cauchemars.

Au même instant, il lui sembla que la porte donnant sur le corridor s'ouvrait lentement et se refermait sans bruit. Le rêve continuait-il?... Mais non... Elle était parfaitement lucide, et ce mouvement silencieux de la porte, dont ses yeux ne pouvaient se détacher, l'épouvantait.

La pensée de Barbara se dressa soudain devant elle. S'il y avait un danger quelconque, il fallait l'en protéger!... Cet étrange assoupissement et son effroi disparus, elle allait agir, sans toutefois pouvoir s'expliquer ce lourd sommeil qui l'avait terrassée.

Elle se dirigea vers la porte qui conduisait à la chambre à coucher de la petite fille et voulut en tourner la poignée, mais celle-ci résista... Elle la secoua et appela :

— Barbara!... Barbara!...

Soudain elle entendit un bruit de pas.

Sir George venait d'entrer dans la salle d'étude, suivi de Paul Craddock.

Celui-ci ferma la porte, tandis que sir George, d'une voix brève, disait à la jeune fille :

— Inutile d'appeler Barbara... Elle n'est pas dans sa chambre.

— Pourquoi?... Qu'est-il arrivé?...

— A Barbara?... Rien. Je l'ai éloignée... Vous ne la reverrez jamais...

— Que dites-vous?...

— Cela vous étonne?...

Mally, adossée à la porte, se demandait si le cauchemar de tout à l'heure la reprenait.

— Je ne comprends pas, et je demande une explication.

— C'est inutile...

Sournois, Craddock, appuyé au dossier de sa chaise, la regardait, tandis que Peterson se tenait grave et immobile devant le pupitre de sa fille.

— Voyons, reprit Mally, qu'est-ce que cela signifie?

— Ne le savez-vous pas, chère miss Lee? Vous

simulez l'innocence d'une façon charmante, il est vrai, mais c'est inutile, et, malgré votre habileté, vous avez, pour une fois, manqué de flair... Voulez-vous avoir l'obligeance de me rendre le papier que vous avez dérobé ce matin sur le bureau de Mr Craddock.

D'un mouvement instinctif, Mally se cramponna à la poignée de la porte, pour ne pas tomber.

Sir George s'avança vers elle :

— Allons, ordonna-t-il, donnez-le...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Miss Lee, faites attention. Je ne désire pas me montrer brutal envers vous, mais, je vous le répète, faites attention... C'est la disparition du diamant de Lena qui m'a ouvert les yeux. Entre nous, vous avez fait une folie en volant un bijou aussi connu que le diamant du Grand Mogol... Comme nous ne voulons pas de scandale, si vous nous rendez, sans résister, la broche et le papier que vous avez volés, nous vous laisserons tranquille.

Mally, interdite, écoutait ces invraisemblables paroles qui parvenaient bien à ses oreilles, mais sans qu'elle pût en saisir le sens. Aussi répéta-t-elle froidement.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

Paul Craddock éclata de rire.

Ce rire moqueur rendit à la jeune fille toute sa lucidité.

Elle vit sir George regarder avec colère son secrétaire, puis se retourner vers elle, avec une expression d'implacable justicier.

— Quel intérêt avez-vous, miss Lee, à prendre cette attitude?... Nous avions confiance en vous, et vous en avez abusé... Vous ne nous convaincrez donc pas... Comme je ne veux pas de scandale dans ma maison, surtout pour Barbara et pour ma sœur qui en seraient désespérées, je vous demande simplement le document dont vous vous êtes frauduleusement emparée.

Les doigts raidis et glacés, Mally, toujours cramponnée à la porte, se sentait incapable de bou-

ger et commençait seulement à comprendre ce dont sir George l'accusait.

— Mais je n'ai pris aucun papier...

Soudain, le sang-froid de sir George l'abandonna : avec un juron, il s'avança vers elle et lui mit brusquement la main sur l'épaule :

— Allons, vous avez assez menti comme cela!... Donnez immédiatement ce papier!...

Mais Mally avait du courage à revendre. La violence de sir George la calma, et elle rejeta la tête en arrière, avec défi :

— Comment osez-vous me toucher? s'écria-t-elle. Lâchez-moi tout de suite, êtes-vous fou?... Je ne sais pas de quoi vous voulez parler...

— Ne vous emportez pas ainsi, sir George, s'écria Craddock.

Peterson se ressaisit et lâcha la jeune fille.

— Ecoutez une dernière fois ce que j'ai à vous dire, reprit-il d'une voix menaçante. Si, dans cinq minutes, vous ne m'avez pas remis le document en question, je ferai appeler la police qui le recherchera, et vous irez en prison.

Les lèvres serrées, au point de n'être plus qu'une ligne pâle et rigide, Mally ne répondait pas. Elle essayait, avec tout son calme retrouvé, de comprendre le but que poursuivait sir George...

Mais, soudain, une phrase lui revint à la mémoire : « Si on vous fouillait, on découvrirait sur vous le diamant du Grand Mogol... » Ces mots brillaient devant elle en lettres de feu, comme ceux qu'elle avait lus sur les affiches lumineuses, la veille au soir, en se promenant avec Roger dans Piccadilly.

Elle se rappela aussi le goût singulier du café que sir George lui avait fait prendre, le lourd sommeil qui l'avait envahie, son cauchemar, son brusque réveil, la porte se refermant sans bruit, enfin le rire de Paul Craddock...

— Les cinq minutes sont terminées, miss Lee. Etes-vous devenue plus raisonnable?

— Je vous répète que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Une dernière fois, miss Lee, je vous demande d'être raisonnable. Donnez-moi ce papier et vous serez libre.

Mally ne répondit rien. Qu'aurait-elle pu dire? Elle était entre les mains d'ennemis redoutables, décidés à sa perte, et rien ne pouvait changer leur décision.

Sir George quitta la pièce, en faisant claquer la porte.

— Vous êtes folle, dit alors Paul Craddock ; il vous aurait frappée s'il était resté plus longtemps, et ç'aurait été préférable à ce qui vous attend... Il va vous faire fouiller, et quand on aura découvert sur vous le diamant vous regretterez votre obstination... Voyons, Mally, supposons un instant que nous fassions un arrangement : ce document a une grosse importance pour sir George, et je sais qu'il donnerait une très belle somme pour le retrouver... Remettez-le-moi, et vous toucherez deux cents livres, sans avoir à craindre le moindre ennui. Vous me rendrez aussi le bijou — il rit méchamment... — Je vous promets de ne pas vous demander d'explications à ce sujet...

Sans répondre, Mally, la tête appuyée au panneau de bois, fixait Craddock. Celui-ci avait compté provoquer chez elle la colère, l'effroi, ou même — et cette pensée le réjouissait — la voir suppliante, mais ce regard glacial et méprisant qui plongeait dans le sien le gênait à tel point qu'il détourna la tête.

Bien que le visage de Mally restât impénétrable, Craddock avait compris qu'elle l'avait démasqué...

X

La porte se rouvrit devant Mrs Craddock, suivie de sa femme de chambre, la respectable Jones ; sir George marchait derrière elles. En entrant, il fit un signe à Paul Craddock.

— Nous allons attendre sur le palier, pendant que Jones s'occupera de miss Lee. Vous avez bien compris, Jones, vous la fouillerez devant Mrs Craddock. Si elle fait la moindre difficulté, vous m'appellerez, et je préviendrai la police. Vous me donnerez aussi tous les papiers que vous découvrirez, et si vous n'arrivez pas à trouver le diamant, vous le chercherez dans sa chambre.

— Oh ! murmura Mrs Craddock en se laissant tomber sur une chaise, miss Lee !... C'est affreux, George..., ce n'est pas possible...

— Ma chère Lena, je vous demande simplement de rester dans la pièce pendant que Jones exécutera mes ordres, dit-il en se retirant.

Toujours appuyée contre la porte, Mally n'avait pas fait un geste. Elle entendait sangloter la vieille dame.

Jones lui toucha le bras :

— Allons, miss, venez, fit-elle.

Le geste de la femme de chambre la rappela à la réalité..., elle la repoussa en demandant :

— Que signifie toute cette histoire ?... Mistress Craddock ! appela-t-elle.

— Voyons, miss, soyez raisonnable...

— Mistress Craddock ! répéta Mally.

Jones s'interposa entre les deux femmes :

— Pourquoi l'ennuyer ? dit-elle en s'adressant à miss Lee, elle est déjà suffisamment bouleversée comme cela ! Si vous êtes innocente, vous n'avez

rien à craindre, et si vous êtes coupable, il est préférable que la police n'ait pas à intervenir...

— Laissez-moi vous enlever votre pull-over et votre jupe, cela ne sera pas long.

Ainsi dévêtue, Mally frissonnait. D'une main experte, Jones retourna la jupe et le tricot de laine sous le regard de la jeune fille, tandis que Mrs Craddock se lamentait.

— Oh!... s'écria soudain la femme de chambre, je viens de me piquer.

Mally, ses bras nus croisés sur la poitrine, suivait chaque mouvement de Jones. Elle la vit tâter l'ourlet, juste à l'endroit où il était décousu.

— Tiens!... fit Jones.

Mrs Craddock écarta son mouchoir de ses yeux. La femme de chambre venait de retirer de l'ourlet un objet qui étincela sous les rayons du soleil d'hiver... C'était une broche en forme de guirlande, dont les feuilles en brillants entouraient un splendide solitaire. Mrs Craddock retint un cri. Mally murmura : « Non..., non... », et Jones laissa retomber la jupe en tas sur le parquet.

— Jamais je ne l'aurais cru, déclara-t-elle ; puis elle déposa le diamant du Grand Mogol sur la table, à côté du cahier de Barbara, et, sans regarder la jeune fille, elle dit enfin, sur un ton rude :

— Rhabillez-vous, je vais prévenir sir George... Machinalement Mally accrocha sa jupe : elle venait d'enfiler son pull-over lorsque la voix de sir George la fit tressaillir. Il parlait à Jones...

— Non, Monsieur, répondait la femme de chambre, il n'y avait que cela.

— Etes-vous sûre d'avoir bien cherché? Il nous manque un document important.

Ce mot « document » frappa Mally et s'incrusta dans son cerveau, sans qu'elle en eût conscience.

Sir George se retira, et Jones se rapprocha de la jeune fille :

— Qu'est-ce encore que cette histoire de papier? demanda-t-elle. Donnez-le-moi ; cela nous évitera, à toutes deux, une nouvelle recherche, aussi pénible pour l'une que pour l'autre.

— Je ne l'ai pas...

De nouveau, Mally fut fouillée, cette fois-ci sans résultat.

En rentrant dans la chambre, sir George s'aperçut du changement d'expression de la jeune fille et l'attribua au fait que le document n'avait pas été retrouvé. Aussi s'avança-t-il vers elle menaçant :

— Qu'avez-vous fait de ce papier?... Où l'avez-vous caché?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler...

— Vraiment? Je vous conseille d'abandonner cette attitude. Rien ne pourra vous sauver de la prison, si vous vous obstinez ainsi...

Mally leva les yeux et regarda froidement son adversaire :

— Comment la broche de Mrs Craddock s'est-elle trouvée dans l'ourlet de ma robe? demanda-t-elle froidement.

— Le juge vous dira sans doute que vous l'y avez cachée...

— Croyez-vous?...

— Voyons, allez-vous, oui ou non, me rendre ce papier?

— Quel papier?

— Celui que vous avez pris ce matin, sur le bureau de Craddock... Si vous ne me le remettez pas, je vous ferai poursuivre...

Mally haussa les épaules. Maintenant, elle n'avait plus peur de rien...

— Je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

— Où est-il?... Qu'en avez-vous fait?...

— Comment le saurais-je? Vous êtes sûrement mieux renseigné que moi.

A peine avait-elle terminé sa phrase qu'elle fut saisie d'effroi : une méchanceté diabolique transformait le visage de sir George tandis qu'il regardait sa victime. Bientôt il se détourna et se dirigea vers la fenêtre...

Il n'était que quatre heures, mais déjà le crépuscule de cette journée de janvier commençait et le feu abandonné achevait de se consumer dans l'âtre.

Ce silence oppressant semblait ne devoir jamais finir...

Sir George quitta la fenêtre et tourna le commutateur, puis il appela Paul Craddock.

XI

Miss Lee était assise dans une petite chambre mansardée.

Elle y avait été enfermée, après l'interrogatoire que sir George, aidé de Paul Craddock, lui avait fait subir en usant de procédés qui rappelaient la torture du moyen âge...

Ne pouvant plus supporter cet isolement, elle se dirigea vers la fenêtre, et, après avoir relevé le store, elle regarda au dehors. La lueur provenant des maisons éclairait un groupe d'arbres au milieu de la place.

En dessous d'elle, à gauche de la porte d'entrée, se trouvait une lampe à arc qui projetait sur le pavé trempé de pluie une auréole brillante, dont les bords atteignaient la grille en fer forgé, derrière laquelle arbres et arbustes étaient emprisonnés.

En regardant ces barreaux, Mally pensait à la vie des prisonniers qu'elle connaîtrait bientôt, car elle ne voyait aucun moyen de l'éviter...

— Ah ! se disait-elle, comment m'évader de cette chambre glaciale ?... Comment atteindre Roger ?... Il m'aiderait sûrement à sortir de là...

Elle se voyait déjà, confortablement installée dans l'auto de son fiancé et fuyant avec lui jusqu'à Curston; il lui semblait qu'alors, elle ne risquerait plus rien. Si les Mooring prenaient son parti, elle serait hors de danger... Il importait donc de retrouver Roger à tout prix...

Maintenant, elle ne devait plus rêver, mais re-

garder la situation en face. Elle leva la fenêtre à tabatière et se pencha. A l'étage en dessous se trouvait un étroit balcon, dont plus de trois mètres la séparaient.

Ayant roulé et attaché ensemble les draps du lit, elle les fixa à l'appui de la fenêtre, et, dominant son émotion, elle se laissa glisser lentement le long du mur... Quand ses pieds touchèrent la dalle du balcon, elle poussa un soupir de soulagement.

Bien que son angoisse se fût dissipée, maintenant qu'elle se sentait en sécurité, elle se disait que, si par hasard un passant regardait en l'air, il lui serait impossible de ne pas être intrigué par ce couvre-lit. La peur d'être découverte lui commanda d'agir. Enlevant son soulier, elle brisa d'un coup sec la vitre qui se trouvait devant elle et se précipita dans la pièce.

Elle s'immobilisa devant les rideaux en chintz, glacés et froids au toucher, qu'elle avait refermés derrière elle. Ce devait être une chambre d'amis... Elle longea le mur à tâtons, jusqu'au moment où ses mains rencontrèrent le panneau de la porte ; celle-ci était peut-être fermée à clef. Que ferait-elle en ce cas? car, sûrement, Paul Craddock finirait par l'y découvrir...

D'une main tremblante, elle tourna la poignée ; la porte s'ouvrit, et Mally reconnut le long corridor qu'une lampe en veilleuse éclairait, et au bout duquel se trouvaient la chambre de Barbara et la sienne... N'entendant aucun bruit, elle se glissa hors de la pièce dans laquelle elle venait de pénétrer si singulièrement et se mit à courir d'un pas léger et rapide.

Arrivée dans sa chambre, elle put envisager froidement sa situation : il lui fallait quitter cette maison au plus tôt et téléphoner à Roger... Elle mit son chapeau et son manteau, mais son sac était resté dans le tiroir de la commode qui craquait quand on l'ouvrait... Cela, cependant, ne devait pas l'arrêter... Tant pis, le peu d'argent qu'il contenait lui était indispensable pour prendre un taxi...

Elle tira avec précaution le tiroir qui grinça,

comme elle l'avait prévu. En dépit du craquement qui s'accentuait à chacun de ses mouvements, elle en retira sa bourse... Au même instant, il lui sembla que son cœur cessait de battre... Quelqu'un entrait... Dieu merci, c'était Barbara...

Sur le seuil, éclairée par la lumière venant de la chambre voisine, se tenait la petite fille, toute pâle, dans sa longue chemise de nuit. De ses yeux grands ouverts, elle regardait Mally :

— Mally, s'écria-t-elle dans un sanglot et en se précipitant au cou de la jeune fille, vous partez?...

— Doucement, ma chérie, ne parlez pas si fort.

— Vous partez?... répéta l'enfant.

— J'y suis obligée...

Leurs voix n'étaient plus qu'un murmure, et soudain elles entendirent du bruit dans le corridor.

Barbara, rapide comme l'éclair, éteignit l'électricité et entraîna Mally vers son lit, où elles s'étendirent toutes deux en retenant leur souffle.

— Est-il vrai que vous partez? questionna de nouveau la petite fille quand tout bruit eut cessé.

Mally la prit dans ses bras et la remit dans son lit dont elle borda les draps. La nuit était froide, et l'enfant frissonnait.

— Hélas! il le faut, ma chérie...

Barbara rejeta les couvertures et se redressa :

— Ils m'ont dit que je ne vous reverrais jamais...

Mally ne répondant rien, Barbara crispa ses petites mains autour du poignet de la jeune fille :

— Pourquoi faut-il que vous partiez?...

— Il le faut, Barby chérie. Lâchez-moi...

— Je suis sûre que c'est à cause de Pinko... N'est-ce pas?

— Oui, et si je ne pars pas immédiatement, il me fera du mal, beaucoup de mal... Barby, laissez-moi partir.

— Je savais bien que c'était à cause de lui... Attendez, je veux vous donner quelque chose..., ne bougez pas.

Elle sauta à terre, et Mally entendit les petits pieds nus qui couraient sur le tapis. L'enfant re-

vint presque aussitôt et glissa dans les mains de la jeune fille un rouleau de papier.

— Qu'est-ce que vous me donnez là?...

Barbara dansait d'un air triomphant.

— Ce sont mes dessins... Je les cache, car, si cet horrible Pinko les découvrait, il les brûlerait, comme il l'a fait pour les autres...

— Il les a brûlés?...

— Oui... C'est un méchant : il n'en avait pas le droit ; aussi ai-je si bien caché ceux-ci que vous même ne les connaissiez pas... Vous me les garderez, pour me les rendre quand je serai grande. Maintenant, partez vite, sinon je vais me mettre à pleurer...

Mally serra tendrement la petite fille contre elle. Une larme brûlante roula sur sa joue, puis Barbara la repoussa :

— Vite, vite, partez...

Et Mally s'en alla...

C'était une véritable folie de traverser ce grand corridor éclairé et de descendre les escaliers... Cependant, il n'y avait pas d'autre alternative : Peterson et Craddock devaient être encore à table, et elle risquait le tout pour le tout. Elle dégringola en courant les marches étroites, traversa le hall et allait franchir la porte d'entrée, lorsque Herbert, le valet de pied, surgit devant elle. C'était un grand et beau garçon, au visage enfantin, qui la considérait avec des yeux agrandis par la stupeur.

Sans se départir de son calme, la jeune fille lui indiqua la porte de la main.

— Ouvrez! ordonna-t-elle.

Herbert ne bougea pas ; il n'avait aucune envie de perdre une place excellente, et, bien qu'ignorant de quoi Mally était accusée, il savait qu'elle avait été enfermée et que Mr Craddock avait donné des ordres sévères à son égard.

— Ouvrez! répéta Mally, avec plus d'autorité cette fois.

Herbert s'avança lentement. Il aimait miss Léo, toutefois cela n'aurait pas suffi à lui faire enfreindre la consigne qui lui avait été donnée, si

Mr Craddock n'avait pas été en cause. Mais il le détestait, car celui-ci avait essayé d'embrasser sa fiancée, Alice, la seconde femme de chambre.

— Ouvrez ! répéta la jeune fille pour la troisième fois, en frappant du pied.

Ses cheveux étaient de la même couleur que ceux d'Alice... Ce fut peut-être ce qui décida de son sort.... Silencieusement, Herbert ouvrit la porte toute grande.

Mally avait eu si peur que son cœur se mit à battre follement dès qu'elle sentit l'air vif de la nuit lui fouetter la figure.

Elle porta la main à son cou et, tournant ses yeux brillants vers le valet de chambre :

— Merci, Herbert, dit-elle gentiment.

Puis elle disparut en courant...

XII

La merveilleuse collection de porcelaines et de verreries anciennes de lady Catherine Gray avait été léguée par la vieille dame à son neveu Roger Mooring. Ce soir-là, le jeune homme, lui-même collectionneur passionné, en faisait l'inventaire.

Une lampe, montée sur un lourd chandelier de cristal taillé, projetait sa clarté sur les objets anciens : gobelets, flacons, écuelles... Roger contemplait amoureusement les porcelaines translucides aux couleurs variées. Il prit une aiguière azurée et la plaça devant la lampe ; il n'en existait que deux dans le monde, et lady Catherine avait été assez heureuse pour les acquérir. La lumière se jouait dans la porcelaine transparente... Roger allait la déposer sur la table, lorsque Mally entra dans la pièce en faisant claquer la porte derrière elle.

Elle s'arrêta, hors d'haleine, et s'appuya au

panneau de bois :

— Roger ! s'écria-t-elle, et sa voix résonnait si étrangement que le jeune homme tressaillit et faillit laisser tomber la précieuse aiguière.

Il fronça les sourcils et, jetant à Mally un regard de reproche :

— Qu'avez-vous ?... demanda-t-il.

Elle le regardait sans répondre. Roger se demandait à quoi attribuer la rougeur de sa fiancée et ses cheveux ébouriffés... « Comme elle est bizarre ! » pensait-il. Pourquoi son manteau était-il déboutonné et son chapeau de travers ? Il détestait le désordre, et la tenue de la jeune fille ne le disposait pas en sa faveur.

— Roger !... répéta-t-elle.

— Enfin, que désirez-vous ? Vous savez fort bien que vous ne devez pas venir ici, cela ne...

Un sanglot de Mally l'arrêta dans son discours.

— Si je ne peux pas venir ici, alors je ne peux aller nulle part... On vient de me renvoyer...

— Que dites-vous ? s'écria Roger stupéfait.

La jeune fille s'avança :

— Je me suis enfuie et je vous supplie de m'emmener à Curston... Je veux même m'y rendre immédiatement.

— Immédiatement ?... répéta Roger, de plus en plus froid.

Mally saisit un flacon, dont la couleur faisait songer à une turquoise pâlie.

— Vous allez le casser, fit-il.

— Cela m'est bien égal... Comprenez donc que, si vous ne m'écoutez pas, je serai arrêtée ?

— Pourquoi, grand Dieu ? Ah ! faites attention, vous allez le briser...

— Je le casserai sûrement si vous continuez... Je viens ici pour vous demander de m'aider, et vous ne cessez de me parler de ce misérable morceau de verre... Roger, je cours un grand danger... Je me suis enfuie de chez les Peterson, mais, si nous restons ici, la police me découvrira facilement. Sir George et Paul Craddock veulent me perdre sans que je puisse en comprendre la raison, et ils seront implacables tant que je serai une pe-

tite institutrice sans importance, mais, s'ils me savaient sous votre protection et sous celle de lady Mooring, je suis persuadée qu'ils hésiteraient à m'attaquer... Voyons, Roger, parlez..., dites quelque chose..., il n'y a pas de temps à perdre, croyez-moi ! s'écria-t-elle en lui prenant le bras.

Il se dégagea ; Mally frappa du pied et, au même instant, la sonnette du téléphone résonna à côté d'eux, comme une cloche d'alarme.

— Zut ! s'exclama Mally. Dites que vous êtes sorti, que vous partez pour Brighton, que...

— Chut..., murmura-t-il, tandis qu'il répondait : « Allo... »

Mais déjà Mally posait sa main sur le transmetteur.

— Si l'on vous parle de moi, dites que vous ne m'avez pas vue, que vous ne savez pas où je suis.

Roger lui jeta un regard furibond.

Mally avait toujours sa main sur l'appareil.

— C'est bien compris, n'est-ce pas, vous ne m'avez pas vue depuis hier soir..., et, se cramponnant au bras de son fiancé, elle tendait l'oreille pour tâcher de saisir ce que l'on disait au bout du fil :

— Allo ! C'est vous, Mooring ?

— Qui parle ?

— Sir George Peterson. Nous sommes inquiets de miss Lee, l'avez-vous vue ?

Les doigts de Mally serraient si violemment le bras de Roger que celui-ci eut un geste d'impatience, mais il répondit du ton le plus naturel à son invisible interlocuteur :

— Elle a dîné avec moi, hier soir.

— Mon cher Mooring, disait la voix doucereuse de sir George, c'est au sujet d'une histoire assez délicate qui nous préoccupe beaucoup. Avez-vous vu miss Lee aujourd'hui ?

— Pourquoi cette question ?

— Voilà..., — il hésitait — mon cher Mooring...

— Parlez ! s'écria Roger, exaspéré de ces réticences...

— Il nous est arrivé une chose très ennuyeuse... Miss Lee est une charmante fille que nous avions

prise en affection, ma sœur tout particulièrement, aussi avons-nous été bouleversés, quand...

— Enfin, que s'est-il passé?

— Voici. Hier, ma sœur n'a pas retrouvé le diamant du Grand Mogol qu'elle avait fait monter en broche. C'est une pierre de grande valeur, et, naturellement, personne n'avait soupçonné miss Lee...

— Que dites-vous?

La voix lointaine reprit son explication.

— Personne ne l'aurait soupçonnée, si un papier d'une grande importance n'avait disparu, le même matin, dans des circonstances telles qu'il était impossible à toute autre personne de la maison de le dérober. Miss Lee a été fouillée par la femme de chambre de ma sœur, et j'ai le regret de vous apprendre que le diamant a été retrouvé dans l'ourlet de sa jupe.

— C'est impossible.

— Hélas! c'est la vérité. Croyez bien que j'en ai été désolé, mais il m'a fallu me rendre à l'évidence...

Un silence suivit. Roger releva la tête et fixa sa fiancée, tandis que la jeune fille se reculait.

Si Roger la regardait ainsi, il pouvait bien répondre ce qu'il voudrait...

— Avez-vous vu miss Lee depuis hier? répétait sir George. Nous pensions qu'elle s'était peut-être réfugiée chez vous.

— Non, déclara Roger, en raccrochant le récepteur brusquement.

Mally tendit la main, comme si elle repoussait quelque chose :

— Roger! cria-t-elle, d'une voix qui tremblait de colère, puis elle éclata en sanglots.

Le jeune homme la regardait. Il ne trouvait rien à dire, et ce fut Mally qui, tout en pleurant, demanda avec volubilité :

— Ne comptez-vous pas faire quelque chose? Ne m'accompagnerez-vous pas? Qu'attendez-vous pour aller chercher votre auto?... La police peut arriver d'un instant à l'autre... Il y a déjà beau temps que nous devrions être partis. A la façon dont vous avez répondu, n'importe qui aurait de-

viné ma présence chez vous...

Mais Roger restait silencieux.

— Roger! décidez-vous, répéta-t-elle, et, maintenant, sa voix n'implorait plus, elle commandait, — peut-être eût-il été préférable de supplier..., mais sa colère l'en empêchait.

Ayant roulé en tampon son petit mouchoir, elle l'enfonça dans la poche de son manteau, après avoir essuyé une dernière larme. En regardant Roger, elle comprit alors que son fiancé la soupçonnait...

Jusqu'à cet instant, elle l'avait considéré comme un enfant gâté et sans énergie, mais, à présent, elle se rendait compte que son indécision était délibérée...

Il ne voulait pas aller chercher son auto et n'avait nullement l'intention de l'emmener à Curston... Il croyait ce que venait de lui raconter sir George ; or, pas un instant, Mally n'avait envisagé l'idée qu'il ajouterait foi aux dires de Peterson... Roger! qui aurait dû s'indigner de l'accusation portée si perfidement contre elle! et il restait là à la considérer d'un air soupçonneux...

Mally sentait le sol se dérober sous elle, comme si elle eût été sur le pont d'un navire secoué par la tempête. Les porcelaines précieuses et les verreries étincelantes dansaient devant ses yeux. Pâle comme une morte, elle s'avança, et, pour ne pas tomber, se retint d'une main à la table, tandis que de l'autre elle s'accrochait au lustre, dont une des pendeloques, en se brisant, lui fit une profonde coupure.

La douleur eut raison du vertige passager qu'elle venait de ressentir.

Fixant le jeune homme dans les yeux, elle lui lança avec colère :

— Comment osez-vous?... Comment osez-vous?...

— Mally!...

— Taisez-vous... Vous avez cru Peterson, j'ai vu que vous le croyiez.

— Mally! Pourquoi avez-vous volé?...

Folle de rage, et n'ayant plus conscience de rien, elle arracha sa bague de fiançailles et la jeta à la figure de Roger qui laissa échapper un cri de fureur, tandis que Mally ramassait le morceau de cristal qui lui avait entaillé la main.

Roger baissa la tête :

— Faites attention, cria-t-il, vous allez casser quelque chose !

— C'est bien mon intention, répliqua la jeune fille.

Et, dans un bruit de verre brisé, les précieux objets tombèrent en miettes sous l'effet du projectile qu'elle venait de lancer au travers de la table.

Roger Mooring étanchait le sang qui coulait sur sa joue et contemplait les débris de la précieuse collection de lady Catherine...

XIII

Sir George raccrocha le récepteur :

— Elle est chez Mooring, dit-il, j'ai senti qu'il mentait.

— Alors, qu'allons-nous faire ? Prévenir la police ?

— Non, mon bon Paul, allez plutôt chez Making et Poole et racontez-leur confidentiellement l'histoire du diamant. Vous direz que, par déférence pour ma sœur, nous ne désirons pas poursuivre miss Lee, mais que nous avons des raisons de la soupçonner d'avoir également volé des papiers importants qu'il nous faut absolument retrouver. Offrez-leur une récompense qui les stimulera sans éveiller leurs soupçons. Dites-leur de mettre en branle leur plus fin limier, et, surtout, aucune publicité, n'est-ce pas ?...

Mally Lee descendit précipitamment l'escalier

de lady Catherine, et une fois dehors, elle se mit à courir sous la pluie, affolée à l'idée que la police la recherchait.

Arrivée au tournant de la rue, elle sauta dans un autobus ; à la deuxième station, elle descendit devant une pâtisserie, où, après avoir acheté des biscuits au gingembre, elle constata qu'il ne lui restait plus que trois shillings six pences.

Il s'en était fallu de peu que M. Dawson, l'un des agents les plus réputés de Making et Poole, ne se trouvât en face d'elle. Dès que sir George avait téléphoné, le policier s'était rendu en taxi chez lady Catherine, et au moment où la voiture allait s'arrêter, il avait vu une femme sortir de la maison et s'enfuir en courant. Ce ne pouvait être que la jeune fille dont on lui avait fourni le signalement ; dans sa hâte, il n'arrivait pas à ouvrir la portière, et quand il fut descendu, Mally montait dans l'autobus. Il essaya de la rattraper, mais déjà la lourde voiture avait disparu...

En sortant de la pâtisserie, Mally s'engagea dans une rue sombre ; en proie à une véritable panique, elle courut de nouveau, sans savoir où elle allait. Bientôt, à bout de souffle, elle reprit son pas normal et aperçut un distributeur d'essence et la façade rouge d'un garage éclairée par une lampe à arc.

Cette lumière était si éclatante, dans l'obscurité de la rue, que Mally dut fermer les yeux. Quand elle les rouvrit, la large porte glissait dans ses rainures, livrant passage à un jeune garçon qui sortit en sifflant. Il s'arrêta un instant au milieu de la rue comme s'il attendait quelqu'un. Profitant de ce moment d'inattention, Mally se faufila dans l'étroite ouverture et, encore tout éblouie, eut l'impression de se trouver dans la nuit. Mais elle ne pouvait songer à attendre que ses yeux fussent habitués à cette demi-obscurité, car le gardien allait sans doute rentrer... Elle se glissa donc le long du mur et, au bout d'un instant, parvint à se diriger.

Le garage, rempli d'autos alignées, était l'endroit rêvé pour se cacher. Elle entendit la porte

se fermer derrière le jeune garçon et elle se dissimula entre une *Rolls Royce* et un landaulet *Lanchester*.

Appuyée à la *Rolls*, elle retenait son souffle de crainte d'être découverte, mais le jeune homme passa dans l'allée du milieu et disparut en chantonnant.

Mally bénissait ce garage providentiel : un palais enchanté aurait-il surgi devant ses yeux, qu'il n'eût pas été plus apprécié... Pourtant, ses vêtements étaient trempés et elle tremblait de froid..., mais que lui importait, puisque personne ne pourrait deviner où elle était cachée !

Elle avait découvert un abri où il faisait chaud, où il ne pleuvait plus, et où elle était hors de tout danger ; et, mieux encore, chacune de ces voitures lui offrait un excellent refuge pour la nuit...

Elle riait tout bas en y pensant... Au fait, elle ne choisirait ni la *Rolls Royce* ni même la *Lanchester*, car cette limousine et ce landaulet paraissaient être des voitures de ville, dont les propriétaires devaient habiter Londres... Elle chercherait donc une auto de tourisme, et, devant elle, se levait une vision enchanteresse : elle se voyait, glissant d'un rythme régulier dans l'obscurité de la campagne londonienne.

C'était la réalisation partielle de son plan primitif — il lui semblait qu'il y avait cent ans de cela... — quand, encore fiancée à Roger, elle espérait que celui-ci l'emmènerait à Curston et la protégerait contre ses diffamateurs... Son choix se porta sur une torpédo *Woleslev*, couverte de boue, dont la capote était levée et les rideaux fermés. En y montant, elle trébucha sur une épaisse couverture. Bien que le siège lui parût le comble du confort, il ne fallait pas songer à s'y asseoir, car elle devait, avant tout, se dissimuler de son mieux.

Elle s'installa donc sur le plancher de l'auto et s'enroula dans la couverture. Ainsi, pensait-elle, personne ne pourrait la découvrir, à moins que le propriétaire n'eût besoin d'utiliser les places de derrière ; alors, tout serait perdu...

Mais elle ne voulait voir que le bon côté des choses. La couverture était moelleuse, elle venait de manger trois biscuits au gingembre et s'apprêtait à en manger un quatrième, lorsqu'elle sentit une torpeur la gagner...

Pelotonnée dans la chaude couverture, et la tête appuyée au siège, elle tomba profondément endormie...

XIV

A l'heure où Jones fouillait Mally, sir Julian Le Mesurier lisait un rapport confidentiel et détaillé, qu'il venait de recevoir, sur la Compagnie de Navigation Peterson et C^ie^, dont sir George était le dernier survivant.

Ce rapport révélait une situation financière difficile à concilier avec le genre de vie de Peterson et l'importance de son compte en banque. Quand un homme dépense infiniment plus que ne le comportent ses moyens, le département d'enquêtes criminelles a de sérieuses raisons pour le surveiller.

Piggy termina sa lecture et se mit à réfléchir, en dessinant des chats, comme toutes les fois qu'il était préoccupé.

Ayant terminé son dessin, il repoussa le rapport, puis, prenant le téléphone qui se trouvait sur son bureau, il demanda le numéro de son cousin Julian Forsham.

Au bout du fil, une voix ennuyée répondit :

— Allo...

— Allo, allo... Julian...

— Ah! c'est vous, Piggy? dit-il, joyeux, je comptais aller vous voir demain. Je ne suis arrivé qu'hier.

— C'est ce que je viens d'apprendre par le *Times*.

Julian Forsham, explorateur célèbre et homme de lettres, poussa un grognement :

— Depuis mon retour, on n'a cessé de téléphoner ; quelle triste invention !...

Piggy se mit à rire.

— A bon entendeur, salut ! Je ne vous garderai pas longtemps, tranquillisez-vous. Je suppose que vous êtes venu pour le dîner donné en l'honneur de Lawrence Marrington, au club des « Loups ». J'avais oublié que vous en faisiez partie.

— Si je n'étais pas venu, tout le monde aurait dit que j'étais jaloux d'un rival... Du moins, c'est ce que m'a assuré Amabel...

— Elle a raison, vous êtes un veinard, et j'aimerais être à votre place. Sérieusement, je voudrais faire la connaissance de cet homme célèbre.

— Pourquoi, grand Dieu ?...

— Pour l'entendre parler des monuments aztèques, des adorateurs du soleil, des mœurs des Incas, que sais-je ?

Julian se mit à rire.

— Quel blagueur vous faites, Piggy !... Je suis sûr que pas un instant vous n'avez pensé au Pérou, depuis que nous lisions *Prescott*, au bon vieux temps... Enfin, que désirez-vous ?

— Assister à ce dîner, ou, si ce n'est pas possible, venir passer la soirée.

Julian Forsham se mit à siffler *Les Pirates de Penzence*, mais bientôt il reprit :

— Alors, je vous invite, non seulement à la soirée, mais au dîner. Crasters vient, en effet, de téléphoner que le ministre l'emmenait à l'entrevue des Chequers. C'est bien là votre veine habituelle, sinon vous auriez dû renoncer à connaître celui dont chacun désire entendre le merveilleux récit de voyage...

. . . . . .

Les petits yeux brillants de sir Julian Le Mesurier regardaient autour de la table :

— Tiens, remarqua-t-il entre deux cuillerées de potage, Peterson n'est pas là ?

— Vous désirez voir sir Peterson? demanda Julian Forsham, étonné.

— Hum!... fit simplement Piggy, qui se remit à manger, tandis que son voisin de gauche, le peintre Manisty, un petit homme avec une barbe en pointe, répondait :

— Peterson ne viendra qu'après dîner. Il a téléphoné qu'un rendez-vous urgent l'empêchait d'être des nôtres. Dieu me garde d'être dans les affaires!... Cela crée un tas de soucis et souvent bien des ennuis, sans parler d'une faillite toujours possible.

— Je crois que la faillite, déclara Piggy, n'est pas à craindre pour Peterson. D'après ce que j'ai entendu dire, il doit être solvable.

— Qu'est-ce que vous pensez de notre explorateur? Le connaissez-vous? demanda Manisty.

Julian hocha la tête négativement :

— Eh! bien, moi, je l'ai rencontré il y a deux ans; il courait tout Londres, comme un lion affamé, cherchant un financier à dévorer... Finalement, il a organisé, tout seul, cette expédition qui ne lui a pas rapporté un sou... Vous devinez sa colère! Oh! sapristi! c'est le moment de prononcer mon discours.

Il se leva et parla, pendant dix minutes, avec une grande aisance. En terminant, il fit de l'explorateur un éloge fort bien tourné, puis, s'étant incliné devant son hôte, il se rassit avec un soupir de soulagement.

Lentement, et comme à contre-cœur, Marrington se leva pour répondre. C'était un homme mince, très brun, avec une cicatrice sur le front. Il débuta d'une voix basse et presque inintelligible, puis, brusquement, il s'anima.

Il parlait maintenant de ses fatigues, des privations et des dangers qu'il avait connus au cours de son entreprise, des déboires qui l'avaient arrêté avant d'atteindre son but.

Sa voix était devenue claire et nette ; on le sentait passionné par son sujet. La dernière partie de son discours fut un véritable morceau d'éloquence.

Sir Julian Le Mesurier, qui observait son cousin, constata qu'il partageait l'enthousiasme de Marrington. « Avant peu, pensa-t-il, le vieux Julian entreprendra un nouveau voyage de découverte... »

Sir George Peterson arriva juste au moment où l'orateur finissait de parler. Il vint s'asseoir entre Manisty et Chetwynd.

— C'est bien dommage, lui dit Manisty, que vous n'ayez pas entendu la conférence que vient de nous faire Marrington. C'était tout à fait passionnant. J'espère, du moins, que votre réunion d'affaires en valait la peine?...

Sir George venait d'apercevoir Julian Le Mesurier. Il eut un éclat de rire joyeux :

— Allo, Piggy! Bonsoir, Forsham.

Puis, se tournant vers Manisty, il répondit enfin à sa question :

— Sans blague? J'ai manqué quelque chose d'épatant? Ce n'est pas de veine, d'autant plus que j'ai été retenu, non par une affaire importante, mais par un incident domestique! J'ai découvert que la gouvernante de ma fille était kleptomane, et ma sœur en a été si bouleversée que je n'ai pu la quitter...

— Cela devient à la mode depuis quelque temps, observa le peintre sèchement. Quand c'est une duchesse, on traite la voleuse de kleptomane, mais, quand c'est une simple institutrice, on l'appelle voleuse ; n'est-ce pas ainsi que cela se passe?

Sir George fronça les sourcils :

— Je n'en sais rien, mais cela me fait beaucoup de peine pour cette jeune fille que nous aimions tous. En tout cas, je suis navré d'avoir manqué le discours de Marrington.

— L'avez-vous déjà rencontré? demanda sir Julian.

— Moi, non, et je crois qu'il en est de même de tous ceux qui sont ici. Pourquoi me demandez-vous cela?

— J'aimerais faire sa connaissance. Où habite-t-il?

— Il ne réside pas à Londres, il est en séjour chez les Lænox, en Surrey. Je pense qu'il y retourne ce soir.

— Allons bon! Voilà Cryewthorn qui va parler...

XV

Lawrence Marrington, en quittant « les Loups », déclina l'offre d'un taxi, bien que le temps fût peu engageant et qu'une pluie de neige fondue tombât en verglas sur le pavé. Il paraissait heureux de respirer cet air glacé, et, ayant enlevé son chapeau de soirée, il descendit à grands pas la rue sombre et déserte.

Il marchait depuis près d'une demi-heure, quand il arriva à un carrefour, dont un cinéma illuminait un angle, tandis que le reste de la place était plongé dans l'obscurité.

Il traversa la rue, qui, quelques heures plus tôt, était noire de monde, et, après avoir longé le trottoir, pendant deux cents mètres environ, il s'arrêta sous une lampe à arc qui éclairait la façade rouge d'un garage.

Mally Lee, roulée dans l'épaisse couverture, et la tête appuyée au siège de la voiture, dormait toujours profondément. La plus formidable tempête ne l'aurait sans doute pas réveillée ; aussi n'entendit-elle ni le bruit du démarreur, ni le ronflement du moteur, ni le klaxon quand Marrington sortit du garage. Elle continuait de dormir, doucement, gentiment, les lèvres entr'ouvertes dans un sourire, comme un enfant.

Au bout d'un long moment, elle commença à sortir de sa torpeur.

Elle se souleva et aperçut deux haies sombres bordant la route. C'était ainsi qu'elle s'était vue,

fuyant, avec Roger, vers Curston et la sécurité...

La silhouette du chauffeur, ou, du moins, ce qu'elle pouvait en distinguer, n'avait, Dieu merci ! rien de commun avec celle de son ancien fiancé. C'était un étranger qui la conduisait vers une destination inconnue.

Maintenant qu'elle était réveillée, elle commençait à trouver un peu dur le plancher sur lequel elle était assise et elle mourait d'envie de se lever..., pourtant, c'était trop risqué ! Ainsi pensait-elle, quand la voiture, ayant franchi un portail de fer, s'arrêta quelques instants plus tard, devant un garage, donnant sur une cour pavée.

Le chauffeur descendit de l'auto et, avant que Mally eût eu le temps de deviner ses intentions, il avait ouvert la portière et tiré la couverture.

Celle-ci était chaude... Il sursauta :

— Qui est là ?... demanda-t-il en élevant la voix.

Mally redressa la tête et répondit avec défi :

— C'est moi. Voulez-vous vous écarter, afin que je puisse sortir.

Marrington se mit à rire, sans bouger.

— Je veux sortir !... répéta la jeune fille.

Marrington rit de nouveau :

— Eh bien, on peut dire que vous ne craignez rien. Je suis toujours ravi de rendre service à une femme, mais j'aimerais cependant savoir pourquoi vous êtes installée dans ma voiture ?

— Je n'ai pas choisi la vôtre en particulier. Je mourais de fatigue, de froid et de sommeil et je suis entrée dans la première venue.

Pendant que Marrington cherchait quelque chose dans une sacoche de l'auto, Mally rejeta la couverture et sauta à terre. Au même instant, elle reçut, en plein visage, la lumière d'une lampe de poche.

— Voulez-vous écarter cette lumière..., tout de suite !...

Au lieu d'obéir, Marrington s'approcha :

— Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire de vous !

Mally frappa du pied :

— Je vous ai déjà dit d'écarter cette lumière, je ne peux pas la supporter.

— Je le regrette, mais je crains que vous ne soyez obligée de la subir...

Furieuse, elle arracha brusquement la lampe des mains de Marrington et en projeta la lueur sur son visage.

Qui pouvait-il être ? se demandait-elle.

L'explorateur lui saisit la main et rentra en possession de sa lampe ; elle le repoussa, révoltée de l'entendre dire de sa voix tranquille et ennuyée :

— Je ne vois pas d'autre solution que de vous remettre entre les mains de la police...

— Vous n'oseriez pas faire cela ! s'écria Mally, le visage fardé d'une vive rougeur.

— Pourquoi pas, ma chère enfant ? Seulement ce serait un peu compliqué, et j'ai trop sommeil — il bâilla — pour prendre cette peine...

Il baissa la lampe, et, s'approchant de Mally, lui posa la main sur l'épaule :

— Un baiser pour votre liberté, demanda-t-il plaisamment.

Une panique irraisonnée s'empara de la jeune fille et lui fit perdre tout son sang-froid. Elle aurait dû le détromper, ne pas le laisser dans l'idée fausse qu'il se faisait d'elle..., mais, sur le moment, elle ne pensa qu'à fuir, et, avec un cri de rage et d'effroi, elle se dégagea et disparut dans la nuit...

XVI

Après avoir traversé en trébuchant une petite cour pavée, elle sentit sous ses pieds le gravier d'une allée et fut brusquement arrêtée par un groupe d'arbustes, d'où s'exhalait un parfum aromatique et dont le feuillage, dur et pointu, lui déchira les mains. Elle laissa échapper un cri, puis, écartant les branches, elle se fraya un chemin jusqu'au centre du bosquet.

Hors d'haleine, et toute tremblante, elle s'arrêta, s'efforçant de reprendre son sang-froid et de chasser cette peur qui était tombée sur elle, comme une douche glacée.

De sa cachette, elle entendit la porte du garage se fermer et vit Lawrence Marrington passer devant elle en sifflant. La petite lumière de sa lampe de poche dansait en suivant le balancement de son bras et éclairait, par instants, le gravier couvert d'une légère couche de neige et le houx aux baies rouges. Peu à peu, le bruit de ses pas s'atténua et la lumière disparut, avec lui, à l'angle de l'allée.

L'obscurité qui enveloppait Mally lui donnait une impression de sécurité. Elle s'appuya contre un tronc résineux et cessa de trembler.

Mais qu'allait-elle devenir?... Il devait être au moins deux heures du matin. La neige, qui poudrait le sol, commençait à geler, et le froid la pénétrait. Un vent du nord, glacé et coupant, agitait les arbres du jardin d'un mouvement incessant.

Mally sortit de son bosquet et retourna vers le garage ; celui-ci était fermé, mais peut-être découvrirait-elle une serre ou une remise plus hospitalière...

En tout cas, elle ne resterait pas dehors à se geler et parviendrait bien à trouver un abri. Main-

tenant que Marrington était parti, son goût de l'aventure se réveillait...

A peine avait-elle fait quelques pas qu'elle se heurta à un petit portail, fermé par un cadenas, et que prolongeait un mur en briques. Après avoir suivi cette clôture à tâtons, pendant quelques instants, elle rencontra une échelle. Du fait que celle-ci n'était pas tombée sous le choc, Mally en déduisit qu'elle devait être solidement fixée à sa partie supérieure et conduisait peut-être à un grenier à foin. Son espoir ne fut pas déçu.

En effet, arrivée au sommet de l'échelle, elle se trouva en face d'un fenil dont la trappe était grande ouverte et qui, pour comble de bonheur, était à demi rempli de fourrage. Ce fut seulement quand elle sentit la réconfortante chaleur du foin qu'elle se rendit compte à quel point elle était transie. Malgré les brindilles qui la chatouillaient, elle s'y blottit, et, dans la douce tiédeur qui l'enveloppait, elle s'endormit bientôt profondément.

Il faisait grand jour, quand elle fut réveillée par un bruit de voix masculines.

Le chauffeur, qui lavait l'auto à grande eau, causait avec un de ses camarades, mais Mally ne pouvait saisir ce qu'ils disaient ; Dieu merci, pensait-elle, les autos ne se nourrissent pas de foin...

Estimant qu'elle ne risquait rien, elle s'assit et mangea ses quatre biscuits au gingembre, tout en se demandant ce qu'elle allait faire !

Rien ne l'empêchait de rester là, pendant un certain temps, mais ce n'était pas une solution... Elle hochait la tête et ne savait que décider, lorsque son attention fut attirée par une voix qui, bien que pas très juste, avait cependant quelque chose de sympathique et de gai.

L'inconnu chantait :

Juste un air à la chute du jour,
Quand la lumière baisse,
Les ombres frissonnantes
Doucement se balancent.
Quand le cœur est las...

Mally bondit de son lit improvisé et secoua les brindilles dont elle était couverte. La voix semblait venir de l'autre bout du grenier, où se trouvait une deuxième porte.

Elle en tourna la poignée et se glissa doucement dans l'étroite ouverture.

Trois marches conduisaient à une sorte d'atelier éclairé par deux fenêtres et où elle aperçut un établi de menuisier et des débris de fer entassés dans un coin. Devant l'établi, un jeune homme aux larges épaules était en train de confectionner une cage à lapins.

Mally le regardait avec curiosité et avait l'impression inexplicable que le chanteur sentimental, à la voix de basse, devait être quelqu'un en qui l'on pouvait avoir confiance.

Il était très grand, et les mains qui tenaient la scie avaient des dimensions peu ordinaires. Comme il lui tournait le dos, elle ne voyait, à part ses mains, que ses cheveux noirs ébouriffés, sa nuque bronzée et son vieux costume en tweed. Un chaton, au poil gris et lustré, était installé sur son épaule et se frottait, en ronronnant, contre son oreille.

Mally ferma la porte et s'avança vers l'inconnu :

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle.

Le jeune homme arrêta brusquement son travail et tourna, lentement, vers l'intruse, un visage aux traits irréguliers, mais qui exprimait à la fois la bonne humeur et l'étonnement. Mally remarqua les yeux gris, le nez retroussé et la grande bouche du chanteur qui la contemplait avec stupeur, tandis que le chat faisait le gros dos.

Elle répéta :

— Qui êtes-vous?

Le jeune homme ouvrait de grands yeux, et ce fut seulement quand il vit l'inconnue taper du pied qu'il répondit précipitamment :

— Ethan Messenger.

— Que dites-vous?

— Messenger... Ethan... Mon nom étonne toujours, au premier abord, puis on s'y habitue. Entrez donc!

— Mais je suis entrée.

— C'est vrai. Je voulais dire : quittez le sommet de cet escalier.

Mally descendit lentement.

Soudain, Ethan se rendit compte que la question posée par Mally aurait dû l'être par lui.

Il la regarda de nouveau. Avec ses vêtements froissés, ses cheveux courts tout ébouriffés et ses yeux verts, elle lui rappelait le petit chat, avant qu'ils fussent devenus amis. Elle avait le même regard vif, circonspect et alerte, et il se souvenait que ses premières avances à l'animal avaient été accueillies par des coups de griffes. Il hésitait à l'interroger, car, tout en conservant son air de défi, la pauvre petite égarée était mortellement pâle.

— Voyons, demanda-t-il gentiment, que puis-je faire pour vous ?

— Je n'en sais rien...

Le chat se frotta de nouveau câlinement à l'oreille de son maître. Mally vit alors le jeune homme caresser doucement, de sa large main, la bête qui se mit à ronronner de joie. Ce geste lui donna confiance; aussi avoua-t-elle, brusquement :

— Je suis poursuivie par la police, et je m'appelle Mally Lee.

Ethan Messenger fit entendre un sifflement prolongé, tout en fixant la jeune fille d'un air consterné.

Elle s'assit sur la dernière marche et éclata en sanglots :

— Alors, vous me croyez coupable ?

— Mais, je n'ai pas dit cela.

— Si, murmura-t-elle, en cherchant son mouchoir.

— Oh ! je vous en prie, ne pleurez pas...

— Je ne pleure pas, assurait-elle, tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues, je ne pleure jamais...

Ethan sortit de sa poche un mouchoir immaculé et le déposa sur les genoux de Mally qui s'essuya les yeux d'un geste énervé.

— Pourquoi, interrogea-t-elle, n'allez-vous pas chercher la police? Pourquoi ne me livrez-vous pas?... Pourquoi ne me conduisez-vous pas en prison?...

— Pourquoi le ferais-je?... Pourtant, je ne m'explique pas comment vous avez échoué ici?...

— Je suis arrivée en auto.

— Quand ça?

— Cette nuit. Je m'étais endormie, au fond d'une *Wolesley*, dans un garage de Londres. Pendant que je dormais, le propriétaire de la torpédo est venu chercher sa voiture et m'a emmenée sans savoir que j'y étais installée — elle sourit et ses yeux mouillés de larmes s'éclairèrent un instant. — Je ne connais pas son nom et je n'ai aucune idée de l'endroit où je me trouve... Je me suis enfouie dans le foin pour me réchauffer... Qui peut-il être? Où suis-je tombée?

— Vous êtes en Surrey, à Pedling Corner, la propriété de sir Charles Lennox, et vous avez dû faire le voyage dans l'auto de Lawrence Marrington.

— Qui est Lawrence Marrington?...

— Un grand explorateur et un savant; il fait actuellement un séjour ici. Hier soir, il a dîné à Londres.

— Vous dites que le propriétaire s'appelle Lennox. Est-ce aussi votre nom?...

Il se mit à rire :

— Non, je ne suis qu'un invité, en vacances chez ma cousine lady Lennox.

— Alors, vous ne vivez pas ici?

— Je n'ai pas de résidence fixe... Mais pourquoi me demandez-vous cela? Est-ce à cause de la police?

Elle lui jeta un regard singulier, tandis qu'une larme roulait sur sa manche.

— Oui, reprit-il, je ne vois pas ce que vous craignez...

— Je n'en sais rien...

— Enfin, de quoi vous accuse-t-on?

Mally leva la tête et le regarda sans répondre.

— Voyons, dites-moi ce que vous avez fait?

— Très sincèrement, je me le demande..., puis un sourire fugitif passa dans ses yeux. J'ai une faim terrible, ajouta-t-elle.

— Vous avez faim ?

— Oui; depuis hier, je n'ai mangé que des biscuits au gingembre, et j'ai avalé le dernier de ma provision, tout à l'heure, en me réveillant. Je tombe d'inanition ; je crois que vous feriez bien d'aller prévenir la police...

Ethan sortit une banane de sa poche :

— Voilà tout ce que j'ai à vous offrir, nous l'avions prise pour la donner au lapin.

— Nous ?...

— Oui, Bunty et moi ! Elle a gagné ce lapin à une vente de charité, hier après midi, et je lui ai promis de lui faire une cage... Elle doit venir le voir, dès que sa leçon sera terminée.

Mally venait de manger sa banane et d'en jeter la peau sur le sol, lorsqu'un bruit de voix et de rires bruyants, qui montait du jardin, la fit sursauter...

Non, c'était impossible, elle rêvait...

— Qui est là ? murmura-t-elle haletante.

Sans répondre, Ethan Messenger alla vers la fenêtre, qu'il boucha de son imposante personne, tandis que Mally, le tirant par le bras, se faufilait entre le mur et lui, pour voir qui venait.

La fenêtre donnait sur un jardin potager que traversait, au milieu des choux, un petit sentier où deux hommes s'y promenaient en causant.

L'un d'eux était Paul Craddock...

XVII

L'apparition de Craddock n'était due ni à une coïncidence, ni à un miracle. Il fallait reconnaître que Paul était un homme décidé dont l'habileté et la ruse touchaient parfois au génie.

Alfred Dawson avait fait un rapport le matin même, mais il avait laissé Craddock fort sceptique quant à la façon dont Mally avait disparu... Après avoir commencé par suivre attentivement le récit du policier, il s'était mis bientôt dans une violente colère, reprochant à Dawson d'avoir abandonné ses recherches à partir du moment où la jeune fille était entrée dans le garage, et il avait envoyé chercher l'ouvrier qui était de garde cette nuit-là.

Celui-ci arriva bientôt. Des déclarations qu'il fit à Craddock, il résultait que :

1° Le gardien, en sortant dans la rue pendant quelques instants, vers onze heures du soir, avait laissé la porte entr'ouverte.

2° Quelques minutes plus tard, il était rentré et avait soigneusement poussé les verrous.

3° A minuit, le monsieur qui avait garé avant le dîner la torpédo *Wolesley*, était venu la reprendre.

4° Il connaissait le nom de ce client de passage, c'était Lawrence Marrington, l'explorateur, dont il avait vu la photographie dans le *Times*.

5° Aucune autre personne n'était sortie pendant ses heures de garde.

Après avoir obtenu ces renseignements, Paul Craddock s'était tourné vers Alfred Dawson et lui avait dit, d'un air ironique :

— Tâchez de découvrir qui a pu entrer dans le garage, pendant l'absence du gardien... Prenez

des informations sur les voitures qui y étaient cette nuit et sur leurs propriétaires. Si vous n'arrivez pas à retrouver miss Lee aujourd'hui, nous mettrons cette affaire entre les mains d'une autre agence.

Lawrence Marrington était un homme assez ouvert pour expliquer la visite de Paul Craddock à Pedling Corner.

Quant à Mally, elle vivait un véritable cauchemar. Serrant le bras d'Ethan Messenger, à lui faire mal, elle le tira en arrière :

— Retirez-vous, je vous en supplie, murmura-t-elle, il ne faut pas qu'il vienne ici.

Ethan la regarda gravement :

— De qui parlez-vous? De Paul Craddock?...

Mally laissa retomber ses mains dans un geste désespéré :

— Vous le connaissez?

— Nous sommes parents éloignés, mais cela ne m'empêche pas de le détester, et si vous ne désirez pas le voir, vous ne le verrez pas. Je vous promets de ne pas parler de votre visite dans cet atelier.

La jeune fille poussa un soupir de satisfaction, puis elle monta, en courant, les trois marches qui conduisaient au grenier à foin ; au moment d'en franchir le seuil, elle se retourna, et, du bout des doigts, envoya un baiser à Ethan.

En pensant aux traits réguliers de Roger Moorring, la laideur d'Ethan Messenger lui sembla encore plus agréable. Roger lui avait enlevé, pour toujours, le goût des jolis garçons...

Messenger chantonnait encore, quand Charles Lennox ouvrit la porte de l'atelier :

— Il y a une marche, Paul, dit-il, faites attention. Ethan, voici Paul Craddock qui a la bonne idée de venir nous voir.

— Hum! Bonjour, Craddock... J'ai presque terminé la cage pour le lapin, sir Charles, qu'en pensez-vous?

Lennox était un excellent homme, dont l'urbanité habituelle était un peu altérée en ce moment,

par l'arrivée de Paul Craddock, si ennuyeux, et dont l'arrogance lui était insupportable. « Pourquoi, pensait-il, en regardant la cage, Maud a-t-elle cédé ainsi au caprice d'une enfant? Avec un peu de fermeté, elle en aurait eu raison... »

— Paul est persuadé, dit-il enfin, que Marrington a amené, cette nuit, une jeune fille dans son auto ; drôle d'idée, n'est-ce pas?... Marrington est mon hôte, et, de plus, un homme bien élevé ; j'ai peine à admettre cette supposition...

— Cela ne prouve pas qu'il ait eu de mauvaises intentions, observa Craddock.

— Pourtant, un homme n'enlève pas une jeune fille sans motif... C'est bien ennuyeux pour moi, cette histoire ; voilà qu'il me faut aller réveiller un de mes invités, pour lui poser des questions tout à fait indiscrètes... Si c'est un galant homme, comme je le crois, il niera tout, naturellement.

Paul Craddock leva les sourcils :

— Mais je n'ai jamais supposé que Marrington ait eu connaissance de la présence de cette jeune fille dans sa voiture! Elle a dû s'y glisser à son insu...

— Il m'a dit qu'il avait fermé le garage à clef en rentrant; donc, si elle était dans la voiture, Lane l'aurait trouvée, quand il a lavé l'auto ce matin.

Ethan posa la cage dans un coin. Le chat avait abandonné les confortables épaules de son ami en voyant entrer les visiteurs et s'était réfugié sous l'établi ; ses yeux verts brillaient dans l'ombre, et sa petite queue se dressait.

— Mais qui est donc miss Lee? questionna Ethan.

Derrière la porte, Mally écoutait, le cœur battant. Un flot de sang lui monta au visage, en entendant la réponse de Paul Craddock :

— C'est une personne aux doigts agiles, qui a trompé la confiance de sir George, chez qui elle était entrée comme institutrice. Elle a volé une broche en diamant, d'une grande valeur, et un document important qu'il est très anxieux de retrouver. Elle a été suivie jusqu'au garage où Marrington avait laissé son auto, hier soir. C'est

pourquoi je suppose qu'elle a dû se cacher dans sa voiture.

Messenger éclata de rire :

— Le détective infaillible sur la piste !... Du garage à la prison !... Paul ! vous avez manqué votre vocation...

Ce badinage produisait sur Craddock le même effet que certaine anecdote sur la reine Victoria...

Sir Charles, au contraire, sentait un allié en Ethan. Il reprenait courage et était de plus en plus convaincu de l'absurdité de toute cette affaire.

— Si Marrington ne s'est aperçu de rien, et si les gens du garage n'ont également rien remarqué, je ne vois pas ce que vous espérez découvrir...

— On ne sait jamais, répondit Paul lentement, en regardant, au pied des marches qui conduisaient au grenier, une peau de banane.

— Qui a jeté cela ? demanda-t-il en la montrant du doigt.

Le rire d'Ethan retentit plus bruyant encore.

— Vous êtes un véritable Sherlock Holmes, mon cher Craddock : le poids, l'âge, le sexe d'un criminel, d'après une peau de banane.

— Qui a jeté cette peau ? répéta Paul, sèchement.

Il avait dîné assez souvent avec miss Lee, pour avoir remarqué la façon nette et soigneuse dont elle découpait son fruit.

— Qui ?... répéta-t-il.

Mais Ethan l'interrompit ; il traversa l'atelier, se baissa et prit la pelure entre le pouce et l'index.

— Voyons, dit-il, vous n'allez pas poser au malheureux Watson une question pareille... Il serait bien incapable de vous répondre... C'est à vous de nous éclairer avec tous les détails à la clef. Rappelez-vous votre étude sur les différentes sortes de bananes, emportez cette peau : vous pourrez l'étudier tout à votre aise et nous faire un rapport détaillé sur la personne qui l'a mangée...

Craddock, sans répondre, tourna le dos à son interlocuteur :

— Sir Charles, reprit-il, miss Lee est venue ici, j'en suis sûr. Qu'avez-vous dit exactement à Marrington? Lui avez-vous parlé du vol d'un document appartenant à mon chef?

— Non, pourquoi l'aurais-je fait? Cela ne me regardait pas...

— En effet. Alors, que lui avez-vous dit?

Sir Charles n'aimait pas à être questionné :

— Je lui ai simplement demandé, répondit-il froidement, si, en rentrant, cette nuit, il avait remarqué quelque chose d'anormal dans sa voiture. Il m'a assuré n'avoir rien vu; naturellement, je n'ai pas insisté... Si, cependant, vous tenez à avoir de plus amples informations, vous n'avez qu'à l'interroger vous-même.

— C'est ce que je vais faire, dit Craddock; mais, auparavant, je voudrais jeter un coup d'œil dans ce grenier...

Mally sentit son cœur battre follement.

Elle entendit la porte de l'atelier s'ouvrir et le petit groupe d'hommes pénétrer dans le fenil. Peut-être, l'endroit où elle se trouvait étant très rapproché de la porte, pourrait-elle passer inaperçue...

Quand Paul Craddock s'était avancé pour monter le petit escalier, Ethan avait posé son pied sur la première marche, car il venait d'entendre comme un frôlement derrière la porte.

— Que disiez-vous? interrogea-t-il.

— Laissez-moi passer.

— Les détectives ne doivent pas avoir mauvais caractère. Cela entrave les déductions, fit Ethan tranquillement.

— Sir Charles...

— Qu'y a-t-il? Que signifient toutes ces bêtises? N'en parlons plus.

Ethan cessa de rire.

— Très bien, répondit-il, et, ce disant, il enjamba les deux dernières marches et poussa la porte.

A peine était-il entré qu'il s'effaça pour laisser passer Paul Craddock et sir Charles et, tandis que sa main droite restait appuyée au loquet, sa

main gauche avait rencontré, comme par hasard, l'épaule de Mally...

Il était sûr que la jeune fille était là, et, cependant, en touchant cette épaule frissonnante, il éprouva une sensation étrange... Le tremblement qui parcourait le petit corps fragile et l'immobilité qui suivit lui rappelaient ce qu'il avait éprouvé maintes fois, en saisissant un animal sauvage et terrifié.

Il ne retira sa main qu'au bout d'un instant, puis, se déplaçant légèrement, il cacha la jeune fille de toute l'épaisseur de son corps, pendant que Paul fouillait vainement dans le foin, en soulevant une fine poussière.

Sir Charles se mit à éternuer :

— Quelle stupidité ! fit-il en se mouchant. Cette jeune personne n'a pas une souris, et cette recherche infructueuse doit vous suffire, je pense... Si vous voulez voir Lane, passons par là... — et il indiquait à Craddock l'échelle qui donnait dans la cour... — Vous venez, Ethan ?

— Le fidèle Watson vous suit... et, tout en parlant, il donna une petite tape rassurante sur le bras de Mally, comme il l'aurait fait avec le chat... Elle entendit le claquement des pieds sur l'échelle, puis les pas d'Ethan traversant le grenier et descendant derrière les deux hommes qui, maintenant, causaient dans la cour...

Enfin, tout bruit cessa, ils étaient par...

XVIII

— Ouf ! fit Mally, avec un soupir de soulagement. Quel horrible moment je viens de passer !... Je ne m'en serais jamais tirée sans ce charmant garçon...

Elle envoya un baiser dans la direction de la porte ouverte, puis, ayant ramassé son chapeau

couvert de poussière, elle retourna dans l'atelier.

Elle chercha des yeux un miroir, mais en vain.

— Je dois être affreuse, pensa-t-elle.

Après s'être recoiffée et avoir mis son chapeau, elle s'assit, se demandant ce qui allait lui arriver.

Elle commençait à s'assoupir, lorsqu'elle entendit des pas. Au même instant, la porte s'ouvrit avec fracas, et une petite fille dégringola l'escalier; elle tenait à la main une cage en métal, contenant un lapin paralysé de terreur.

Elle posa le lapin par terre et regarda Mally sans témoigner d'étonnement.

— Je veux voir Ethan, dit-elle. Où est-il?

— Hélas! Je n'en sais rien...

— Il faut que je le voie, reprit-elle, il devait me faire une cage pour *Dinks*... Où est-il?...

— Je l'ignore... Mais voici la cage...

Bunty Lennox poussa un cri de joie.

— Elle est finie, quelle chance!... Nous allons mettre *Dinks* dedans, tout de suite...

— Non, dit fermement Mally, nous allons attendre Ethan...

— Alors, jouons. Ethan connaît une quantité de jeux. A quoi pourrions-nous nous amuser?

— Je suis en train de me cacher. Voulez-vous m'aider?

— Oh! oui, fit Bunty, en battant des mains. Est-ce Ethan qui vous cherche?...

— Non.

— Alors, qui? Paul Craddock? Je viens de le voir.

— Chut... Oui, c'est lui.

— Paul est un méchant, et je le déteste...

— Bunty..., dit brusquement Mally, il faut que je m'en aille, sans que personne me voie. A quelle heure les domestiques dînent-ils? J'en profiterai pour sortir d'ici.

— Je crois que vous le pourriez maintenant, je viens de voir Lane qui se dirigeait vers la cuisine; il sait que sa femme le gronde quand il est en retard.

— Et l'autre chauffeur?

— Jack?... Il suit toujours Lane de près.

Voulez-vous que j'aille voir s'il est parti?...

Et, sans attendre la réponse, l'enfant traversa le grenier et revint bientôt avec un air mystérieux.

— Il n'y a plus personne, dit-elle. Voulez-vous que nous jouions à la jolie princesse et au méchant enchanteur?... Vous serez la princesse, Paul l'enchanteur, et moi la reine des fées qui vient vous secourir... Personne ne pourra jamais vous découvrir, même avec des bottes de sept lieues...

— Chut! plus un mot, sinon l'enchantement cessera, murmura Mally à l'oreille de Bunty.

Celle-ci fit un geste d'assentiment en secouant ses boucles blondes, et, la main dans la main, la jolie princesse et la reine des fées quittèrent le grenier.

Pendant ce temps, Paul Craddock attendait son interview avec le célèbre explorateur. Celui-ci, après avoir pris un bain et terminé sa toilette, descendit enfin, pour trouver son hôte de fort méchante humeur.

— Marrington, commença-t-il, je vous fais d'avance mes excuses, mais M. Craddock, secrétaire particulier de sir George Peterson, insiste pour obtenir de vous certains renseignements. Je trouve cela parfaitement ridicule et je vous prie de ne pas m'en vouloir...

Paul Craddock s'expliqua : il était désolé de déranger M. Marrington, mais sir George avait perdu un document important, et miss Lee, que l'on soupçonnait de l'avoir dérobé, avait été suivie jusqu'au garage où Mr Marrington avait remisé sa voiture la veille au soir...

— Nous pensons, dit-il, que, peut-être, elle est parvenue à se dissimuler dans une auto. Ce document est très important, sir George ferait tout au monde pour le retrouver et il vous serait infiniment reconnaissant si vous pouviez lui donner quelques éclaircissements.

— Si j'avais su plus tôt de quoi il s'agissait, je ne vous aurais pas fait attendre, répondit l'explorateur. En effet, quelle n'a pas été ma stupeur cette nuit, en descendant d'auto, au moment où

j'allais prendre une couverture sur le siège arrière, de découvrir une jeune fille. J'ai pensé tout d'abord que c'était une caissière ou une dactylographe en fuite... J'avais lu, dans le journal, une description qui s'appliquait, à peu près, à ma jeune inconnue ; j'aurais dû, peut-être, prévenir la police, mais je mourais de sommeil, et, après tout, cela ne me regardait pas.

— Comment ! Vous l'avez laissée partir ?...

— Mon Dieu, oui ! Que voulez-vous !...

Sir Charles rougit de colère :

— Voyons, Marrington, vous ne saviez certainement pas que vous aviez affaire à une criminelle de droit commun, sans quoi vous l'auriez fait arrêter... Vous vous rendez compte de la responsabilité que vous encourez en la laissant échapper ? Et me voilà, de ce fait, mêlé à une vilaine histoire...

Ethan Messenger les quitta presque aussitôt. Il se promenait dans le jardin, en agitant de tristes pensées :

— Une criminelle de droit commun... — Ces paroles l'assombrissaient, lui, le joyeux Ethan. — Il avait pris Mally sous sa protection, sans réfléchir, et commençait à se demander la raison de son acte... Il savait maintenant que, si c'était à recommencer, il agirait de même, car il ne pouvait supporter de voir souffrir ni une femme, ni un enfant, ni même un animal...

Quand il avait sauvé le petit chat abandonné, c'était simplement par bonté naturelle; mais quel était le sentiment qui l'avait poussé à protéger une criminelle ?...

Sans pouvoir se l'expliquer, il sentait que jamais il ne trahirait Mally.

Il se rendit à son atelier où il trouva la petite Bunty qui l'attendait en taquinant *Dinks* avec un brin de paille. Elle poussa un cri de joie en le voyant entrer.

— Mettez-le dans sa cage, dit l'enfant en montrant le lapin, elle n'a pas voulu le faire, et m'a dit d'attendre votre retour.

Ethan s'agenouilla et introduisit le petit ani-

mal dans le logis qu'il lui avait confectionné.

— Vous a-t-il mordu ?

— Non; il ne vous aurait pas fait de mal, si vous ne l'aviez terrorisé...

— C'est ce qu'elle m'a expliqué, dit Bunty, en sautant à cloche-pied.

— Elle ?... De qui parlez-vous ?

— De la mystérieuse princesse.

Cette atmosphère de contes de fées était rassurante. Ethan passa son bras autour du cou de l'enfant :

— Qu'entendez-vous par là, Bunty ?...

— Elle m'a dit que vous étiez au courant de tout et qu'elle se cachait. Nous avons joué alors à la mystérieuse princesse poursuivie par le méchant enchanteur. Les domestiques déjeunaient et personne n'a pu nous découvrir... Je l'ai accompagnée jusqu'à la grille où je l'ai quittée... C'est un grand secret, et, sauf à vous, je n'en parlerai à personne, surtout pas à Paul qui est un vilain... Oh ! regardez, Ethan, *Dinks* se lave le museau...

XIX

Installé dans la bibliothèque, sir Charles discutait avec ses hôtes l'étrange aventure de la nuit précédente.

— Je ne veux plus entendre parler de cette affaire, dit-il enfin, à bout de patience. C'est tout à fait irrégulier, vous n'avez aucun mandat d'arrêt, ni aucune autorisation de la police ! Si donc vous arrivez à rattraper cette jeune fille, qu'en ferez-vous ?

— Sir George n'est pas vindicatif et il n'a pas l'intention de poursuivre miss Lee, répondit Craddock.

— Alors, que veut-il ?

— Rentrer en possession de son document.

Enervé, sir Charles se promenait de long en large dans la pièce, pendant que Marrington lisait tranquillement le *Times*.

— Un document? Pourquoi diable voulez-vous que cette jeune fille ait volé un document?...

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ce doit être une kleptomane, ce papier n'ayant d'intérêt, que pour sir George. En réalité, ce n'est qu'une feuille avec des mots croisés; mais j'avais écrit au verso des indications ayant une grande importance... Puis-je téléphoner, sir Charles? ajouta-t-il.

Quand Craddock eut obtenu la communication, sir Charles marchait toujours de long en large et l'explorateur n'avait pas quitté sa lecture.

— C'est vous, sir George?... Je suis arrivé à retrouver les traces de miss Lee... Je suis à Pedling Corner..., mais personne ne semble l'avoir revue depuis le milieu de la nuit...

Au bout du fil, la voix lointaine de sir George se fit entendre.

— C'est ce que vient de me dire Dawson; il l'a suivie pendant...

Paul Craddock modula un long sifflement.

— Elle est arrivée ici, la nuit dernière, après s'être cachée dans la voiture de Marrington. Il l'a prise pour quelqu'un d'autre et l'a laissée partir... Cela se passait vers trois heures du matin...

La voix de Peterson répondit :

— Elle a eu largement le temps de disparaître... Revenez à Londres, j'ai besoin de vous.

— Que dites-vous?... Ah!... Que vous avez besoin de moi.

Il écouta encore un instant, puis raccrocha le récepteur, et, se tournant vers son hôte :

— Je suis désolé d'être obligé de vous quitter... Sir George me rappelle...

Pendant ce temps, Mally escaladait le coteau et avançait péniblement sur l'herbe courte et trempée, que la neige de la nuit précédente avait rendue glissante.

Arrivée au sommet, elle s'aperçut que la plaine,

au-dessous d'elle, disparaissait dans le brouillard. Quelques bosquets de genêts et des touffes d'aubépines, dans leur toilette d'hiver, parsemaient la pente : Mally la descendit en s'accrochant aux arbustes et arriva bientôt dans un petit bois de chênes, dont le sol était jonché de feuilles mortes qui craquaient sous ses pas ; elle le traversa dans toute sa longueur et se trouva enfin au bas de la côte, sur une route goudronnée. De crainte d'être vue, elle rentra dans le bois et s'assit sous un arbre.

A peine Paul Craddock avait-il rejoint son chef, que celui-ci l'envoya immédiatement suivre la nouvelle piste indiquée par Dawson. Il prit simplement le temps de téléphoner à une charmante jeune fille, qui s'en prétendit très en colère, ses regrets d'être obligé de lui faire faux bond, ce soir-là.

— Il ne vous sera pas possible de venir!... Même un instant?... demanda-t-elle.

— J'ai peur que non.

— Mais les Holmes seront furieux.

— J'en suis désolé...

— Est-ce bien vrai?... Au moins, n'oubliez pas le bal Mooring, demain soir...

— Je viendrai sûrement, si je suis libre, vous le savez bien...

Miss Long, mécontente, coupa la communication.

La journée passa lentement pour Mally ; le froid et la faim la faisaient souffrir; elle se demandait si elle aurait la force de lutter longtemps et si elle n'avait pas eu tort de quitter Londres...

Il lui aurait été peut-être plus facile de se cacher dans la grande ville qu'en rase campagne, où n'importe qui pourrait la remarquer et se demander qui elle était...

Après tout, mieux valait encore être libre. Pedling Corner n'était pas très éloigné de Curston, et, souvent, elle avait entendu parler de Maud Lennox et de Bunty par Mrs Armitage. Mais ni

les Mooring, ni aucun de leurs amis ne lui viendraient en aide, car Dieu sait les choses horribles qu'on avait dû leur raconter sur elle !... Et Jimmy, le seul qui aurait pris son parti, voguait sur l'Océan Indien...

— Bah !... Tout finira bien par s'arranger..., se dit Mally.

Elle décida d'attendre le crépuscule pour s'éloigner de Pedling Corner, mais l'immobilité, par ce froid pénétrant, devenait insupportable. Elle se leva et, en mettant les mains dans ses poches pour se réchauffer, elle sentit le rouleau de papier que Barbara lui avait donné au moment de son départ. Curieuse de voir ces dessins, qui déplaisaient tant à sir George, elle les déroula : c'étaient des feuilles de tout genre et de toutes dimensions, que Barbara avait dû ramasser au hasard, dans tous les coins de la maison.

Après s'être assise pour les regarder à son aise, Mally les étendit sur ses genoux.

Le premier dessin représentait sir George tenant un journal : l'esquisse, tracée en quelques lignes hardies, était frappante de ressemblance.

— Quel dommage de ne pas laisser dessiner cette enfant ! pensa Mally.

Elle déposa à côté d'elle le portrait de sir George et regarda, en riant, la feuille suivante sur laquelle figurait une légende : « Ceci est Pinko et je le déteste ! »

Mally continuait à regarder les feuillets épars. Dans sa solitude, c'était, pour elle, une distraction qui l'empêchait de penser... Bientôt apparurent, successivement, Mrs Craddock avec son tricot embrouillé, le pékinois *Bimbo*, le chat persan couleur de flamme, Jones et sa robe soutachée, enfin le jeune valet de chambre qui avait laissé sortir Mally... Tous les êtres de la maison étaient là, caricaturés, mais ressemblants.

La dernière feuille différait des autres : des mots croisés remplaçaient les caricatures habituelles.

Mally, qui n'avait aucun attrait pour ce genre de problèmes, roula les papiers et les remit dans

sa poche. Elle vit alors arriver une auto aux phares éblouissants. Pour l'éviter, elle se jeta contre la haie, mais, déjà, la voiture avait stoppé et une femme sortait sa tête de la portière.

— Suis-je sur la route de Pedling Corner? demanda-t-elle.

Mally s'approcha. La personne qui l'interpellait paraissait jeune et jolie et parlait d'une voix traînante.

— Vous l'avez dépassée. Il faut retourner sur vos pas.

— En réalité, je vais à Menden, mais on m'a dit que je devais passer par Pedling Corner.

— Vous êtes à six milles environ de Menden. Vous n'avez qu'à continuer tout droit, pendant deux milles, puis vous tournerez à gauche, ensuite à droite, et, de nouveau, à gauche.

— Mais jamais je ne me rappellerai tout cela!... Vous n'allez pas dans cette direction, par hasard? Dans ce cas, je serais ravie de vous emmener.

Mally avait l'impression d'être Cendrillon, au moment où la courge se change en carrosse!...

— Merci, dit-elle, s'efforçant d'affermir sa voix.

— Mettez-vous à côté de moi, lui dit la jeune femme, et tapez la portière..., fort..., là, ça y est... — Elle démarra. — Vous vous rappelez bien tous les tournants?... Sans Deane, je suis perdue...

— C'est votre chauffeur?

— Non, c'est ma femme de chambre. Je ne peux pas supporter d'être conduite, mais j'ai toujours Deane avec moi. C'est très mal de m'avoir abandonnée ainsi, à la dernière minute. Vous ne connaîtriez pas, par hasard, quelqu'un pour remplacer Deane?

— Nous arrivons au tournant, dit Mally, dont le cœur commençait à battre rapidement.

Elles quittèrent la route goudronnée, pour prendre une allée sablée, à travers bois. Mally regarda de nouveau le visage frivole de sa voisine.

— Les agences n'ont jamais de situation pour ceux qui en désirent, reprit Mally, après un silence ; j'ai pourtant grand désir d'en trouver une...

— Vraiment? Quel genre de situation cherchez-vous?

— Oh! n'importe laquelle... Je serais très heureuse d'entrer à votre service, si vous le voulez bien?

— C'est parfait, vous viendrez avec moi... Mais savez-vous coiffer? C'est très important, car une coiffure ratée vous défigure...

— Vous pouvez être tranquille. Dans les comédies de société, c'est toujours moi qui coiffe tout le monde, et je n'ai jamais reçu que des compliments...

— Quelle chance vous avez!...

— N'est-ce pas? Mais, j'y pense, comment ferai-je? Je n'ai pas de robe de rechange.

— Je vous en prêterai une. Je dois en avoir dans ma malle à ne savoir qu'en faire... C'est Deane qui prépare mes bagages et elle me met toujours cent fois trop de choses! Et vous, quel est votre nom? Moi, je m'appelle Candida Long. Où sont vos vêtements?...

— Tournez à droite, fit Mally.

— Quelle mémoire! s'exclama miss Long avec admiration, en prenant son tournant. Quel nom m'avez-vous dit?

— Marion..., répondit Mally, Marion Brown.

— C'est bien vrai? demanda Candida, en la regardant de côté.

— Non... Vous m'avez demandé où étaient mes vêtements?... Eh bien, une partie est à Londres et l'autre non loin d'ici, à Curston, mais je ne veux pas que les Mooring sachent où je suis, ni ce que je fais...

— C'est pour cela que vous êtes Marion Brown?

— Oui ; allez-vous me déposer sur la route?

— Certainement non... Qu'est-ce que cela peut me faire que vous vous appeliez Brown, Jones ou Montmorency! C'est amusant que vous connaissiez les Mooring... Je vais au bal chez eux, demain, et c'est, en réalité, pour cela que je suis venue ici. Il paraît que ce sera une fête épatante... Tous les invités doivent être costumés et garderont leurs masques jusqu'à minuit. J'ai un domino noir et

argent, et une robe... Je ne vous dis que cela!... C'est Paul Craddock qui en a eu l'idée... L'avez-vous rencontré? Je crois qu'il connaît les Moo-ring... Il devait m'accompagner ce soir, mais, au dernier moment, il m'a téléphoné qu'il était retenu à Londres pour une affaire importante. Il fera tout son possible pour venir demain à Curston... N'est-ce pas triste de se voir abandonnée ainsi?... D'abord par Deane, ensuite par Paul!

— Tournez à gauche, interrompit Mally, nous allons arriver.

Elle se rappelait très bien Menden Place et avait aperçu Mrs Holmes une ou deux fois. Mais celle-ci ne l'avait peut-être pas remarquée...

XX

— Comme vous avez l'air fatiguée! s'écria Candida, en enlevant sa robe; vous sentez-vous mal?

Mally s'appuyait au dossier de la chaise, sur laquelle elle s'était d'abord assise après avoir déballé et rangé les robes de miss Long. Sous l'effet de la chaleur de la pièce, elle sentait ses yeux se fermer et une torpeur étrange l'envahir.

— Ce n'est rien. J'ai tout simplement faim, répondit-elle.

— Vous n'avez donc pas pris le thé?

— Non, j'ai marché toute la journée, sans m'arrêter.

— C'est stupide... Je vais mettre cette robe en chiffon vert et argent, qu'en pensez-vous?... Attendez, je dois avoir du chocolat dans ma malle. Depuis quand n'avez-vous pas mangé?

— Depuis hier matin, répondit Mally, en riant nerveusement, sauf quelques biscuits au gingembre et une banane.

— Mais c'est de la folie!... Tenez, mangez ces chocolats avant de commencer mes ondulations,

sinon vous aurez une faiblesse et vous me brûlerez...

Les chocolats redonnèrent des forces à Mally qui réussit à merveille la coiffure de Candida!... Celle-ci ne cessait de bavarder :

— Ce sera un charmant dîner; malheureusement, avec cette défection de Paul, il manquera un homme... Il y aura le vieux colonel Moulton, galant comme on ne l'est plus et qui vous fait tout le temps des compliments, Janet Elliot, son frère Willie, un drôle de type, et Ambrose Medhurst. Je pense qu'Elisabeth a dû l'inviter pour Janet... Aïe! Vous me brûlez...

Mally n'avait pu dominer un léger sursaut en entendant le nom d'Ambrose, dont Jimmy lui avait souvent parlé, comme étant un charmant garçon, follement amoureux d'une jeune fille si riche qu'il n'osait lui déclarer son amour.

— Pardon, je suis désolée, dit Mally en s'excusant. Miss Elliot est-elle une riche héritière?...

— Janet? Grand Dieu, non... Elle est pauvre comme un rat d'église! Son père est le pasteur de Menden. Vous avez terminé? Alors, je n'ai plus qu'à enfiler ma robe.

Candida, dans sa toilette vert et argent, était vraiment délicieuse. Elle se regardait avec une véritable satisfaction dans la haute glace.

— Pas trop mal, n'est-ce pas? fit-elle en se tournant vers Mally. Maintenant, Brown, dites-moi la vérité. Que penseriez-vous d'un homme qui... — elle s'arrêta et tapa du pied le parquet brillant. — C'est affreux d'être riche, car comment savoir, quand un homme vous fait la cour, si ce n'est pas pour votre fortune? Qu'en pensez-vous, bien sincèrement?

— Il me semble que cela dépend de l'homme...

Candida se mit à rire.

— Le personnage en question est Paul Craddock. Il n'a pas un sou et j'ai plus de cinq mille livres de rente. Quelquefois, je souhaite que cette maudite fortune soit au fond de la mer... Les jeunes filles qui, comme vous, sont obligées de gagner leur vie ont sur moi l'avantage d'être

sûres de la sincérité de celui qui désire les épouser... Surtout, ne m'attendez pas, dînez confortablement et allez vous coucher, vous en avez besoin. A propos, je n'ai dit à personne que je vous avais recueillie sur la route... N'en parlez donc pas.

Quand la porte se fut refermée sur Candida, Mally rangea les vêtements qui traînaient en désordre un peu partout, puis s'assit, songeuse, devant la cheminée.

Quelle malchance que Paul Craddock vînt le lendemain à Menden Place !...

Si, au moins, elle pouvait passer les deux jours suivants sans être reconnue, elle serait sauvée...

L'entrée de la gouvernante, venant l'appeler pour le dîner des domestiques, interrompit ses réflexions. Elle oublia Craddock et ne voulut plus penser qu'au voyage exquis qu'elle ferait avec Candida.

Mais Craddock arriva le lendemain. Sir George avait, en effet, considéré que le bal masqué des Moring lui donnerait, peut-être, l'occasion d'entendre parler de Mally...

D'ailleurs, il valait mieux garder les apparences et ne pas paraître trop inquiet sur son sort, ni sur celui du document qu'elle avait volé...

Paul Craddock montait s'habiller quand il rencontra Mally à l'angle d'un corridor. Il passa sans avoir l'air de la remarquer, tandis que la jeune fille s'effaçait contre le mur.

Tout en allumant les lampes de la chambre de miss Long, Mally se disait qu'il n'y avait pas lieu de s'effrayer : avec ses vêtements noirs, et dans la pénombre, elle n'avait pas dû être reconnue.

Pendant ce temps, Paul Craddock était revenu sur ses pas. Il descendit l'escalier et se dirigea vers le bureau qu'il était presque sûr de trouver désert à pareille heure. Ayant fermé la porte, il prit le téléphone et demanda le numéro de sir George.

Ce fut la voix de Peterson qui, au bout du fil, répondit : « Allo. »

La conversation commença en portugais. Paul

employait toujours cette langue, peu connue des téléphonistes, pour communiquer avec son chef.

— Elle est ici, dit-il.

— Où ?...

— Ici, dans la maison; je viens de la rencontrer.

— Sait-elle que vous l'avez vue?

— Je ne crois pas. Il faisait sombre et je l'ai croisée, sans avoir l'air de la reconnaître.

— Qu'allez-vous faire?

— Cette fois-ci, il ne faut pas la laisser échapper, mais nous ne pouvons rien sans mandat d'arrêt. Il est donc nécessaire que vous en obteniez un...

— Pourquoi cela?

— J'ai bien réfléchi. Je crois que nous nous sommes trompés en l'accusant d'avoir dérobé le document intentionnellement. Je suis persuadé, maintenant, qu'elle n'a pas été envoyée dans ce but chez vous, comme nous l'avions pensé tout d'abord.

— Mais alors?

— Si elle avait connu l'importance de ce qu'elle a volé, elle n'aurait pas quitté Londres et se serait rendue directement à la Sûreté.

— Vous avez peut-être raison ; je vais m'occuper du mandat d'arrêt, mais je ne crois pas que nous puissions l'obtenir avant demain matin.

— C'est parfait...

Craddock coupa la communication et alla s'habiller.

— Brown, disait miss Long, je veux une splendide ondulation.

— Ne bougez pas comme cela, j'ai failli vous brûler.

— Très bien, je resterai tranquille. A propos, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez laissé des vêtements à Curston?

— Oui, répondit Mally, qui commençait à regretter sa franchise.

— Alors, écoutez-moi. J'ai une idée épatante. Je vous emmène avec moi, vous en profiterez pour

prendre vos affaires. Je serai ravie de ne pas être seule en auto.

— Donnez-moi ma robe noire, elle est assez bonne pour ici...

En arrivant au salon, Candida fut accueillie par des cris de réprobation :

— Comment ! pas encore habillée ! Mais vous ne comptez pas aller dans cette tenue à Curston ?... Et votre costume ?...

Candida envoya, du bout des doigts, un baiser circulaire.

— Il est en haut... Non, Elisabeth chérie, je ne le montrerai pas et je partirai seule, de façon que personne ne puisse deviner qui je suis, jusqu'au moment où je me démasquerai... Tiens, voilà Ambrose, quelle chance !... Approchez-vous, mon vieux.

Elle glissa son bras sous celui d'un beau garçon aux yeux noirs qui venait d'entrer et l'entraîna dans le hall.

— Si vous cherchez bien, il est possible que vous me découvriez, ce soir, sous un domino en soie violette, murmura-t-elle à son oreille, mais ce n'est pas une certitude...

On venait de servir le poisson, lorsque la jeune fille se tourna vers son voisin de gauche, Paul Craddock.

— Non, je le regrette, mais je crains de n'avoir plus une danse libre ce soir...

— Comment pouvez-vous espérer ne pas être reconnue, si vous avez déjà promis toutes vos danses ?...

— Peut-être quelques-uns de mes danseurs sont-ils dans le secret...

— Ne puis-je avoir la chance d'être un de ces privilégiés ? C'est moi qui vous ai guidée dans le choix de votre toilette, j'ai gardé le secret, il me semble que cela mérite une récompense...

— A-t-on toujours la récompense que l'on mérite ? S'il en était ainsi, combien de choses délicieuses ne posséderais-je pas !

— Que pourriez-vous encore désirer ?

— Quelle bêtise, mon cher Paul !... Pas plus tard

qu'hier, j'ai eu la plus infernale malchance... Vous savez que je devais partir demain pour Florence, chez les Hallyday. Or, tout de suite après votre télégramme, Deane, cette misérable Deane, est venue m'annoncer qu'elle ne pourrait m'accompagner, sous le prétexte que sa sœur venait d'avoir deux jumeaux...

— Pauvre Candida ! Vous voilà donc sans femme de chambre ?...

— Non ; figurez-vous — elle baissa la voix — qu'il m'est arrivé l'aventure la plus extraordinaire qui soit. Surtout, n'en parlez pas ici, cela ferait le plus mauvais effet...

— Voyons, racontez-moi cette histoire, demanda Paul, en souriant. Je vous promets la discrétion la plus absolue. Qu'avez-vous fait ?

Candida fixa le jeune homme de ses grands yeux naïfs.

— Moi ?... Rien, elle s'est trouvée mystérieusement sur ma route !

— Elle !...

Candida se pencha vers lui.

— Chut ! Pas un mot... Elisabeth en ferait une maladie...

On passait l'entremets; elle se servit, et, voyant que Paul refusait, elle le regarda, en hochant la tête :

— Comment ! Vous n'en prenez pas !... Vous avez tort, c'est quelque chose d'excellent... et de mystérieux..., comme moi !

— Oui comme votre nouvelle femme de chambre ! Où l'avez-vous dénichée ?

Candida hésita :

— Jurez-moi le silence ? C'est juré ?... Eh bien, je l'ai trouvée sur la route, près de Pedling Corner.

— Ce n'est pas possible !

— C'est tout de même la pure vérité ! Elle coiffe joliment mieux que Deane ! J'ai eu une véritable chance de la rencontrer.

Sans plus parler de la mystérieuse femme de chambre, Paul se pencha tendrement vers Candida :

— Voyons, laissez-vous fléchir et réservez-moi,

au moins, une ou deux danses pour ce soir..., dit-il à voix basse.

— Comment le pourrais-je, puisque personne ne doit savoir qui je suis?

— Pas même moi?

Elle le regarda à travers ses longs cils :

— Vous le désirez vraiment beaucoup?

— Comment pouvez-vous me le demander?...

Candida jeta un regard sur son voisin de droite : Ambrose donnait à Janet Elliot une explication détaillée sur la partie de golf de l'après-midi. Il ne pourrait donc rien entendre ; elle se tourna alors vers Paul :

— Quelle est votre couleur favorite? lui chuchota-t-elle.

En réalité, Craddock n'avait aucune préférence, mais il croyait se rappeler celle que Candida aimait le mieux.

— Bleu pâle, répondit-il en lui jetant un regard langoureux.

— Vous avez deviné; alors rappelez-vous qu'un domino bleu pâle vous a promis la septième et la dixième danse.

Elle le quitta en riant et se sauva dans sa chambre.

— Allumez vite, dit-elle à Mally, il faut que je parte la première. Cela va être follement amusant! J'espère que vous n'avez rien dit à l'office?... Non!... Il n'y a pas de cordon, c'est un élastique. Tirez-le... Figurez-vous, Brown, que j'ai dit confidentiellement à Ambrose Medhurst que mon domino était violet, à Paul Craddock qu'il était bleu pâle..., Willie Elliot est persuadé qu'il est blanc et or, et j'ai glissé dans l'oreille du colonel Moulton, quand je l'ai rencontré dans le hall, que je serais en rouge, comme un petit diable... Maintenant, voyons le véritable objet.

Mally lui tendit le domino noir et argent. A vrai dire, le noir ne servait qu'à faire ressortir les dessins argentés de l'étoffe qui brillaient sous la lampe.

Candida l'enfila, ramena le capuchon sur ses

cheveux et assujettit, sur son visage, le loup de velours à barbe de dentelle.

— Maintenant, ma fourrure pour cacher le domino, et cette écharpe rouge sur la tête... Là, êtes-vous prête ? Oui ?... Eh bien, partons.

Sur le palier, elles rencontrèrent Paul Craddock.

Mally passa devant lui. Elle était vêtue du manteau bleu qu'elle portait chez les Peterson, et, bien qu'ayant baissé sur ses yeux le rebord de son chapeau, elle sentit que Paul la dévisageait et qu'il la reconnaissait...

XXI

L'auto roulait maintenant à travers la plaine...

Tout en conduisant, Candida ne cessait de bavarder; Mally, perdue dans ses pensées, ne répondait que par monosyllabes. Elle allait vivre des heures passionnantes, mais dangereuses. Poursuivie comme voleuse et devenue femme de chambre de miss Long, elle assisterait, incognito, au bal qui avait été organisé pour fêter ses fiançailles avec Roger...

Son domino était enfermé dans la malle qu'elle avait laissée dans le grenier de Curston; il lui serait donc facile de le retrouver... Elle se rappelait encore la mauvaise humeur de son fiancé, quand elle avait refusé de lui en dire la couleur. Tout comme Candida, elle s'était réjouie à l'idée d'intriguer les invités des Mooring et elle l'avait confectionné elle-même, dans le plus grand secret...

La voix de Candida interrompit ses réflexions :

— Je crains que cette attente ne soit bien ennuyeuse pour vous, disait-elle, mais je pense que vous connaissez les domestiques et qu'ils s'occuperont de vous...

Ce fut à cet instant qu'un projet hardi prit corps dans le cerveau de Mally.

— Tranquillisez-vous, je ne serai pas triste du tout, répondit-elle, en riant sous cape.

— Surtout, n'oubliez pas de manger quelque chose et de m'attendre dans le vestiaire, au moment où l'on commencera à s'en aller. Nous partirons sans tambour ni trompette et personne ne se doutera de rien... Je me fais une fête de cette soirée.

Mally resta silencieuse.

— Vous comprenez, disait Candida, à la fin d'un long monologue, dont Mally n'avait pas entendu le premier mot, de cette façon, je saurai enfin à quoi m'en tenir... Ce n'est pas que je tienne à lui le moins du monde, mais j'aimerais être sûre de l'amour qu'il me témoigne! Ah! nous voici à Curston.

Le moment critique était arrivé pour Mally. Il lui fallait sortir de l'obscurité et traverser le hall brillamment éclairé... Elle se dirigea rapidement vers l'escalier de service en baissant la tête. Dieu merci! elle passa inaperçue au milieu des nombreux invités qui se pressaient déjà dans le hall.

Quand elle eut franchi la porte tournante, elle respira plus librement et grimpa jusqu'au sommet de la maison, sans rencontrer personne.

Arrivée au petit grenier, elle tourna le commutateur et découvrit bientôt sa malle. Celle-ci était bien usée et la serrure ne fermait plus, elle l'ouvrit donc sans peine et en tira un domino rose vif, de petits souliers en tissu d'argent, un loup de velours et des bas arachnéens.

Elle passa le domino rose, assujettit le loup sur son visage et rabattit le capuchon de soie vive sur ses cheveux. Dès ce moment, elle se sentit en sécurité : sous ce déguisement, personne ne pourrait la reconnaître...

Après avoir roulé ses vêtements dans son manteau, elle en fit un paquet serré qu'elle épingla soigneusement, et descendit du grenier en courant.

Le hall était rempli d'une foule joyeuse, aux dominos multicolores, qu'elle traversa sans s'arrêter, jusqu'au perron, à droite duquel Candida avait rangé son auto.

Le froid cinglait... Elle ouvrit la portière de la voiture et, ayant déposé sur le siège le petit rouleau de vêtements, elle rentra tranquillement dans le hall et s'installa devant la grande cheminée. Tandis qu'elle présentait ses souliers argentés à la haute flamme claire, les hôtes de Menden firent leur entrée.

Mally avait appris par les femmes de chambre que Mrs Holmes porterait un domino violet et que Janet Elliot devait être en vert émeraude ; Paul Craddock était très facilement reconnaissable, à sa haute taille, dans son domino rouge bordé de blanc. Il était plus difficile de différencier le colonel Moulton et Ambrose Medhurst, mais elle retrouva le port de tête du colonel sous le capuchon marron ; le jaune dissimulait donc Ambrose...

La première danse commençait, quand le domino jaune de Menden s'approcha :

— Puis-je avoir le plaisir?... demanda-t-il.

Mally avait décidé de parler à voix basse, plutôt que de cette voix aiguë et criarde adoptée par les gens masqués et qui lui était insupportable. Du reste, elle ne connaissait pas assez Ambrose Medhurst pour qu'il pût reconnaître sa voix. Il n'en était pas de même de ceux qui, très nombreux, l'avaient entendue jouer trois semaines auparavant.

— Le protocole est banni ce soir, dit-elle en lui prenant le bras, peut-être me connaissez-vous beaucoup, peut-être pas du tout?... Peu importe...

— Vous dansez comme un rêve, disait, de sa voix perçante, le domino jaune.

— Je le sais, c'est ma passion dominante... Dansons, nous causerons après...

Quand la danse fut terminée, ils s'assirent tous deux dans une sorte d'alcôve, et Mally donna libre cours à sa curiosité.

— Si vous le désirez, je vous dirai qui vous êtes, ainsi que les plus profonds secrets de votre passé...

— Qui êtes-vous donc?

— Quelqu'un qui sait tout... N'avez-vous jamais joué à : « J'aime mon amour »? continua Mally,

de plus en plus mystérieuse. Vous vous rappelez le jeu : « J'aime mon amour avec un C, parce qu'elle est charmante ; je la hais avec un C, parce que... » Pourquoi la haïssez-vous, domino jaune ?

— Au nom du Ciel, qui êtes-vous ?

— Vous refusez de me dire pourquoi vous la détestez, c'est bien, mais peut-être ne la détestez-vous pas ?... — Et le jeu continua. — Je l'ai emmenée à Curston, je lui ai fait des déclarations et je l'ai intriguée, son nom est Candida et elle va partir en voyage...

Ils se turent un instant. Mally avait vu les yeux d'Ambrose se porter sur miss Long, tandis que celle-ci regardait autour d'elle. Elle avait remarqué que, si Candida parlait inlassablement de Craddock, elle détournait la conversation, en rougissant, quand on parlait de Medhurst...

Le domino jaune reprit bientôt :

— Qui êtes-vous ?... Candida ?...

— Que penseriez-vous si je disais non ?

— Que vous ne jouez pas franc jeu...

Mally se mit à rire :

— Et si je disais oui ?

— Je ne vous croirais pas, répondit Ambrose de sa voix naturelle.

L'orchestre recommençait à jouer; ils rentrèrent dans la salle de bal, et, comme le jeune homme s'éloignait, Mally le saisit par le bras et lui chuchota à l'oreille :

— A votre place, je ne me laisserais pas effrayer par sa fortune ; après tout, ce n'est qu'une faible femme...

Quand il se retourna, miss Lee avait déjà disparu. Perdue dans la foule, elle s'amusait à examiner les danseurs et ses petits pieds battaient la mesure, quand elle se sentit saisie par un bras vigoureux.

Son nouveau cavalier, beaucoup plus grand et plus fort qu'Ambrose, portait un domino noir, bordé de rouge, et, pendant quelques secondes, elle se demanda, avec angoisse, si Craddock n'avait pas changé de déguisement. Mais non,

elle perdait la tête!... L'imagination la plus désordonnée n'aurait pu se représenter un Paul Craddock d'humeur joyeuse...

Or, à ne pas s'y tromper, son danseur n'engendrait pas la mélancolie! Il l'enlevait dans ses bras, d'après les meilleures traditions des ballets russes, en annonçant, d'une voix terrible, qu'il était Foxtrotski, le célèbre danseur bolcheviste de Bixton, et que son ami Bombenoff se proposait d'organiser un grand gala, à la fin duquel il ferait sauter tous les invités...

Mally s'amusait beaucoup, lorsque, tout à coup, il lui sembla reconnaître la large main qui tenait la sienne. C'était celle d'Éthan Messenger... Soudain, elle se sentit en sécurité et se mit à rire :

— Comment va *Dinks?* demanda-t-elle.

— Qui donc êtes-vous?

— Cendrillon ou Peau-d'Ane... Je ne le sais pas exactement, mais je crois que je suis plutôt Cendrillon! Comme vous n'êtes pas un personnage de conte de fées, c'est un véritable non-sens, pour moi, de danser avec vous...

— Vous voulez dire que c'est un anachronisme?

— C'est cela... Mais vous ne m'avez pas répondu au sujet de *Dinks?* Vous a-t-il mordu?...

Pendant un instant, il resta silencieux, se refusant à identifier le souvenir qu'il gardait d'une Mally au visage défait et aux cheveux remplis de foin, avec l'élégante silhouette, vêtue de rose, qu'il enlaçait de son bras.

Mally continuait :

— J'ai fait grande attention qu'il ne me morde pas, je ne croyais pas qu'un lapin pût être aussi féroce! Bunty voulait le mettre dans sa cage, mais je lui ai conseillé de vous attendre... J'aime beaucoup Bunty. Et vous?...

— Ainsi, c'est vous?... dit-il enfin.

Mally secoua la tête négativement :

— Non, je ne suis qu'un domino rose et vous n'êtes qu'un domino noir... Nous n'avons, ni l'un ni l'autre, de visage, mais simplement des masques... Rien ne nous est arrivé jusqu'à ce soir et rien ne nous arrivera plus... Nous allons dan-

ser et nous amuser, jusqu'au moment où votre ami Bombenoff nous fera sauter. Ainsi se terminera notre conte de fées...

Ethan la fit pirouetter en riant :

— Puis-je vous demander comment vous êtes ici ?

— Non.

— Vous ne me permettez donc aucune question ?

Elle hocha de nouveau la tête, et, au même instant, elle aperçut, à l'extrémité de la pièce, Candida, dans son domino noir et argent. Sans un mot, elle se dégagea des bras de son danseur et courut vers miss Long :

— J'ai un secret à vous dire, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Le danseur de miss Long, un domino blanc, ne parut pas goûter cette interruption, mais Mally continua dans un murmure :

— Il est intéressant à connaître...

Le capuchon argenté et le loup noir se tournèrent vers Mally :

— Que voulez-vous dire ?

« Si Candida n'arrive pas mieux à déguiser sa voix, elle ferait aussi bien de ne pas se masquer », pensa Mally, tout en répondant :

— Le domino rouge garni de blanc veut épouser une femme riche, tandis que le domino jaune est effrayé de la fortune de celle qu'il aime... Plutôt que de lui avouer son amour, il lui laissera épouser un vulgaire coureur de dot !

Candida frappa du pied :

— Comment osez-vous parler ainsi ? Qui êtes-vous ?

— Dansons, interrompit le domino blanc avec impatience.

Mais Candida le repoussa et se rapprocha de Mally :

— Que voulez-vous dire ? Allons, parlez...

Mally posa un doigt sur la dentelle qui cachait ses lèvres :

— Chut !... dit-elle. Vous voyez ce domino jaune — elle le montrait du doigt, — il est trop fier pour

vous avouer son amour. Jamais il ne l'osera, à moins que vous ne fassiez le premier pas.

— Qui est-ce? Vous dites des folies... Connaissez-vous son nom?...

— Peut-être que oui..., peut-être que non..., c'est un jeune homme plein de fierté..., son nom fait penser à l'ambre...

— Quelle bêtise! s'écria Candida, un peu haletante.

— Oui, n'est-ce pas?... Et le grand domino qui s'avance vers nous, rouge et noir, a les mêmes initiales que : Police Centrale ou Prince Charmant... Celui-là n'est pas fier du tout et s'approprierait une fortune avec la plus grande facilité...

Mally fit pirouetter Candida et s'enfuit en riant vers Ethan Messenger. Peu après, elle vit miss Long dansant avec le domino jaune.

— Je sais ce que je suis, dit-elle à Ethan.

— Une sorcière?...

— Non! Les sorcières sont d'horribles femmes, vieilles comme les rues... Je ne suis pas Cendrillon, pas même Peau-d'Ane, mais une marraine fée, tout à fait moderne...

XXII

— Comment m'avez-vous reconnu? demanda soudain Ethan.

Ils étaient assis dans un petit renfoncement dissimulé par des paravents et des palmiers.

Mally s'empara de la main gauche du jeune homme, lui fit ouvrir les doigts, et, touchant la phalange supérieure de son index :

— C'est cette main que j'ai vue, travaillant, quand je suis entrée dans l'atelier.

— Quel souvenir romanesque...

— N'est-ce pas! Vous avez dit « Zut! » J'ai ou-

vert la porte et nous nous sommes trouvés face à face...

— Vous aviez des brins de paille dans les cheveux...

— Vous en auriez eu autant que moi, si vous aviez dormi dans le foin... Il y faisait chaud, mais ça piquait terriblement... Oh!...

Elle serra vigoureusement le bras d'Ethan. De l'autre côté du paravent, elle venait d'entendre une voix prononcer son nom...

« Que va-t-elle dire? » se demandait Mally, en serrant toujours plus fort le bras du jeune homme.

— Comment, elle n'est pas là ce soir? reprenait une voix plus douce.

— Voyons, ma chère Luisa, vous n'êtes donc pas au courant?

— Absolument pas. Que s'est-il passé?

— Les fiançailles de Roger avec miss Lee sont rompues.

— Vous en êtes sûre?

— C'est lady Mooring qui me l'a téléphoné ce matin. Pauvre femme! Ce doit être un véritable soulagement pour elle, vous savez combien elle était désolée de ce mariage... Cette jeune fille venait d'on ne sait où et n'avait pas un centime! Elle était institutrice de la petite Maud Emson quand elle a rencontré et séduit Roger. Vous devez comprendre l'ennui que cela a causé aux deux familles...

Ethan avait posé doucement sa main droite sur les petits doigts glacés qui serraient son bras.

— J'ai entendu dire qu'elle chantait d'une façon charmante, reprit la voix bienveillante.

L'autre dame renifla :

— Si l'on veut... On aurait dit une véritable actrice. Elle était douée pour le théâtre et aurait été beaucoup plus à sa place sur les planches que comme belle-fille de lady Mooring. Celle-ci en était très contrariée.

— Elle ne le sera plus maintenant. Qu'est-il arrivé?

— Je ne le sais pas exactement. Elle m'a dit — surtout, ne le répétez pas : — « Par bonheur,

Roger a pu se rendre compte à temps de ce que valait sa fiancée... »

Mally retira sa main de celle du jeune homme et se redressa. Elle sentait sa figure brûlante sous son masque... Comment ces femmes osaient-elles parler ainsi ?...

Ethan lui saisit le bras et l'entraîna vers la galerie, où se trouvaient encore deux chaises libres.

— Asseyez-vous là, ordonna-t-il, et, surtout, n'ayez pas la moindre peine de ces racontars de vieilles douairières.

Mally se tourna vers lui :

— Je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle en s'appuyant au mur.

— Parlaient-elles de vous ?

— Oui, ne les avez-vous pas entendues ?

— Vous étiez donc fiancée à Roger Mooring ? demanda Ethan, la voix changée.

— Oui.

— Et il a repris sa parole ?... Le lâche !...

Mally joignit les mains :

— Ce n'est pas lui, protesta-t-elle vivement. Tout le monde le croira, mais je ne veux pas que vous disiez cela, ni même que vous le pensiez... C'est moi, entendez-vous, moi seule, qui ai rompu nos fiançailles...

Son capuchon avait glissé ; d'une main tremblante, elle arracha son masque. Ethan contempla gravement le petit visage découvert.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?...

— Parce qu'il ne m'aimait pas comme je veux être aimée, parce qu'il ne me comprenait pas.

— En êtes-vous sûre ?

Mally eut un sourire douloureux :

— Tout à fait. Pas un instant, il n'a mis en doute les choses fausses et mensongères que cet odieux Peterson lui a racontées sur moi... Il croit que j'ai volé le diamant de Mrs Craddock !... S'il m'avait aimée véritablement, jamais il n'aurait ajouté foi à cette calomnie...

« Dans quelle impasse s'est-elle engagée ? » se demandait Ethan consterné.

— Qui pourrait croire pareille chose de vous? murmura-t-il gentiment.

Ces mots firent tomber la colère de Mally qui murmura faiblement :

— Je ne sais pas...

Un bruit de voix et de rires joyeux vint interrompre leur conversation et, avant qu'Ethan eût eu le temps de se rendre compte de ce qu'il allait dire ou faire, Mally avait déjà remis son masque et son capuchon et sa main reposait tout à fait correctement sur le bras de son danseur.

— Ne restons pas ici, reprit-elle de son ton naturel. Rentrons dans la salle de bal et continuons notre jeu de devinettes. Je déteste ces coins sombres...

Au moment où elle entrait dans le grand salon, une voix aiguë l'interpella :

— Puis-je obtenir la prochaine valse? demandait un élégant domino écarlate. Elle accepta d'une inclinaison de tête.

Ce nouveau danseur lui donnerait le temps de reprendre son sang-froid, car elle se sentait étrangement troublée par Ethan Messenger et s'étonnait de l'émotion soudaine qui l'avait saisie.

La valse que jouait l'orchestre la sortit de ses réflexions. Elle n'avait pas prêté la moindre attention à son nouveau cavalier, mais ils n'étaient pas arrivés à l'extrémité du salon qu'elle avait reconnu Roger Mooring... Elle avait, en effet, trop souvent dansé avec lui, pour ne pas se souvenir de son pas.

Comme ils faisaient un second tour, ils entendirent, tous deux, prononcer le nom de Mally Lee.

— Mally Lee, disait une voix jeune et perçante, il paraît que ses fiançailles avec le beau Roger sont rompues, le saviez-vous?

Roger se contenta de s'éloigner de celle qui venait de parler ainsi, et continua de danser, mais la main qui tenait celle de Mally s'était raidie...

Quand l'orchestre se tut, il offrit son bras à la jeune fille et la conduisit dans son studio. Le premier mouvement de Mally avait été d'alléguer n'importe quel prétexte pour se retirer, mais, au

moment décisif, elle n'avait pas eu le courage de parler et avait suivi docilement son danseur.

Roger ferma la porte derrière lui, rabattit son capuchon et ôta son masque, dévoilant à Mally un pâle visage mécontent. Dans ses yeux brillait l'expression qu'elle détestait.

— Pourquoi êtes-vous venue? questionna-t-il.

Mally s'appuya au chambranle de la porte. Elle était furieuse de sentir son cœur battre, comme celui d'un oiseau pris au piège, et ne pouvait parler.

— Pourquoi êtes-vous venue? répéta le jeune homme. C'est une cruauté inutile...

Mally le regarda, et l'expression triste et sombre du jeune homme, ses traits pâles et tirés lui firent compassion.

— Mally..., murmura-t-il.

Elle lâcha la poignée de la porte, à laquelle elle se cramponnait, et s'avança vers lui :

— Roger!... Je vous en prie...

— Qu'êtes-vous devenue? demanda-t-il d'une voix enrouée par l'émotion et la jalousie. Qui s'occupe de vous? Comment êtes-vous ici ce soir?

Mally retira son masque d'un geste brusque. Elle retrouvait Roger, jaloux comme au début de ses fiançailles...

Celui-ci se rapprocha :

— Pourquoi ne répondez-vous pas?

— Je n'en sais rien...

Il lui saisit les mains :

— Non, Roger..., supplia-t-elle, en essayant de se dégager de cette étreinte brûlante, laissez-moi partir, je n'aurais jamais dû venir ici... Laissez-moi... Séparons-nous amicalement.

— Amicalement?... Jamais nous ne serons des amis... Je ne veux pas être votre ami... Vous me faites perdre la tête...

— Roger, pourquoi insistez-vous? C'est inutile, vous le savez bien.

— Je ne vous comprends pas, répliqua-t-il furieux. Ne voyez-vous pas que vous êtes dans de mauvais draps?... Cet horrible Peterson veut votre perte... Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais

je suis arrivé au point que tout m'est égal. Je vous veux et je vous défendrai jusqu'au bout...

Mally l'écoutait stupéfaite. Etait-ce là le prudent et conventionnel Roger?...

— Roger, laissez-moi partir...

— Jamais. Ne comprenez-vous pas que je suis la seule personne qui puisse réellement vous aider? Ecoutez-moi. On va souper dans une demi-heure; vous savez qu'à minuit, tout le monde doit se démasquer. Il y a ici, ce soir, à peu près toute la société du pays. Vous viendrez avec moi, et, au moment où nous nous démasquerons, nous annoncerons notre mariage. Je peux facilement faire taire Peterson : il désire entrer au Parlement, et il sait très bien qu'il n'aurait pas la moindre chance s'il attaquait ma femme... Je peux aussi l'atteindre par les Armitage...

Une vive rougeur monta au visage de Mally, et, dans ses yeux, Roger trouva enfin l'admiration qu'il cherchait.

— Roger, c'est très chic de votre part et je vous en suis infiniment reconnaissante, mais je ne peux pas accepter.

— Pourquoi? Nous étions fiancés cependant...

— Nous étions, c'est le mot exact, dit-elle en redressant la tête, puis elle ajouta rapidement : Roger, je vous en prie, laissez-moi partir. Je suis désolée d'avoir brisé ces merveilleuses porcelaines et je vous en demande pardon. Vous êtes très bon de vouloir m'épouser dans ma situation actuelle, je ne l'oublierai jamais, mais je ne veux pas accepter ce sacrifice. Il est inutile d'insister, quittons-nous donc en amis...

Elle retira ses mains de celles de Roger et se dirigea vers la porte.

Le jeune homme ne pensait plus à son geste généreux et ne voyait plus qu'une chose : il allait perdre Mally...

Comme elle tournait la poignée, il la saisit violemment par le bras :

— Je ne veux pas que vous partiez!... Mally... Mally...

Sans bouger, elle répéta d'une voix tranquille :

— C'est inutile, Roger.

— Mally... Je vous aime...

Elle hocha la tête et, avec une soudaine sagesse :

— Non, vous me désirez simplement, dit-elle, et, comme il laissait retomber son bras, elle remit son masque et s'enfuit à travers le hall, en courant.

XXIII

Candida Long avait vu disparaître Mally...

« Qui peut être Brown, quand elle n'est pas femme de chambre? » se disait-elle en riant.

Elle retourna vers le domino jaune qui l'attendait. Le couple s'installa dans l'endroit retiré où Mally avait causé avec Ethan. Candida, appuyée au dossier de sa chaise, enleva son masque.

— Ainsi vous m'avez reconnue, dit-elle à son danseur silencieux; il en a été de même pour moi, et, cependant, nous avons, l'un et l'autre, fait semblant de ne pas savoir qui nous étions...

Ambrose ne répondit pas. Au bout d'un moment, Candida reprit :

— Je suis lasse de dissimuler. Voyons, Ambrose, approchez-vous, nous sommes pourtant de bons camarades?

Le jeune homme s'assit auprès de Candida. Quel fou il avait été de se laisser entraîner par elle, dans ce coin solitaire!... Il la regardait, sans mot dire, admirant les cheveux pâles qui faisaient un halo lumineux sous le capuchon lamé d'argent..., et, presque malgré lui, il murmura :

— Candida...

— Ambrose, il faut me promettre de me répondre franchement, comme si j'étais un homme...

— Candida..., répéta-t-il.

— Je veux savoir si vous êtes amoureux.

Il crispa sa main :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

Il parlait enfin, mais d'une voix si bizarre, si changée, que la jeune fille en fut effrayée.

— Eh bien ? questionna-t-elle.

— Je ne peux pas vous répondre...

— Pourquoi ?

— J'ai mes raisons...

Elle se pencha.

— Ambrose, il faut me les dire... Vous me l'avez promis, ajouta-t-elle avec une fourberie toute féminine.

— Jamais je ne vous ai fait pareille promesse !

Candida se mit à rire :

— Si vous n'étiez pas amoureux, vous m'auriez répondu non, immédiatement. Donc, vous l'êtes. De qui ?... De Janet ?...

Ambrose se leva et repoussa sa chaise :

— Pour l'amour de Dieu... Candida...

Elle cacha son visage dans ses mains.

— Si vous ne m'aimez pas, partez... Décidez-vous, vite...

Une longue minute passa. Ambrose ne bougeait pas.

— Vous ne m'avez pas répondu...

— Vous savez bien que je vous aime depuis toujours et, pourtant, je voudrais ne pas vous aimer...

— Que dites-vous ?

— Que cela ne peut amener rien de bon...

— Pourquoi ? — Et elle ajouta avec défi : — Vous désirez donc me voir épouser Paul Craddock ?... Si vous continuez ainsi, c'est ce que je finirai par faire...

— Cela ne changera en rien mes sentiments à votre égard... Je me demande d'ailleurs pourquoi vous épouseriez Paul Craddock ?...

— Parce qu'il le désire.

Ambrose se mit à rire :

— C'est un pauvre prétexte... Mais je ne veux pas essayer de vous influencer, cela ne me regarde pas...

— Je vous hais ! s'écria soudain Candida, je n'ai

pas besoin de conseils... J'épouserai qui me plaira.... et... et... qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque vous ne m'aimez pas?...

Ambrose lui jeta un regard furieux.

— Vous mentez...

— Non.

— Si...

— Non.

— Alors, pourquoi êtes-vous si méchant pour moi?

— Parce que je n'ai pas un sou, en dehors de mon traitement... Si vous croyez que je vais me jeter au cou d'une riche héritière, vous vous trompez...

Candida remit son masque.

— Très bien, Paul n'aura pas les mêmes scrupules..., dit-elle d'une voix tremblante. Du reste, peu vous importe que je sois malheureuse...

Elle assujettit son capuchon et, avant même qu'Ambrose eût pu s'en rendre compte, elle avait disparu.

L'orchestre attaquait une valse, quand elle entra dans la salle de bal. A l'autre bout de la pièce, elle aperçut un domino rouge et blanc et s'en approcha :

— Voulez-vous danser? demanda-t-elle, et le domino rouge et blanc lui offrit le bras.

En agissant ainsi, Candida espérait qu'Ambrose devinerait qui était son cavalier...

Au bout d'un instant, elle ne déguisa plus sa voix, ce qui pouvait passer pour un encouragement, même aux yeux d'un homme moins vaniteux que Craddock. Celui-ci le comprit ainsi et, une fois la danse terminée, il se montra fort empressé auprès de la jeune fille.

— Vous ne sauriez croire combien je suis heureux que vous m'ayez fait signe, lui disait Paul, penché sur elle, dans une pose langoureuse. J'avais à vous parler sérieusement...

Etait-ce une demande en mariage?... Que signifiaient ces paroles?...

— Je ne vous comprends pas! répondit Candida. Qu'avez-vous à me dire?

— C'est au sujet de votre femme de chambre...

— Au sujet de Brown ?

— Je dis « au sujet de votre femme de chambre » ; elle ne s'appelle pas Brown...

— Si c'est cela votre nouvelle, vous ne m'apprenez rien... Je sais ce qu'il en est, merci.

— Ma chère Candida, croyez bien que mon seul but est de vous éviter des ennuis, dit-il avec un tendre accent de reproche. J'ignore ce que vous savez de cette jeune fille ; en tout cas, vous ne vous doutez pas que c'est une voleuse et qu'un mandat d'arrêt vient d'être décerné contre elle...

— Quelle bêtise ! s'écria miss Long.

— Je voudrais que c'en soit une, puisque cette idée vous bouleverse, mais, comme je n'y peux rien changer, il vaut mieux que vous soyez avertie...

— Je n'en crois pas un seul mot...

— Ce n'est malheureusement que trop vrai... Elle était chez Peterson, comme institutrice de la petite Barbara, et elle a dérobé une broche en diamant d'une grosse valeur appartenant à ma tante Craddock.

— Il doit y avoir erreur...

— Non, la broche a été retrouvée sur elle, et, le même jour, un papier important appartenant à sir George a disparu. Il est persuadé que c'est une kleptomane...

— Ah !... fit simplement Candida.

Elle regarda, un instant, la pointe de ses souliers d'argent, puis elle fixa Paul Craddock.

— Qui peut vous faire croire que l'institutrice de la petite Peterson et ma femme de chambre sont une seule et même personne ? demanda-t-elle froidement.

— Parce qu'elle a été suivie jusqu'à Pedling Corner. Aussi, dès que vous m'avez raconté cette étrange histoire de femme de chambre trouvée sur la route, le rapprochement a été facile.

— Les gens qui se croient perspicaces sont ceux qui se trompent le plus souvent.

— Mais, ma chère Candida, je l'ai vue, ce soir,

descendant l'escalier de Menden avec vous... A propos, pourquoi avait-elle un chapeau ?

Candida était si mécontente qu'elle ne répondit pas.

Tout de même, si cette histoire sur Brown était vraie, que dirait Elisabeth ?...

Pourquoi cette aventure intéressait-elle tant Paul Craddock ?...

— Vous n'avez pas répondu à ma question ? reprit le jeune homme.

— Si elle avait un chapeau, c'est que, probablement, elle sortait. Les domestiques ont bien le droit de se promener quelquefois...

— Où allait-elle ?

— Mon cher Paul, je suis sa maîtresse, pas son chaperon..

Dans son désir d'être mieux renseigné, Craddock venait de manquer de diplomatie.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas de mon intervention ? Cette histoire m'ennuie plus que je ne peux le dire, et vous savez que je ferais n'importe quoi pour vous éviter le moindre souci... Vous savez aussi, n'est-ce pas, tout ce que vous êtes pour moi...

— Vraiment ? fit Candida sèchement. Eh bien, rentrons dans le salon et dansons...

Sans être grand psychologue, Paul se rendit compte que ce n'était pas le moment de faire sa déclaration...

XXIV

Mally dansait de nouveau avec Ethan Messenger.

— C'est ma dernière danse, dit-elle tristement. Dans dix minutes, il sera minuit, et, comme Cendrillon, je n'attendrai pas que le douzième coup ait sonné...

— Mais je croyais que vous étiez la reine des fées.

— Je l'ai cru un instant... En réalité, je ne suis que l'image de Cendrillon errant dans le palais enchanté, pour disparaître à l'heure où commence le jour nouveau...

— Que deviendra alors le Prince Charmant?

Elle hocha la tête et répondit :

— Il n'y a pas de Prince Charmant dans mon histoire. Elle est terriblement moderne et finit mal... Je ne suis qu'une ombre qui ne sait où aller! Le palais enchanté est en ruine et Cendrillon n'est plus qu'un pauvre petit nuage glacé...

— Ne continuez pas, je vous en prie, vous me faites frissonner... Vous auriez été une admirable actrice...

— En effet, je joue très bien la comédie, dit Mally d'un air satisfait.

Tous deux se mirent à rire.

— Je suis bonne actrice quand je le veux, reprit la jeune fille, mais il y a quelque chose de vrai dans ce que je vous disais... Dans trois minutes je disparaîtrai et vous ne me reverrez jamais...

— Pourquoi?

— Parce que... Désirez-vous me revoir?...

Sa voix, maintenant très douce, tremblait un peu. Etait-ce la joie ou la douleur qui la changeait?

Ethan sentait son cœur se serrer :

— Pourquoi ne vous reverrais-je pas? répéta-t-il.

— Pour quelle raison nous rencontrerions-nous de nouveau?...

— Parce que je le souhaite... J'ai quitté Pedling Corner et je suis en séjour chez les deux sœurs de mon père, à quelques kilomètres d'ici. Vous ne voulez pas me dire où vous habitez?...

Mally se mit à rire, mais ce rire — il l'aurait juré — était tout proche des larmes...

— Je n'habite nulle part, je suis une fugitive... Quand mes forces m'abandonnent, je dors dans un grenier à foin, et une âme charitable me donne une banane... puis je recommence ma course...

— Cessez ces folies... Où habitez-vous? Je veux le savoir, je viendrai vous voir, vous ne pouvez continuer à vivre ainsi!

La pression d'une main légère sur son bras empêcha Mally de répondre ; elle tourna la tête et vit un domino noir et argent qui s'éloignait.

— On désire me parler, dit-elle rapidement, aidez-moi à sortir de cette foule.

Ils s'arrêtèrent devant la porte du hall ; quelques secondes après Candida les rejoignit ; elle se pencha vers Mally et lui murmura à l'oreille :

— J'ai envoyé Paul à la recherche d'une broche que j'ai soi-disant perdue. Allez vite m'attendre dans la voiture, je vous retrouve dans un instant.

Ethan Messenger s'était écarté discrètement, lorsque Candida s'était approchée de Mally, et il regardait la foule des danseurs défiler devant lui. Quand il se retourna, la jeune fille avait disparu.

Tandis qu'appuyé au chambranle de la porte, il la cherchait du regard, la grosse horloge du hall sonna minuit... Ainsi qu'elle l'avait annoncé, telle Cendrillon, Mally s'était éclipsée à l'heure dite.

En sortant, la jeune fille, saisie par le froid, fut heureuse de s'abriter dans l'auto de Candida.

Quittant son domino, elle enfilait en hâte la robe et le manteau qu'elle avait déposés dans la voiture, lorsqu'un bruit de pas rapides sur le sol gelé se fit entendre. C'était Candida.

— Êtes-vous là, Brown? demanda-t-elle.

— Oui, que désirez-vous?

— Venez à côté de moi, j'ai à vous parler. Mais, auparavant, sortons du parc.

L'auto se mit en route et glissa sans bruit sous les grands arbres. Bientôt, elles atteignirent la grande route qu'un moelleux tapis de neige recouvrait maintenant de sa blancheur éblouissante.

A peine avaient-elles fait un kilomètre, que les flocons se mirent à tomber de plus en plus denses, formant, devant elles, un épais rideau.

Bientôt Candida ralentit et arrêta sa voiture sur le bord de la route.

— Quel horrible temps! On n'y voit plus rien pour conduire! D'ailleurs, il faut que je vous parle et je ne sais par où commencer...

— Qu'avez-vous à me dire?

— Je pense que vous vous en doutez ; si même il n'y a qu'une part de vérité dans ce que Paul Craddock m'a raconté, vous devez être fixée!

Mally se redressa sur son siège, en crispant ses mains glacées :

— Il vous a raconté que j'avais volé la broche en diamant de sa tante; il a même dû ajouter que sir George en était désolé et qu'il ne me poursuivrait pas si je lui rendais certain document qu'il m'accuse d'avoir dérobé..., alors que je ne sais même pas ce dont il s'agit!

— Pourquoi ne vous poursuivraient-ils pas?

— Parce que, sans en être sûre, je crois que ce document est très compromettant pour eux.

— Paul Craddock m'a dit qu'un mandat d'arrêt était lancé contre vous, et que, demain matin, vous seriez en prison.

Mally ne répondit rien et ne regarda même pas Candida.

— Voyons, dites quelque chose, je ne sais que faire. J'aurais demandé conseil à Ambrose s'il ne s'était pas si mal conduit!... J'ai tout de même fini par découvrir qu'il m'aimait et, comme c'est à vous que je le dois, je voudrais vous venir en aide... Je pourrais y arriver...

— Craddock s'est-il aperçu de ma présence au

bal masqué? demanda brusquement Mally.

— Non, mais il vous a rencontrée avec moi, dans l'escalier de Menden, et s'est étonné que vous ayez votre chapeau.

— Vous a-t-il vue quitter la salle de bal?

— Non, ni lui, ni personne. Il était d'ailleurs nécessaire que ma sortie passât inaperçue... Mais, maintenant, je ne sais que faire de vous! J'en suis torturée, car vous ne pouvez ni rester à Curston, ni revenir à Menden : il m'est donc impossible de vous emmener!...

— Oui, je le comprends.

Mally, plongée dans ses douloureuses pensées, n'ajouta rien.

Elle se tourna enfin vers Candida :

— C'est bien, dit-elle, je vais descendre.

— Non, je ne peux pas vous laisser ici, en pleine nuit, par cette neige.

Mally se mit à rire :

— Ne vous faites pas de souci pour moi... Au revoir et merci, vous avez été épatante...

— Brown, je ne veux pas...

— Je me débrouillerai très bien, ne vous inquiétez pas...

Et, sautant de voiture, elle serra amicalement la main de Candida. La portière claqua et, bientôt, Mally ne fut plus qu'une ombre, sur la route neigeuse...

Miss Long essuya, d'une main tremblante, les larmes qui l'aveuglaient. Puis, appuyant sur le démarreur, elle reprit la direction de Curston.

Au tournant de la route, la lumière éclatante des phares tomba sur Mally immobile contre une haie dont les branches givrées étincelaient ; son domino rose, roulé en boule, faisait une tache claire sur ses vêtements noirs.

XXV

Après avoir été éblouie un instant par les phares, Mally en avait suivi, pendant un long moment, la lueur qui, peu à peu, s'était évanouie. C'était maintenant le grand silence de la nuit et le calme de la nature dans son linceul de neige.

Mally attendit que ses yeux se fussent habitués à l'obscurité. Pourquoi avait-elle regardé si longtemps le feu rouge de l'auto?... Elle ferma les yeux une seconde, puis les rouvrit. Les flocons de neige tombaient si serré qu'ils lui cachaient l'autre côté de la route.

Il lui fallait cependant se rendre à la station de Pealsea. Sans doute, le chemin qu'avait pris Candida y conduisait-il, et elle ne devait plus en être loin. Ayant secoué ses chaussures, elle se mit en route.

« Mais je suis folle, pensait-elle, la gare sera sûrement fermée... »

Elle se rappelait que le dernier train passait vers dix heures du soir ; or, il était minuit et demi et le train du matin ne partait qu'à six heures !...

Plus de cinq heures à attendre dans la nuit !... avant que la petite gare rouvrît ses portes aux voyageurs !...

Elle continua sa route sur le petit sentier, à travers les champs immaculés coupés de haïes basses et givrées. Le temps passait ; cependant, elle n'apercevait aucune maison, ni même la flèche sombre du clocher de Pealsea. Après avoir encore marché dix minutes, elle n'eut plus de doute possible : elle s'était trompée de route et elle tournait le dos au village...

Revenant sur ses pas, elle continua ainsi, péniblement, mais la neige nivelait tout. Dans cette

obscurité, elle s'était, sans doute, éloignée de la grand'route et n'avait plus aucune idée de l'endroit où elle se trouvait actuellement.

Une torpeur étrange la gagnait : des contes de son enfance, où il était question de voyageurs égarés s'endormant dans la neige pour ne jamais se réveiller, lui revinrent à la mémoire et l'empêchèrent de s'étendre au pied d'une haie...

De plus en plus inconsciente, Mally avançait dans la pâle clarté de la neige. Enfin, elle se heurta à un obstacle...

En le tâtant de sa main dégantée, elle s'écorcha à des pointes aiguës : ce devait être une barrière. Elle reprit espoir... Cette clôture indiquait la proximité d'une habitation.

L'ayant longée pendant quelques mètres, elle atteignit un portillon donnant accès à une allée au bout de laquelle elle distingua une masse sombre. Avançant, les mains tendues, dans cette direction, elle arriva bientôt devant un perron dont elle gravit les marches et, tandis qu'elle cherchait la porte, sa main s'enfonça dans le vide.

Elle hésitait à entrer, se demandant ce que pouvait être cette maison sans lumière ni portes; bah! c'était probablement un immeuble en construction... Après en avoir franchi le seuil et suivi à tâtons un long corridor, elle pénétra dans une chambre et se heurta à une pile de sacs vides rangés contre le mur. Leur contact rude et sec lui parut délicieux...

Sans hésiter, elle en prit quelques-uns pour s'en faire un matelas, et, s'étant couverte avec les autres, elle ne tarda pas à s'endormir profondément.

Le soleil brillait quand elle se réveilla ; encore tout engourdie, elle se leva et regarda autour d'elle.

Elle se trouvait dans une petite pièce aux murs sombres. Il n'y avait pas de porte, mais, Dieu merci, les fenêtres étaient déjà placées, et le soleil, d'un rouge vif, rayonnait à travers les vitres. Quelle douceur d'être enfin à l'abri et de revoir la lumière du jour!...

« Il ne doit pas être loin de dix heures », pensait-elle. Le premier train qu'elle aurait dû prendre était parti de Pealsea depuis plusieurs heures et il était imprudent de se montrer, en plein jour, dans le village... Pourtant, comme elle mourait de faim, elle serait bien obligée de sortir pour acheter quelque chose... Tout à coup, elle se rappela qu'elle avait encore, dans sa poche, le chocolat que Candida lui avait donné la nuit précédente. Au fait, était-ce bien la nuit précédente?... Non, c'était l'avant-dernière nuit...

Comme cela lui paraissait déjà lointain! Elle pouvait manger toute sa petite provision sans crainte, car, une fois à Londres, elle trouverait facilement à faire un véritable repas... si toutefois elle pouvait le payer... Il lui restait si peu d'argent!...

Elle se rappelait avoir mis son porte-monnaie dans sa poche, avec les dessins de Barbara, mais elle eut beau chercher, elle ne le trouva pas...

— Mon Dieu! Que vais-je devenir? soupira-t-elle en se laissant tomber sur le parquet encore tout couvert de copeaux.

Son porte-monnaie avait dû rester dans la mansarde où elle s'était changée, ou dans l'auto... Soudain, elle se mit à rire : « Heureusement, se dit-elle, j'ai encore du chocolat!... »

Une demi-heure plus tard, n'ayant encore rien décidé, elle se rappela soudain qu'au dos d'un des dessins de Barbara figuraient des mots croisés ; ce serait une occupation qui la distrairait, et, qui sait, une idée géniale surgirait peut-être dans son cerveau, pendant qu'elle résoudrait le problème. Ayant déroulé les dessins et trouvé celui qu'elle cherchait, elle essaya de deviner les mots correspondant à : *Oublié Par Ordre..., Des Anciens Très Apprécié..*

Mais le mot croisé était difficile ; Mally, les sourcils froncés, s'était approchée de la fenêtre pour y voir clair : le soleil avait dû se cacher derrière un nuage, car l'obscurité commençait à envahir la petite pièce et semblait augmenter de

minute en minute... Elle s'en étonna et regarda au dehors.

Le ciel bleu de tout à l'heure avait pris une teinte vert foncé. Croyant rêver, elle se frotta les yeux et comprit qu'elle avait été réveillée par le soleil couchant... Si donc elle voulait atteindre la grand'route avant que la nuit fût tombée, il ne fallait plus tarder.

Cette nouvelle émotion lui donna comme un coup de fouet : elle se rendit compte qu'il lui était aussi impossible de rester là indéfiniment que de passer la nuit dehors, et, comme elle n'avait pas assez d'argent pour prendre le train, il ne lui restait plus qu'à retrouver Ethan Messenger et à se mettre sous sa protection...

D'après ce qu'il lui avait dit, il habitait avec ses deux tantes à quelques kilomètres de Curston.

Il s'agissait donc de trouver une maison habitée et de s'enquérir de la demeure des vieilles filles. C'était un risque à courir, mais, si elle restait là, elle était condamnée à mourir de faim et de froid.

Elle retourna dans le vestibule et, à l'aide d'une échelle, grimpa à l'étage supérieur ; de là, elle pourrait plus facilement découvrir une lumière dans la plaine.

Elle avait beau regarder successivement à travers chaque fenêtre, elle ne voyait qu'une immense étendue de neige, coupée, çà et là, par un bouquet d'arbres, mais pas le moindre scintillement ne dénotait la présence d'une maison. Enfin, comme elle arrivait dans la dernière pièce, elle aperçut au loin une faible lueur et poussa un cri de soulagement.

« Cette maison serait-elle le poste de police, et dussé-je y être arrêtée, à peine entrée, rien ne m'empêchera de m'y rendre », se disait Mally. Je veux revoir du monde, entendre parler... Oh ! mon Dieu... Qui est là ?... »

Comme si une méchante fée eût entendu le vœu de la jeune fille, un bruit de pas lourds et une voix avinée parvinrent à ses oreilles. Il lui semblait qu'on l'appelait, et les plus terribles histoires qu'elle avait entendu raconter lui revinrent à l'es-

prit. Mais l'effroi qu'elle ressentit fut passager ; une autre voix masculine répondait à cet appel.

Au rez-de-chaussée, deux hommes plaisantaient grossièrement. Elle se boucha les oreilles pour ne pas les entendre, puis, un instant après, elle écouta pour savoir s'ils ne montaient pas.

— Zut, il n'y a pas d'escalier ! disait l'un deux.

« Ils doivent être gris, songeait Mally. Mon Dieu, suppliait-elle, faites qu'ils ne montent pas..., faites qu'ils ne montent pas... »

Ils marchaient dans la pièce où elle avait dormi. Pourvu qu'elle n'y eût pas laissé un objet, pouvant déceler son passage ?... Elle avait remis les dessins de Barbara dans sa poche, mais le domino rose était resté au bas de l'échelle !... Elle continuait sa prière...

— Mon Dieu, faites qu'ils ne regardent pas, faites qu'ils ne découvrent pas mon domino...

La jeune fille prononçait ces paroles suppliantes à voix basse, les mains jointes. Elle entendit les hommes frotter une allumette... et remuer les sacs. Tous deux parlaient, sans qu'elle pût saisir le sens de leurs paroles; une odeur de tabac montait jusqu'à elle.

L'heure du thé était passée ; elle mangea son dernier morceau de chocolat et se sentit mieux, mais les minutes passaient lentement... Peu à peu, les dernières lueurs du soleil couchant s'étaient éteintes et la nuit, succédant au crépuscule, était tombée.

Le froid devenait de plus en plus vif. Au rez-de-chaussée, les deux hommes s'étaient mis à jouer aux cartes, à la lumière d'une misérable chandelle qu'ils avaient dû apporter. De temps en temps, ils se querellaient, et la jeune fille sentait la terreur la gagner de nouveau, en entendant les mots grossiers et les injures qu'ils échangeaient.

Enfin, au bout d'un temps très long, le silence se fit.

XXVI

Alors que Mally dormait sur une pile de sacs, dans la maison en construction, Ethan Messenger déjeunait avec la plus jeune de ses deux tantes.

Quelque cinquante ans auparavant, la grand'mère d'Ethan, toute à la joie d'avoir deux jumelles, avait choisi pour ses filles les noms séraphiques d'Angéla et de Séréna, comme étant les plus beaux et les plus significatifs qu'elle eût pu trouver.

Malgré le froid piquant de cette matinée, miss Séréna était partie pour Londres, tandis que miss Angéla servait le thé à Ethan, en écoutant le récit détaillé du bal des Mooring.

— Ce devait être follement amusant, déclara-t-elle. Lady Mooring nous avait invitées, mais vous savez que Séréna est très occupée par ses œuvres et qu'elle déteste le monde. Moi, je regrette parfois d'y avoir renoncé...

— Si j'avais su que vous fussiez seule aujourd'hui, je n'aurais pas accepté de dîner chez les Holmes. Laissez-moi leur téléphoner, je suis sûr qu'ils seront très heureux de vous avoir.

— Cher enfant, c'est bien gentil de votre part, mais je n'ai pas de robe du soir, ajouta-t-elle en rougissant.

— Mrs Holmes n'y fera aucune attention : ses enfants la taquinent toujours, à propos de ses vieilles robes, et elle ne fait qu'en rire.

Le visage de miss Angéla s'éclaira.

— J'ai assisté à son mariage, dit-elle, c'était une grande et belle fille, fraîche, mais pas jolie, et, déjà, à cette époque, elle ne s'inquiétait guère de sa toilette !

— Allons, décidez-vous, tante Angéla...

— Non, non, je vous assure que je ne déteste

pas avoir, de temps en temps, une soirée à moi toute seule. Séréna a la passion de la politique, comme vous le savez..., il m'est impossible de jouer du piano pendant qu'elle fait ses rapports et elle me reproche d'aimer les romans !... Aussi, ce soir, ai-je l'intention de chanter mes airs favoris et de lire tranquillement au coin du feu... et puis — elle hésita — j'ai à vous poser une question, c'est très délicat, mais vous avez tant de goût...

Ethan se demandait, avec angoisse, où tante Angéla voulait en venir.

— Vous comprenez, je ne peux pas en parler à Séréna, mais, à vous, j'ose avouer mon désir... C'est au sujet de mes cheveux !

— De vos cheveux ?

— Chut !... Grace n'écoute pas aux portes, mais elle pourrait nous entendre en passant. Je meurs d'envie de les couper... Qu'en pensez-vous ?

— Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

Ethan regardait les mèches frisottées, retenues par des épingles apparentes, et essayait de se représenter tante Angéla avec une jolie coiffure nette et des ondulations comme celles de miss Lee...

— Pourquoi pas ? répétait-il rêveusement. Ne vous laissez pas tyranniser par tante Séréna... Si cela peut vous faire plaisir, je vous conduirai demain matin chez Guidford, le coiffeur.

— C'est vrai, mon petit ? s'écria-t-elle, radieuse et rougissante. Vous êtes trop gentil, mais je crois que je n'oserai jamais...

Après lui avoir prodigué les encouragements de circonstance, Ethan ne quitta pas sa tante de la journée. Il lui était tendrement attaché et était heureux de lui faire plaisir.

Ces visites d'Ethan étaient un rayon de soleil dans la vie monotone d'Angéla.

Après le thé, tante Angéla chanta, d'une voix frêle et douce, tous les vieux airs qu'elle aimait. De sa voix de basse, Ethan reprenait le refrain.

Quand son neveu l'eut quittée pour aller dîner à Menden, Angéla, ravie de sa journée, pensait avec satisfaction à l'agréable soirée qu'elle avait encore en perspective.

Ce fut pour elle une véritable fête. Après avoir soupé sur une petite table devant le feu, elle s'installa confortablement dans un fauteuil et se plongea dans la lecture du roman très moderne et un peu hardi, pensait-elle, qu'elle avait acheté. Vers dix heures, Grace étant montée se coucher, miss Angéla éteignit la lampe et regagna sa chambre. Ayant enfilé un kimono, elle entreprit d'arranger ses cheveux comme le lui avait conseillé Ethan. Il était près d'onze heures, et, si Séréna avait dû rentrer ce soir, elle eût été déjà là...

Elle arrangeait ses boucles d'une main hésitante. Peut-être étaient-elles trop juvéniles..., mais elles la flattaient certainement. Elle s'apprêtait à rectifier sa coiffure, lorsqu'elle entendit qu'on soulevait le loquet de la porte du jardin. Quelqu'un gravissait d'un pas rapide les marches du perron. Son cœur s'arrêta de battre :

— Mon Dieu ! c'est Séréna, que va-t-elle penser, en voyant mes cheveux coiffés de la sorte !

Elle courut fermer sa porte à clef, puis elle ouvrit la fenêtre en tremblant.

On frappait. Miss Angéla se pencha, sans trop s'avancer.

— La clef est sous le paillasson, dit-elle ; vous trouverez du café sur le fourneau de la cuisine, et si vous désirez prendre un bain, l'eau est encore chaude. Le cher enfant n'est pas rentré. Je vais me coucher... Bonsoir, chérie...

Et elle ferma la fenêtre.

XXVII

Mally avait perdu la notion de l'heure et n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis l'instant où, ayant descendu l'échelle dans l'obscurité, elle s'était enfuie de la maison en construction après avoir ramassé son domino.

Persuadée que cet abri n'était pas sûr et se croyant poursuivie par ces deux horribles hommes, elle avait couru sans regarder derrière elle, jusqu'au moment où, à bout de souffle, elle avait été obligée de s'arrêter près d'un cottage.

A son appel, une femme avait entr'ouvert sa fenêtre et lui avait dit que les demoiselles Messenger habitaient à cinq cents mètres de là, à Weyford, sur la route où elle se trouvait.

Quelques lumières apparurent enfin et, si Mally eût encore été capable d'éprouver une émotion, elle aurait pleuré en les voyant scintiller. Elle était enfin arrivée dans le village et ne pouvait y croire. Devant elle se dressait le clocher... Trois maisons plus loin, une barrière blanche... C'était sûrement là...

Elle souleva le loquet du petit portail et s'engagea dans le chemin. Il lui semblait terminer un rêve qui finissait dans une maison enchantée... Une seule chose lui paraissait réelle dans son aventure : le froid, un froid terrible !...

Elle frappa à la porte. Immédiatement, une fenêtre s'ouvrit et une douce voix inquiète murmura :

— La clef est sous le paillasson; vous trouverez du café sur le fourneau de la cuisine et, si vous voulez prendre un bain, l'eau est chaude. Le cher enfant n'est pas encore rentré. Je vais me coucher. Bonsoir, chérie...

Déjà la fenêtre s'était refermée.

Mally s'appuyait à la porte. Son rêve continuait; elle n'était plus Cendrillon, mais le petit Chaperon Rouge : « Tirez la bobinette et la chevillette cherra... » Oui, certes, elle allait obéir à la voix mystérieuse qui semblait tomber du ciel... La clef est sous le paillasson, avait-elle dit.

La jeune fille se baissa et, ayant pris la clef à l'endroit indiqué, elle l'introduisit sans bruit dans la serrure et se trouva dans un petit vestibule éclairé par une veilleuse pendue au plafond. Tout était silencieux... Sur une commode ancienne, deux bougeoirs semblaient attendre les retardataires. Au bout du petit corridor qui traversait la maison se trouvait l'escalier.

Mally posa le paquet contenant son domino et alluma une des bougies. La voix avait dit : « Vous trouverez du café sur le poêle de la cuisine. » A gauche, au bout du corridor, elle vit, en effet, la table prête dans la petite pièce, propre comme un sou neuf, et où régnait une douce température qu'elle ne connaissait plus... Le café chantait gaiement ; sur la table, un plateau, que l'on eût dit préparé par une fée bienfaisante, contenait un œuf, deux grandes tartines de pain beurré et un gâteau fait sans doute à la maison.

Sa faim était si grande que, quand, après avoir fait cuire l'œuf, elle eut terminé ce repas improvisé arrosé de café bouillant, il ne restait plus une miette de l'excellent gâteau.

Mally trouva la salle de bain à mi-chemin de l'escalier : « L'eau est encore chaude... », ces mots résonnaient à ses oreilles comme une chanson délicieuse et elle prit un long bain dont elle ne sortit qu'en sentant le sommeil la gagner.

Mais elle ne pouvait remettre ses vêtements trempés... Heureusement, son domino rose était là : elle le revêtit et chaussa ses souliers d'argent, puis, son flambeau à la main, elle monta sans bruit au premier étage.

Cette porte, à sa droite, était celle d'où était sortie la voix de la bonne fée. Un peu plus loin

s'ouvrait une chambre dont le lit était préparé pour la nuit.

Mally y entra ; près du mur était rangée une petite valise de cuir aux initiales E. M... et, sur la table de toilette, se trouvaient des brosses et un rasoir. Elle prit sur le lit l'épais couvre-pieds écarlate et redescendit l'escalier, en étouffant le bruit de ses pas.

Les initiales qu'elle venait de voir étaient, sans doute, celles d'Ethan Messenger. C'était donc lui le cher enfant dont la bonne fée avait parlé.

« Ethan est le cher enfant..., mais moi, que suis-je? » se disait Mally. Puis elle pénétra dans la pièce qu'elle avait vue en arrivant. C'était le salon; la lampe ne l'éclairait plus que faiblement et des braises achevaient de se consumer dans l'âtre. Mally le trouva charmant avec ses meubles recouverts de chintz aux gracieux dessins et son tapis semé de roses...

Sans l'ombre d'un remords, Mally ranima le feu. Auprès de la cheminée, une grande bergère lui tendait les bras ; elle s'y installa confortablement et, sous la moelleuse couverture d'cider, couleur de flamme, elle s'endormit paisiblement.

XXVIII

Il était près de minuit quand Ethan quitta Menden, par un froid glacial. Une demi-heure plus tard il arrivait chez ses tantes ; après avoir franchi la grille du jardin, il souleva le paillasson pour prendre la clef et pénétra, comme l'avait fait Mally une heure auparavant, dans le petit vestibule.

Sur la commode, il y avait bien deux bougeoirs, mais l'un deux avait sa bougie plus qu'à moitié

consumée et était posé tout au bord du marbre.

Il poussa la porte du salon qui était entr'ouverte et aperçut, entre la cheminée et la lampe à demi éteinte, Mally Lee dormant dans le grand fauteuil de tante Séréna.

Immobile sur le seuil, Ethan passait par les impressions les plus diverses : tout d'abord, le choc avait été si violent qu'il croyait rêver. Quand il ne put plus douter de la réalité, il se sentit envahi par une allégresse extraordinaire.

Près du feu qui brillait gaiement, Mally reposait, blottie dans le fond du fauteuil, la tête appuyée contre sa main ; ses cheveux courts et ébouriffés formaient une tache sombre sur l'étoffe aux teintes claires. Elle avait repoussé, inconsciemment, le couvre-pieds d'eider et elle lui apparaissait dans le domino rose qu'elle portait à Curston. Son cœur se serra... Grand Dieu ! ce n'était pas possible qu'elle eût erré, dans ce léger vêtement, depuis la veille au soir, par ce froid et cette neige ?...

Avec le cerne noir de ses yeux et sa pâleur de morte, elle lui faisait l'effet d'une enfant malheureuse et abandonnée. Il se rapprocha et le bruit de ses pas troubla le sommeil de Mally, sans toutefois la réveiller.

Elle se mit à rêver. De ses lèvres entr'ouvertes, des paroles sans suite s'échappaient :

« Ne les laissez pas monter..., non..., non..., je vous en supplie, ne les laissez pas monter... » et sa voix se brisa dans un sanglot.

Le jeune homme, bouleversé par l'émotion, ne fit qu'un saut jusqu'à la lampe. Il fallait réveiller Mally qu'il ne pouvait plus voir souffrir ainsi... Il monta brusquement la mèche et, pendant un instant, la flamme jeta une vive lueur, puis mourut brusquement. Le feu s'était éteint et le salon se trouva dans une complète obscurité.

Mally s'éveilla en suffoquant. Elle entendait quelqu'un bouger dans la nuit. Sur ses genoux, les plis mous de la couverture lui donnaient l'impression d'être ensevelie sous la neige... Elle se

leva en poussant un cri et trébucha dans le couvre-pieds; en tendant les mains pour se retenir, elle se heurta à Ethan.

Pendant un instant, qui dépassa en horreur tout ce qu'elle avait souffert jusqu'alors, elle se sentit saisie par une main robuste..., mais, déjà, une voix tendre et rassurante lui disait :

— Mally ! Mally chérie, ne tremblez pas ainsi... Mally ! C'est moi...

De ses deux mains, elle s'accrocha à lui, secouée par des sanglots. Elle pleurait au souvenir de la peur, de l'abandon, du froid dont elle avait souffert ; son courage et son orgueil l'avaient abandonnée, elle n'était plus qu'une petite fille effrayée se réfugiant dans les bras robustes qui l'entouraient.

Ethan la laissait pleurer ; de temps en temps, il murmurait tendrement :

— Mally, ma pauvre chérie...

Sous cette étreinte réconfortante, elle n'était plus qu'une petite chose fragile et tremblante.

— Ce n'est que moi, continuait-il rassurant, vous n'avez rien à craindre...

— Ne les laissez pas entrer, sauvez-moi... Oh ! je vous en prie, ne les laissez pas entrer...

— Il n'y a personne, chérie, personne que moi, vous êtes à l'abri de tout danger.

Il attira le petit visage près du sien et le caressa doucement, comme il l'aurait fait pour Bunty Lennox. Mally savoura un instant la douceur d'être protégée, puis elle le repoussa.

— Allez-vous-en, je vous déteste !... s'écria-t-elle. Je n'ai pas de mouchoir...

Ethan recula :

— Je... je suis désolé...

— Non, vous ne l'êtes pas... vous savez très bien que vous ne l'êtes pas...

— C'est faux, je suis navré de vous voir effrayée ainsi... J'ai voulu monter la mèche de la lampe, mais elle s'est éteinte brusquement, nous laissant dans l'obscurité... J'ai dû vous faire une peur affreuse... Mally, ne pleurez plus...

— Je ne pleure pas, rétorqua-t-elle d'une voix tremblante.

— Je vais rallumer la lampe, et voici un mouchoir...

Il le lui tendit, du bout des doigts, et, bientôt après, la vieille lampe à huile de nos pères éclairait de nouveau le salon. Assise sur le bras de la bergère, son domino enroulé autour d'elle, le mouchoir d'Ethan sur ses genoux, Mally commençait à se calmer.

— Vous m'avez fait une telle peur que j'ai perdu la tête, reprit-elle en le regardant d'un air de reproche, en s'essuyant les yeux.

— J'en suis désolé, je me suis conduit comme un idiot!

— En effet... Figurez-vous que je croyais encore être dans cette horrible maison... avec ces hommes ivres...

Elle s'arrêta en frissonnant à ce souvenir.

Ethan lui prit gentiment la main, dont les doigts glacés se cramponnèrent aux siens.

— Quels hommes, Mally?

— Des vagabonds... — Ses dents claquaient. — Ils avaient bu et je tremblais qu'ils ne montent à l'étage où je m'étais réfugiée... — Elle le regardait bizarrement. — C'est vrai, vous ne savez pas... Je me suis perdue et, après avoir erré dans la neige pendant des heures, j'ai enfin trouvé, sur ma route, une maison en construction, où je me suis abritée en attendant le jour.

— Quand?

— Il me semble qu'il y a un siècle... Il faisait nuit, une nuit sombre, et le froid me transperçait. J'ai trouvé, par terre, des sacs sur lesquels je me suis endormie. Quand je me suis réveillée, le soleil brillait à l'horizon et j'ai cru qu'il se levait, tandis qu'il se couchait tout simplement! Peu après, la nuit est venue, et les deux hommes, dont je vous ai parlé, sont entrés.

Et, toute tremblante, elle saisit, de son autre main, le poignet du jeune homme.

— Mally, ils ne vous ont pas fait de mal?

Elle hocha la tête :

— Non, car ils ne m'ont pas découverte ! J'avais escaladé une échelle pour monter au premier étage; quand ils sont entrés j'y étais encore, mais je n'osais plus redescendre...

Il baisa les petites mains glacées.

— Maintenant, vous êtes sauvée, à l'abri de tout, murmura-t-il d'une voix enrouée par l'émotion. Mais comment êtes-vous arrivée ici? Vous n'avez pas erré, toute la nuit, avec ce déguisement?

— J'avais mon manteau et ma robe en tricot, mais je m'étais enfuie du bal masqué en emportant mon domino...

— Au douzième coup de minuit... Pourquoi, Mally?

— Parce qu'il le fallait... Candida Long a été épatante, en m'aidant à m'échapper ; quand elle a su que je devais être arrêtée le lendemain matin, elle m'a emmenée dans sa voiture.

— Continuez...

— Sur ma demande, elle m'a laissée sur la route, tout près de Pealsea. Mais je me suis perdue dans la neige et j'ai fini par échouer dans la maison en construction...

— Et après?...

— Me souvenant de ce que vous m'aviez dit de vos tantes, je me suis mise à la recherche de leur cottage et, après avoir longtemps marché dans la neige, je suis arrivée ici.

Une fossette creusait la joue de Mally... Etait-ce cette fossette tentatrice, était-ce le regard réprobateur ou le pli douloureux de la bouche?... Ethan ne le sut jamais, mais il ne put résister à l'impulsion qui l'entraînait, il murmura : « Mally... » et, d'un baiser, il ferma les yeux apeurés... Pendant un instant, Mally ne bougea pas : la surprise, sans doute... Puis elle murmura simplement : « Oh !... » et aurait probablement ajouté autre chose, si le même mot prononcé par une autre voix ne les avait fait se retourner.

Ils regardèrent tous deux la porte qui venait de s'ouvrir toute grande.

Sur le seuil, miss Angéla Messenger, en robe de chambre de flanelle rose garnie d'un coquillé de dentelle, ses boucles en désordre de chaque côté de sa figure terrifiée, demeurait interdite...

Elle répétait d'une voix troublée :

— Mon cher enfant... Mon cher enfant...

XXIX

Une rage froide décomposa le visage de Mally ; elle releva la tête d'un air impertinent et fixa le jeune homme en se demandant quelle serait son attitude : s'il se dérobait, jamais elle ne lui pardonnerait...

Ethan tira la manche de miss Messenger en remerciant le Ciel que ce ne fût pas tante Séréna...

— Tante Angéla, commença-t-il, je vous présente miss Lee..., miss Mally Lee, qui s'est perdue dans la neige... Je crains de l'avoir terriblement effrayée...

« C'est idiot », se disait Mally, et, pour ne plus regarder Ethan, ses yeux se tournèrent vers la vieille demoiselle.

— Dans la neige?... Mais c'est terrible... Chère miss Lee, comment, vous avez vraiment perdu votre chemin?... Avec ce vêtement!... Mais vous devez être morte de froid?

Mally baissa les yeux. La voix de miss Angéla était si tendre et son expression si pleine de bonté, qu'une douceur inattendue fit place à sa colère ; elle s'avança et posa sa main sur le bras de la vieille demoiselle :

— Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère?... Je me suis réellement perdue... Il faisait si noir et si froid! Quand je vous ai entendue dire : « Tirez la bobinette et la chevillette cherra », je suis entrée... J'ai mangé l'œuf, le pain beurré, le gâteau

et j'ai bu le café... Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

— Mon enfant, certainement, je vous pardonne, mais qu'entendez-vous par ces mots : bobinette et chevillette ?

Brusquement, miss Angéla comprit la vérité ; elle se tourna vers son neveu :

— Mon cher enfant, j'avais cru que c'était Séréna... Où est-elle ?

— Je ne sais pas... Est-elle rentrée, Mally ?

— Non, ce n'était que moi, et, quand j'ai entendu parler de café et de bain, je n'ai pu m'empêcher... — Sa voix se brisait et des larmes coulaient sur ses joues. — Je... je... — Elle saisit le bras de miss Angéla d'une main tremblante. — Oh ! faites-le partir..., faites-le partir !

La vieille demoiselle n'y comprenait rien. « La pauvre enfant est à bout de forces », pensait-elle.

— Oui, ma chère petite, vous avez raison, cela vaut mieux... Tenez, le voilà parti... Ne pleurez plus... Vous allez prendre la chambre de Séréna et, après une bonne nuit, tout sera oublié...

Mally se réfugia en pleurant dans les bras de miss Angéla, mais elle versait maintenant des larmes de joie. Sa nouvelle amie, tout en la cajolant, l'emmena dans la chambre de sa sœur.

— Les draps ont été changés aujourd'hui, dit-elle ; couchez-vous bien sagement et ne pensez plus à rien... Grace viendra vous réveiller demain matin en vous apportant une tasse de thé.

— Merci, murmura Mally, déjà à demi endormie.

Mally dormit jusqu'à dix heures du matin. En s'éveillant, elle regarda avec étonnement la chambre où elle se trouvait. Pendant un instant, elle se demanda où elle pouvait bien être, mais, soudain, elle revit, comme dans un rêve, sa soirée de la veille. Elle se rappelait avoir erré, pendant de longues heures, dans la neige, après avoir eu très peur dans une maison vide où elle avait grelotté de froid. Finalement, elle était arrivée dans une demeure enchantée et Ethan Messenger l'avait embrassée...

Elle s'assit dans son lit et releva ses cheveux... Non, elle ne rêvait pas, mais pourquoi n'était-elle pas en colère? Quand Paul Craddock avait essayé de lui dérober un baiser, elle s'était révoltée... « Comment Ethan a-t-il osé?... Je dois être en colère..., je suis en colère..., très en colère... », se répétait-elle.

Au même instant, la porte s'ouvrit tout doucement et miss Messenger avança la tête, avec précaution :

— Ah! vous êtes réveillée, ma chère petite...

— Oui, j'ai même admirablement dormi.

Miss Angéla se tourna vers le corridor.

— Grace, appela-t-elle, voulez-vous apporter le déjeuner de miss Lee?

Puis, revenant vers la jeune fille :

— Vous dormiez si bien que je n'ai pas voulu qu'on vous dérange.

Mally lui envoya un baiser du bout des doigts.

— Comme vous êtes bonne! s'écria-t-elle.

— Et quand vous aurez déjeuné, reprit la vieille demoiselle, Ethan sera heureux de vous voir. Grace allumera le feu du salon, pendant que vous vous habillerez...

Mally finissait de déjeuner, quand miss Angéla lui demanda brusquement ce qu'elle pensait des cheveux courts :

— Je ne sais pas si vous avez remarqué, demanda-t-elle, la façon dont mes cheveux étaient arrangés hier soir.

— Je me le rappelle très bien : vous aviez sur les oreilles des boucles qui vous allaient à ravir.

Miss Angéla rougit de plaisir... Décidément, Mally était délicieuse et elle comprenait qu'Ethan en fût amoureux.

Quand la jeune fille descendit au salon, elle trouva le jeune homme debout devant le piano, jouant avec un doigt : *Chante pour m'endormir.* Il paraissait affreusement sombre.

« Il a raison d'avoir cet air lugubre, se dit Mally, je suis furieuse contre lui!... »

Tandis qu'elle s'avançait avec dignité, il se retourna brusquement.

— Comment, c'est vous?... Êtes-vous reposée?... J'espère que vous avez bien dormi?...

— Très bien, merci, répondit-elle d'un ton glacial.

Ethan approcha d'elle une chaise et, d'un ton tout à fait naturel :

— Asseyez-vous et causons, dit-il. Je crois qu'il faut que nous mettions différentes choses au point...

XXX

Mally regarda le siège et, sans s'asseoir, hocha la tête.

— De qui voulez-vous parler?

— De vous.

— Pourquoi?

— Parce que nous devons chercher ensemble le moyen de vous tirer d'affaire. Vous ne pouvez pas continuer à fuir ainsi, dans la neige, sans rien manger...

— Pourquoi pas?...

— Evidemment vous le pouvez, si vous y tenez, mais y tenez-vous?... C'est ce qu'il faut savoir!

Mally regarda Ethan et ses paupières battirent. Il y avait en elle quelque chose de changé, et, brusquement, son visage, à l'expression obstinée, se détendit. Ethan s'était montré si amical et elle avait tellement besoin d'un ami!...

— Savez-vous, dit-elle enfin, qu'un mandat d'arrêt a été décerné contre moi?...

— Ce n'est pas possible!...

— Hélas! si! Cet horrible Paul Craddock l'a assuré à Candida Long.

— Qu'avez-vous bien pu faire?... Mally, il faut tout me raconter, ne plus rien me cacher ; ne comprenez-vous pas qu'il est nécessaire de vous confier à quelqu'un?...

— Je vous dirai bien volontiers ce qu'il en est.

Elle s'assit sur un bras du fauteuil.

— Alors, je vous écoute.

Ne voulant pas faire allusion à Roger, Mally commença son récit à partir du moment où elle était entrée chez les Peterson.

— Je les trouvais tous charmants, sauf cet horrible Paul Craddock. J'avais même dansé avec sir George qui s'était montré plein d'attention pour moi, lorsqu'un beau jour, tout a changé... Sir George et Craddock ont versé un narcotique dans mon café et, après avoir caché une broche en diamant dans l'ourlet de ma robe, ils m'ont accusée de l'avoir volée, ainsi qu'un document si important, qu'ils me promettaient de ne pas me dénoncer, si je le leur rendais.

Ethan se rapprocha de la jeune fille et s'assit en face d'elle.

— Je veux bien être pendu si je comprends un mot à tout cela!... interrompit-il. Expliquez-moi clairement ce qui est arrivé.

Mally releva la tête.

— A quoi bon! Ils doivent être fous, mais je crains qu'en m'entendant vous ne pensiez que c'est moi qui ai perdu la tête et qui ai volé le diamant...

— Jamais de la vie!...

Mally le regarda avec défi, puis détourna les yeux :

— Eh bien, je vais donc vous raconter en détail cette triste aventure, mais je me demande si vous me croirez...

Elle continua son récit d'un ton grave et en parlant rapidement :

— Mrs Craddock avait perdu sa broche et nous avions passé notre journée à la chercher. Le lendemain, Barbara ayant quitté la nursery, je lui ai couru après et l'ai retrouvée cachée dans le bureau de son père. Paul Craddock, qui téléphonait, m'a vue entrer, mais, quand je suis sortie avec l'enfant, il nous tournait le dos et n'a pas dû s'apercevoir de notre départ. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il ait remarqué la présence de la petite

fille. Sur le moment, je n'y ai pas pensé, mais, réflexion faite, ce doit être elle qui a emporté le fameux papier, avec l'intention de s'en servir pour dessiner. C'est, chez elle, une véritable passion, aussi son père, qui détestait cette manie chez sa fille, ne laissait aucun papier à sa disposition. Elle l'a sûrement pris sur la table de Paul Craddock, et c'est, probablement, un de ceux qu'elle m'a donnés, avec cet étrange mot en croix. Mais je ne comprends vraiment pas l'importance qu'ils peuvent attacher à cela, ni pourquoi ils ont fait toutes ces histoires...

— Quelles histoires ?

— Eh bien ! ils ont, comme je vous l'ai dit, versé un narcotique dans mon café et, pendant mon sommeil, ils ont placé, dans l'ourlet de ma robe, la fameuse broche en diamant.

A ce souvenir, Mally était devenue toute pâle.

— Puis, continua-t-elle, ils ont fait venir Mrs Craddock et sa femme de chambre... — Haletante, elle s'arrêta pour essuyer une larme. — Non, je ne peux pas continuer..., je ne peux pas ! murmura-t-elle, d'une voix qui se brisait.

Ethan lui prit la main :

— Ma pauvre petite chérie, dites-moi tout.

Mally serra de toutes ses forces la main que lui tendait le jeune homme.

— La femme de chambre de Mrs Craddock a trouvé sur moi la broche de diamant, reprit-elle faiblement ; c'est alors que sir George et Craddock m'ont promis l'impunité, si je rendais le document, soi-disant dérobé par moi et dont je n'avais pas la moindre idée.

— Continuez, ma chérie...

— Persuadés que je ne voulais pas rendre ce papier, ils m'ont enfermée dans une mansarde. J'en suis sortie par la fenêtre et me suis laissée glisser jusqu'au troisième étage où se trouvait ma chambre. Avant que je quitte la maison, la petite Barbara m'a donné ses dessins, en souvenir d'elle. Or, sur l'un d'eux, j'ai trouvé, comme je vous l'ai dit, une espèce de mot croisé, que je n'ai pas pu déchiffrer. Tenez, regardez...

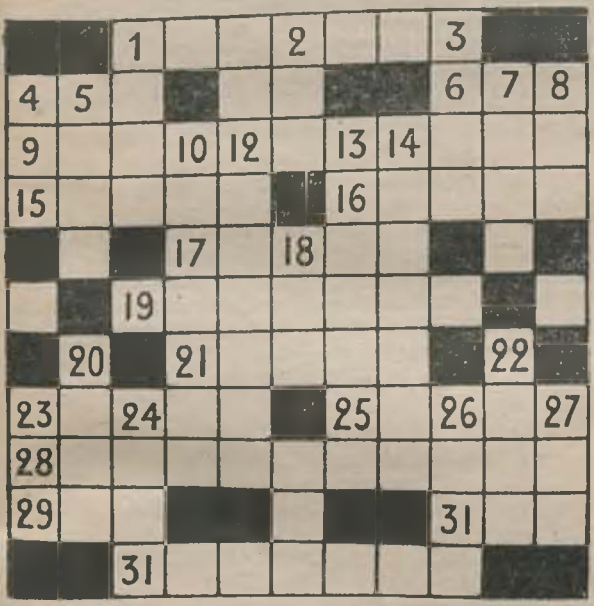
Ayant tiré de sa poche le papier qui l'avait intriguée dans la maison en construction, elle le tendit à Ethan.

C'était une demi-feuille de papier écolier, au sommet de laquelle on lisait cette étrange phrase : *Héliogabalus n'a jamais été empereur de Constantinople.*

En dessous et à gauche se trouvait un carré avec des chiffres. Tout le reste du papier était rempli par la définition des mots à trouver.

Il y en avait vingt-huit.

Le recto de la feuille apparaissait ainsi :



HORIZONTALEMENT

1. Oublié Par Ordre.
4. Des Anciens Très Apprécié.
6. Nouvel Organisme National.

9. Grands Hommes Américains. Très Original Naturellement.
15. Lumière Normale. Chocolat. Cacao Ordinaire.
16. Sables Africains. Office National Industriel.
17. Hache Indienne Très Nouvellement Aiguisée.
19. Acteur Triste Ou Naïf. Herbe Sans Odeur.
21. Affaire Très Ordinaire Ou Néfaste. Sur Ordre Individuel.
23. Avec Obligation. Avec Idée d'Epouser.
25 Nouvel Institut National. Sciences Occultes. Livre Turque.
28. Ligne Navale. Ordre Naturel. Avec Satisfaction. Sans Orgueil.

VERTICALEMENT

4. Obstination Outrageante. Sans Savoir. Indes Néerlandaises.
5. Grand Hôtel Avec Aéroport Organisé.
7. Œuvre Philanthropique Des Savoyards en Orient.
8 Ile Américaine Très Africaine. Noé ou Noémie.
10. Société Nationale Italienne d'Alimentation.
12. Chapeau Neuf. Chapeau Original ou Turc.
13. Outrecuidance Osée.
14. Sans Honneur National.
18. Cadeau Offert. L'Armée Américaine.
20. Ame Oubliée. Offre Offensante.
22. Home Organisé Avec Soin Toujours Ouvert Aux Anciens Ouvriers.
24. Négociation Hispano Américaine Odessa Ou Lille.

Ethan regardait le papier et Mally regardait Ethan.

— C'est bizarre, n'est-ce pas? Cela m'a frappée quand il m'est tombé sous les yeux. Mais j'étais bien trop angoissée et bien trop gelée pour le déchiffrer. Ce matin encore, je l'ai examiné pendant un instant. Si c'est un mot croisé, pourquoi y attachent-ils tant d'importance?...

Mally parlait d'une voix frémissante et ses yeux brillaient.

— Hem!... fit Ethan qui lisait le n° 14...

Puis, il passa au n° 20... Il siffla...

— Ils ont vraiment une passion pour la lettre O que l'on retrouve constamment, à moins que ce ne soit un chiffre. Je le croirais plutôt...

— Oui, oui, dit Mally, un chiffre... Comme vous êtes intelligent!

Ethan se rengorgea.

— Si c'est un chiffre, les O doivent être des E, car cette lettre est celle qui se représente le plus souvent dans l'écriture. Nous allons essayer... Supposons donc que ces O... Non, attendez, prenons

un bout de papier. — Il le plia en deux. — Oh! s'écria-t-il vivement, la voix changée.

— Qu'y a-t-il?...

Rapprochant sa chaise, il posa le papier sur les genoux de Mally.

— Inutile de nous creuser la tête, tout est clair de ce côté. C'est parfaitement un cryptogramme et n'importe qui aurait pu le déchiffrer.

— Je reconnais l'écriture de Paul Craddock!

— C'est en partie déchiffré, comment diable ne vous en êtes-vous pas aperçue?

— Je n'en sais rien... Quand je l'ai examiné pour la première fois, j'étais littéralement gelée et je n'avais rien mangé depuis si longtemps!... Oh! quelle chose bizarre! Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

En travers du papier, on pouvait lire :

HELIOGABALUS

a b c d e f g h i j k l

CONSTANTINOPLE

m n o p q r s t u v w x y z

— Tenez, voilà la clef, regardez, dit Ethan.

Il posa un grand pouce sur le C de Constantinople.

— Vingt-six lettres dans ces deux mots et l'alphabet en dessous. Cela nous explique le grand nombre d'O... E est remplacé par O, mais il en est de même de N et de W... L'I et l'R sont remplacés par A... Regardez, est-ce plus ou moins facile que le hawaïen? Qu'en dites-vous?...

Un trait était tiré sous l'alphabet, et, un peu plus bas, figurait une série de lettres :

OPODATANON. CHATON. LNCCO. SAONI. HITNAATON. HSOATOON. SOIAO. AIDE. NINSOLT. LNONOASSO. OO. SSIN. GHAAO. OPSOIATANON. SNIA. CNCCOOT. OO. SHN. C. OLAAAO. OO. HOASOTOAAO. NHAOOL.

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? répéta Mally haletante.

Ethan retourna le papier.

— Oublié Par Ordre..., lut-il à haute voix ; puis : Des Anciens Très Apprécié. — Il retourna la feuille : — O. P. P. D. A. T. A... oui, c'est cela..., le chiffre est dans les lettres majuscules du quadrillé et *Héliogabalus Constantinople* en est la clef... Je suppose que le carré est un trompe-l'œil !

— Je n'y comprends rien, qu'est-ce que c'est ?

— C'est ce que Craddock a déchiffré...

Ethan poursuivit :

— *Expéditions faites comme prévues... Autorités alertées... Pedro Ruiz suspect... On conseille ne plus faire expéditions pour moment... Ne pas m'écrire...* Là, deux mots en blanc, puis : *Varney...*

— C'est de plus en plus incompréhensible, remarqua Mally.

— Attendez une minute... — Ethan tenait son crayon d'un air soucieux, il le promenait de-ci de-là, entre le chiffre et la clef. — Je remplis les blancs... E. N. A. N. G. L. E. T. E. R. R. E. Oui, c'est cela : *Ne communiquez pas avec moi, en Angleterre. Varney.* Je me demande qui est Varney ?

— Est-ce tout ? interrogea de nouveau Mally,

— Ce n'est pas tout, déclara Ethan, sous le mot *Varney*, il y a une tête d'homme, commença-t-il, mais il fut interrompu par un cri de Mally.

— Mon Dieu ! Voilà un policier !... Regardez, là, un gros policier. Il entre dans le jardin..., disait-elle, haletante.

XXXI

En entendant Mally crier : « Voilà un policier... » Ethan fourra précipitamment le mot croisé dans sa poche et entoura de son bras la taille de la jeune fille, mais celle-ci, se dégageant, s'enfuit à travers la maison. Il la rejoignit bientôt.

En passant au pied de l'escalier, ils entendirent miss Messenger qui causait avec Grace, dans sa chambre à coucher, et, tandis qu'ils s'arrêtaient un instant dans l'obscurité, près du vestibule, Ethan s'empara d'un épais manteau qu'il mit sur les épaules de Mally. Il venait d'enfiler, lui-même, un Burbery, lorsqu'on frappa à la porte donnant sur la route; saisissant la jeune fille par le coude, il la fit passer dans l'office et l'entraîna jusqu'à la porte de service, au bout du jardin.

Le garage du vicaire se trouvait juste en face de l'habitation des Messenger. Dieu merci, il n'était pas fermé à clef... Ils sautèrent dans l'auto qu'Ethan y avait garée la nuit précédente et qui, n'étant pas encore refroidie, démarra sans difficulté.

— Nous sommes sauvés! s'écria joyeusement Ethan.

Il se mit à chanter de sa voix de basse :

A ma fenêtre je reste, et tu entendras mon appel
Je t'aime, toi seule, d'un amour qui ne finira
Qu'au coucher du soleil!

— N'est-ce pas une chanson épatante? et bien appropriée?...

Mally éclata de rire :

— Nous sommes fous..., fous à enfermer..., dit-elle. Du reste, si nous ne l'étions pas, nous ne serions pas ici...

— C'est délicieux d'être un peu fou, ne trouvez-vous pas, ma chérie?...

Mally apercevait, dans le pare-brise, la silhouette du jeune homme, avec son vieux Burbery et son feutre déformé baissé sur l'œil droit. Soudain, elle pencha doucement sa tête sur la robuste épaule...

Elle le regardait, à travers ses longs cils, en souriant, tandis qu'Ethan contemplait la fossette qui se creusait, tout près de la petite bouche fraîche et il se baissa pour l'embrasser. Comme le baiser se prolongeait, la voiture se mit à zigzaguer d'une façon inquiétante, sur la route solitaire. Mally laissa échapper un sanglot et cacha son visage contre le vieil imperméable...

— Vous n'êtes plus en colère, Mally chérie?...

Sans répondre, elle enfonça plus profondément sa tête dans le manteau du jeune homme.

— Voyez-vous, chérie, quand vous me regardez comme cela, je ne sais plus ce que je fais... Dites-moi, maintenant, si vous étiez réellement en colère, hier soir, quand je vous ai embrassée?...

Mally se contenta de baisser les yeux.

Peu après ils quittèrent la grande route, pour prendre un chemin de traverse. Enfin, la jeune fille se redressa ; elle était très pâle et ses lèvres tremblaient.

— Où allons-nous? demanda-t-elle.

— A Londres. Il est nécessaire, en effet, que vous voyiez un avocat sérieux. Toute cette histoire est ridicule et je ne veux pas que vous soyez arrêtée... Je vais vous mener chez mon cousin, Mansel Messenger, c'est un brave homme très entendu en affaires. Sa femme est la sœur de sir Julian Le Mesurier, le chef de la Sûreté, qui peut aussi nous être utile.

— Mais il refusera de m'aider?...

— Je suis sûr que non... D'ailleurs, je lui dirai que nous sommes fiancés.

— Nous ne le sommes pas..., nous ne devons pas l'être..., murmura Mally, tandis qu'une larme coulait sur sa joue.

— Ma petite sotte chérie..., fit-il en riant.

— Il n'y a pas de quoi rire... C'est, hélas ! très sérieux. Je peux parfaitement être mise en prison, pendant des années, et vous ne devez pas être fiancé à une condamnée...

La voiture fit une nouvelle embardée. Mally poussa un cri et sentit la main d'Ethan se poser sur son épaule, la forçant à le regarder.

— Voulez-vous bien ne pas parler ainsi !... Je ne le supporterai plus... Je vous répète, très sérieusement, cette fois-ci, que nous sommes fiancés et que nous le resterons jusqu'au moment où nous nous marierons... C'est-à-dire le plus tôt possible !

Mally lui jeta un coup d'œil malicieux.

— Non, répéta-t-elle plus faiblement.

— Non ? encore non ?... Quelle affreuse entêtée !... Je vous en prie, soyez raisonnable, au moins tant que je tiens le volant, car il m'est impossible de continuer à conduire d'une main et à vous corriger de l'autre... Nous allons tout de travers et il finira par nous arriver un accident ; or, il faut que nous soyons à Londres avant qu'il soit trop tard...

Il reprit le volant d'une main ferme et se lança à toute allure sur la route verglacée, entre les champs couverts de neige. Une heure plus tard, ils atteignaient les faubourgs de la capitale.

Mally, pelotonnée dans son épais manteau, n'avait rien dit depuis un long moment ; subitement, elle éclata de rire :

— S'il y avait un poste de police sur la route, vous seriez arrêté pour excès de vitesse, dit-elle ; alors, je ne pourrais plus vous épouser...

Au même instant, une petite voiture croisa la leur. Mally saisit le bras d'Ethan :

— Ethan, c'est Candida Long... C'est elle ! J'en suis sûre... Je veux lui parler..., elle a été tellement bonne pour moi ! Rattrapez-la... Vite !... il faut que je lui parle... Faites demi-tour...

Quelques instants après, Ethan avait rejoint l'auto. Mally agita sa cape au-dessus du pare-

brise. Candida, qui les avait reconnus, arrêta sa voiture, en face de celle de Messenger.

Une seconde après, Mally était sur la route.

— C'est moi, dit-elle en grimpant sur le marchepied, vous voyez que j'ai pu m'échapper, grâce à vous... Je suis si contente d'avoir l'occasion de vous remercier!... Tiens! mais vous êtes avec Mr Medhurst...

Ambrose Medhurst, en jeune homme plein de tact qu'il était, sortit par l'autre portière, craignant d'être de trop dans cet entretien.

— Etes-vous fiancés? continua Mally.

Candida se pencha vers elle, d'un air mystérieux.

— Chut..., pas tout à fait... Vous aviez raison : il désire m'épouser, mais ne veut pas se décider.

Elles entendaient Ethan et Ambrose causer gaiement.

— Pourquoi ne veut-il pas?... demanda Mally.

— A cause de ma fortune. Heureusement, je crois que j'en ai perdu une grande partie... Alors, peut-être se décidera-t-il. Comment êtes-vous ici? N'est-ce pas bien imprudent? Paul était si monté contre vous! J'ai une peur horrible qu'il n'arrive à vous retrouver...

— Je suis en train de fuir avec Ethan... Le connaissez-vous? Il prétend que nous sommes fiancés... et j'ai bien trop peur de lui, pour oser le contredire!...

Candida se mit à rire, ainsi que les jeunes gens qui s'étaient rapprochés d'elles. Tout à coup, Candida battit des mains.

— Ambrose, j'ai une idée... Nous allons changer de voiture...

Dans les grands yeux noirs d'Ambrose passa un regard étonné.

Il répéta : « Changer de voiture?... », sans comprendre ; la jeune fille insistait :

— Oui..., changer de voiture...

Ethan s'approcha d'elle.

— Vraiment, vous feriez cela, miss Long?

— Certainement! Voyons, oui ou non, êtes-vous

poursuivis, et ne croyez-vous pas que ce serait le seul moyen de sauver Mally ?...

— Il est certain qu'on nous court après, interrompit celle-ci, debout sur le marchepied.

— En réalité, voici ce qui s'est passé, expliqua Ethan : nous nous sommes enfuis de chez mes tantes, par la sortie de service, tandis que le policier sonnait à la grande porte, et, comme, à Weyford, tout le monde connaît le numéro de mon auto, je crains que nous ne puissions atteindre Londres sans être arrêtés...

— Alors, il n'y a plus à hésiter... Venez, Ambrose, vous conduirez.

Elle jeta un baiser à Mally et s'engouffra en riant dans l'auto d'Ethan, entraînant Ambrose à sa suite.

— Quelle brave fille ! dit Mally, dont le manteau trop long traînait dans la neige. Je sais où est son garage, tout va bien... Allons, en route...

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'elle me l'a dit, et aussi parce que je suis très intelligente, terriblement intelligente...

— Croyez-vous ?...

Mally sourit et appuya sa joue contre l'épaule d'Ethan, en murmurant : « Chéri... »

Puis, elle se mit à rire :

— Je crois que, maintenant, nous sommes réellement fiancés... Jamais, non, jamais, je n'aurais osé l'espérer...

XXXII

Mansel Messenger était un petit homme vif, gai comme un pinson, avec des joues roses, des cheveux gris ébouriffés et des yeux bruns, au regard malin. Tandis que Mally lui racontait son histoire, il l'observait d'un air attentif et intéressé.

Dans sa jupe courte et son pull-over, elle paraissait extraordinairement jeune et frêle, mais elle s'était redressée et poursuivait son récit tout naturellement.

Mansel Messenger fut bientôt conquis par le timbre de sa voix, son regard franc et sa façon de parler sans rancune des Peterson.

Quand elle eut terminé, il l'interrogea :

— Aviez-vous remarqué qu'il y eût, dans la maison, quelqu'un de mal disposé à votre égard ?

Mally leva la tête :

— Mr Craddock me déplaisait et ne m'inspirait aucune confiance.

— Vous êtes-vous querellés ?

— Non, mais il savait que je ne l'aimais pas.

— Comment l'avait-il deviné ?

— Parce que, un jour, je l'ai giflé.

— Je ne doute pas qu'il le méritât... J'aimerais cependant en connaître le motif...

— Je dois vous dire que c'est un peu de ma faute ! J'aurais dû me méfier... En rentrant d'une soirée, vers deux heures du matin, j'ai rencontré Craddock dans le vestibule ; il m'a offert de venir manger des sandwiches dans son bureau. Comme j'avais très faim, j'ai accepté, sans réfléchir..., mais à peine étions-nous assis qu'il a essayé de m'embrasser... Je l'ai alors giflé, de

toutes mes forces, puis j'ai couru m'enfermer dans ma chambre.

Ethan, appuyé contre la cheminée, le dos au feu, fit entendre un grognement sourd...

— Quand cela s'est-il passé? demanda Mr Messenger.

— La nuit qui a précédé mon départ.

— La broche de diamant avait-elle déjà disparu?

— Oui, nous l'avions cherchée toute la journée...

— Et le lendemain matin, après le déjeuner, ils vous ont fait fouiller et ils ont trouvé la broche dans l'ourlet de votre robe?...

— Oui...

— Quand vous ont-ils parlé, pour la première fois, du document important qu'ils avaient perdu?

— Il me semble que c'est immédiatement après...

— Vous n'en connaissiez pas l'existence?

— Non.

— D'après ce que vous m'avez dit, il n'en est pas de même maintenant?...

— Avant mon départ de chez les Peterson, Barbara m'avait donné ses dessins, de peur que son père et Craddock ne les découvrent et ne les brûlent... Je les ai mis dans ma poche et n'y ai plus pensé, jusqu'au moment où je me suis cachée dans le bois de houx de Pedling Corner, en attendant la nuit. .

— Alors?...

— Pour passer le temps, je me suis amusée à les regarder et j'ai remarqué qu'au dos de l'un d'eux, il y avait un mot croisé... Ne sachant que faire, pendant ma longue attente dans la maison en construction, j'ai essayé de le déchiffrer et il m'a paru très différent de ceux que j'avais vus jusqu'alors.

— Tiens! en quoi?...

— Je ne saurais l'expliquer... J'avoue, d'ailleurs, que je n'ai pas insisté... Ce matin, je l'ai montré à Ethan et nous avons remarqué qu'en effet ce n'était pas un véritable mot croisé, et... — Elle se tourna vers la cheminée. — Ethan, dit-elle, montrez-le à Mr Messenger...

Ethan tendit la feuille de papier à son cousin.

— C'est un cryptogramme, dit-il, que j'ai essayé de deviner ; mais, quand j'ai commencé mon travail, je me suis aperçu que le code se trouvait au verso. Regardez vous-même.

Mansel Messenger s'empara du papier et lut à haute voix :

— *Héliogabalus. — Constantinople...*

— Ce sont les mots qui constituent la clef..., interrompit Ethan.

Tout en disant : « En effet... » Mansel suivait du doigt, sur la ligne, chaque lettre de l'alphabet qui figurait en dessous de chaque majuscule des deux noms propres.

Ethan continua son explication :

— Le chiffre est constitué par l'initiale des mots à inscrire horizontalement et verticalement dans le carré. Je n'ai eu à m'en servir que pour ces deux mots : *En Angleterre*. Le reste est déjà déchiffré, même la signature. Mally dit que c'est l'écriture de Paul Craddock...

— En êtes-vous tout à fait sûre? questionna brusquement Mansel Messenger, en se tournant vers la jeune fille. Il ne faut rien affirmer, si vous n'avez pas une certitude absolue.

— J'en suis convaincue.

— C'est bien.

Il se mit à lire à mi-voix :

— *Expéditions faites comme prévues. Autorités alertées. Pedro Ruiz suspect. Conseille ne plus faire expéditions. Ne pas m'écrire* (en Angleterre). *Varney.*

Il relut ces phrases deux ou trois fois, puis, après un silence prolongé, il demanda à Mally :

— Avez-vous une idée de ce que cela peut bien vouloir dire?

— Non.

— Et les expéditions dont il parle?

Elle secoua la tête négativement.

— N'avez-vous jamais entendu prononcer le nom de Pedro Ruiz?

— Jamais.

— Vous maintenez que cette écriture est celle de Paul Craddock ?

— J'en mettrais ma main à couper...

Messenger la fixa attentivement, pendant quelques instants, puis, ayant repoussé sa chaise, il se leva :

— Je vais vous demander de passer tous deux dans la pièce à côté, pendant que je téléphonerai à sir Julian Le Mesurier. S'il veut bien vous recevoir, je crois qu'il sera intéressé par ce cryptogramme, mais je vous recommande de ne rien lui cacher ; sinon, je ne pourrai vous être d'aucune aide effective... Mais si vous acceptez de vous laisser guider par moi...

— Nous ne demandons que cela ! s'écria Mally, et nous serons très heureux si vous voulez bien nous diriger dans cette affaire. N'est-ce pas, Ethan ?... Surtout, n'allez pas vous imaginer que nous ne le désirons pas, ajouta-t-elle, en regardant Mansel Messenger, d'un air suppliant, tout à fait irrésistible.

— Cette pensée ne me viendrait pas, répondit-il gentiment, en lui tapotant amicalement le bras, et il ouvrit la porte de la chambre voisine.

— Allez, installez-vous là, tous les deux.

La pièce était déserte. Aussitôt que Messenger eut refermé la porte, Ethan prit Mally dans ses bras.

— Il ne faut pas avoir peur, ma chérie, murmura-t-il tendrement à son oreille.

— Je n'ai pas peur...

— Mais si... Je le vois bien... Vous tremblez comme un pauvre petit oiseau transi et je ne le veux pas.

— Chut..., chut..., la porte n'est pas fermée, je veux entendre ce qu'il téléphone.

— C'est vous, Piggy ? disait Mansel. Vous m'entendez, c'est très important... Vous vous rappelez notre conversation d'hier soir, au club des *Loups* ?... Oui, ce qui était confidentiel... Elle est ici... Ici... Vous n'entendez pas ? ici, chez moi... Oui, un mandat d'arrêt, dit-elle... J'aimerais que vous la voyiez... De plus, j'ai entre les mains

un document qui vous intéresserait... Pardon, la porte est ouverte, attendez un instant... Je vais la fermer...

La porte claqua et Mally courut se réfugier dans les bras de son fiancé :

— Ethan, Ethan, ne me laissez pas mettre en prison, je ne pourrais pas le supporter!... J'ai peur..., une peur affreuse...

Ethan l'étreignit passionnément. Elle s'accrochait désespérément à lui, en sanglotant comme une enfant.

Mais l'étreinte solide et réconfortante du jeune homme arriva bientôt à la calmer. Dès cet instant, la jeune fille eut l'intuition qu'elle n'irait pas en prison et qu'Ethan la sauverait.

XXXIII

— Quel sentimental vous êtes, Mansel, remarqua plaisamment sir Julian Le Mesurier.

Appuyé à son fauteuil de bureau, il souriait avec une condescendance indulgente qui mit en rage son beau-frère.

— Moi?... sentimental?... Quelle idée!...

— Et même le plus indécrottable des sentimentaux... Ne venez-vous pas de me raconter que l'amour est la seule chose belle et douce de la vie et qu'il est touchant de voir Ethan aussi amoureux de cette petite écervelée... C'est encore un enfant et vous l'excusez, c'est une honte!

— Un enfant qui va avoir trente ans, mon cher Julian. En tout cas, je ne suis pour rien dans sa décision; il est venu chez moi, aujourd'hui, comme client, pas pour autre chose!

Sir Julian agita sa large main :

— Admettons-le, si cela vous fait plaisir...

Parlez-moi, maintenant, de ce fameux document, au sujet duquel vous m'avez téléphoné. Pouvez-vous me le montrer?...

— Il est entre les mains de miss Lee...

— Et vous dites qu'elle est sous la menace d'un mandat d'arrêt?...

— C'est elle-même qui me l'a appris et je ne saurais douter de sa franchise... Ne voulez-vous pas la voir?

— Ce n'est pas mon affaire, cela regarde cet excellent Murgatroyd... Au fait, j'aimerais assez la connaître, mais comme homme du monde, pas comme homme d'affaires... Vous a-t-elle accompagné?...

— Oui.

Sir Julian sonna et parla quelques instants au téléphone, en dessinant machinalement des chats sur son buvard. Dans la pièce à côté, Mally, qui avait entendu la conversation, se cramponnait désespérément à Ethan; enfin, elle lâcha son bras et s'avança, tête haute, vers sir Julian.

— Comment allez-vous, miss Lee? demanda-t-il, en observant, attentivement, la jeune fille, de ses petits yeux perçants.

Ethan entra à son tour et referma la porte. Messenger le fit asseoir et Mally recommença, encore une fois, le récit de son étrange et triste aventure, depuis le jour de son entrée chez les Peterson, comme gouvernante de la petite Barbara.

Le gros bonhomme paraissait absorbé par ses dessins, mais, de temps en temps, il jetait un regard incisif sur la jeune fille.

Quand elle eut terminé son récit, il lui demanda simplement :

— Voulez-vous me montrer le mot croisé dont vous venez de me parler?...

Elle le lui tendit, à travers la table ; sir Julian le déplia et le lut en silence, puis il le retourna.

Mansel s'approcha de lui et, tandis qu'il pointait certaines phrases qui lui paraissaient plus importantes que les autres, Piggy faisait « oui »

de la tête, en tapotant avec son crayon sur la feuille de papier.

— Ethan a déchiffré ces deux mots : « En Angleterre »; le reste était déjà fait...

— C'est bien, approuva sir Julian, et il se plongea dans la lecture du mot croisé que Mally connaissait maintenant par cœur.

Elle l'observait et vit, soudain, l'étonnement se peindre sur le large visage.

— *Expéditions faites comme prévues. Autorités alertées. Pedro Ruiz suspect. Conseille de ne plus faire expéditions. Ne pas écrire en Angleterre. Varney.*

Le papier était plié à l'endroit où finissait le message chiffré. Sir Julian l'ouvrit et, se tournant brusquement vers Mally :

— Mais il y a une tête d'homme dessinée sur ce papier, de ce côté ; ne vous en êtes-vous pas aperçue ?

— Non, je n'ai regardé que le mot croisé, après quoi je l'ai donné à Ethan, mais...

Elle hésita.

— Eh bien ?...

— Je me rappelle maintenant qu'il a remarqué ce dessin, dont Barbara est l'auteur... C'est elle qui a dû prendre ce papier pour dessiner et peut-être pour ennuyer Paul Craddock...

— Vous dites que ce serait Barbara qui l'aurait pris ?

— C'est possible, car il se trouvait au milieu de ses autres dessins.

— Quel âge a-t-elle ?

— Huit ans et demi.

— Avez-vous apporté les autres ?

Elle hocha la tête :

— Non, ils sont dans mon manteau, je n'ai pris que celui-ci, pour le montrer à Ethan. Au moment où nous l'examinions, j'ai aperçu le policier et nous nous sommes enfuis...

— Vous m'assurez que ce n'est pas vous qui avez fait ce dessin ?...

— J'en serais bien incapable !...

— Et vous êtes sûre, tout à fait sûre, que vous ne l'aviez pas regardé ?

— Je vous jure que non.

— Le message est signé « Varney ». Ce nom ne vous dit-il rien ?

— Absolument rien...

Sir Julian posa le papier sur la table, pour l'étudier plus facilement : en dessous du dessin, Barbara avait écrit : « Varney, je le déteste ! »

Mally se pencha pour regarder, à son tour, la tête dessinée par la petite fille et, brusquement, elle revit un garage sombre et le profil d'un homme, qu'une lampe électrique éclairait fugitivement.

— Oh ! murmura-t-elle... Oh !...

Et elle se cramponna à la table.

— Vous connaissez cet homme ?

— Je l'ai vu dans un garage.

— Que dites-vous ?

— Que je l'ai aperçu, une nuit, dans un garage, pendant une seconde, mais Ethan sait qui il est...

Piggy se tourna vers le jeune homme et lui montra le dessin.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, ce n'est pas possible !

— Il y a bien peu de choses impossibles, en ce monde. Reconnaissez-vous ces traits ?...

— Ce n'est pas assez ressemblant, pour que je puisse être affirmatif.

— Mais qui vous rappellent-ils ?

— Je préfère ne pas me prononcer...

Peut-être accepterez-vous alors de nous dire à qui appartient la voiture dans laquelle miss Lee a quitté Londres, avant-hier soir ?...

— A Lawrence Marrington, répondit enfin Ethan, à contre-cœur.

Mally regarda, tour à tour, les trois hommes :

— Qui est Lawrence Marrington ? interrogea-t-elle.

Sir Julian lui montra les dessins.

— Miss Barbara Peterson prétend que c'est Varney, répondit-il nonchalamment, et nous allons voir si cet excellent Murgatroyd confirme l'opinion de cette enfant...

XXXIV

Mally se cramponnait à la table :

— Qu'est-ce que cela signifie?... Cette horrible chose n'est pas possible, murmura-t-elle, en fixant sir Julian de ses grands yeux effrayés. Vous ne voulez pas dire que...?

— Je le crains...

Après un court silence, sir Julian sonna de nouveau :

— Je vais vous prier d'attendre quelques instants. — Et, se tournant vers son beau-frère : — Où habite miss Lee? Il se peut que Murgatroyd désire lui parler...

— Allez-vous me mettre en prison? demanda Mally d'une voix tremblante.

Ethan fit un mouvement... Piggy l'arrêta de la main.

— Pas encore cette fois-ci..., mais nous avons besoin de votre témoignage. Où habitez-vous?

— Nulle part..., répondit Mally tristement.

— J'espère, commença Mansel à mi-voix, que miss Lee nous fera le plaisir... Je suis sûr que Janet sera enchantée... — Il se tourna vers la jeune fille. — Oui, j'espère que vous voudrez bien venir passer quelque temps avec nous?

— Oh! s'écria Mally, en saisissant la main de Mansel. Oh! vous êtes trop gentil..., vous êtes tous deux trop gentils...

Elle regarda sir Julian, essuya deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues et sortit en courant de la pièce, suivie d'Ethan.

— Eh bien, interrogea Mansel, qu'en pensez-vous?

— Très séduisante, la jeune personne, répondit Piggy, pas précisément jolie, mais beaucoup plus

dangereuse que si elle l'était. Le jeune Ethan me paraît terriblement emballé... Elle n'a pas froid aux yeux. Qu'en pensez-vous ?

— Qu'est-ce que peut bien signifier toute cette histoire ? se contenta de répondre Mansel.

— Rien de très propre, je le crains. Murgatroyd sera enchanté de ce mot croisé, d'un genre tout particulier.

— Pouvez-vous me l'expliquer, ou dois-je attendre ?

— Oui, mais à condition que vous gardiez le secret pour le moment, même envers Janet... — Il s'arrêta et frappa de la main sur le papier qui était sur la table. — Voilà qui est suffisant pour faire condamner un homme... *Expéditions faites comme prévues*... Expéditions, dans ce cas, signifie : Cocaïne... et ce message écrit par le secrétaire de Peterson peut le conduire également en prison... Ce n'est qu'un maillon de la chaîne, mais c'est celui qui nous manquait et maintenant nous l'avons. Je me souviens que j'étais au collège avec Peterson ; c'était un brave type à cette époque...

— Comment expliquez-vous qu'il en soit arrivé là ?

— Assez facilement. Vous savez qu'il a fait faillite et que la guerre l'a laissé sans un sou. Alors, il a choisi un des moyens les plus faciles pour gagner de l'argent... Il s'est trouvé, par hasard, sur le chemin de Varney et ce vieux routier en canaillerie l'a entraîné. Il s'est servi de ses bateaux pour faire de la contrebande ; c'était alors plus facile que maintenant... Varney — et cela va vous surprendre plus encore — Varney et Lawrence Marrington ne sont qu'une seule et même personne. Il faisait déjà la contrebande de l'opium, en Chine, il y a vingt ans ; mais rappelez-vous que, chez lui, c'est uniquement pour la science qu'il agit ainsi. Cet homme est un fanatique, un enthousiaste qui ne vit que pour ses recherches ; il lui faut de l'argent pour les mener à bien, c'est pourquoi il est plongé, jusqu'au cou, dans cette lamentable affaire.

— Et Craddock ?

— Un simple ambitieux, avec des visées politiques !... Enfin, cela fera la joie de Murgatroyd et de cette délicieuse enfant, si courageuse. Je me demande si l'accusation que ces scélérats ont portée contre elle n'est pas la plus mauvaise action de leur vie. Ils ont perdu la tête, quand ils ont constaté la disparition de ce document, mais, s'ils n'avaient pas accusé miss Lee de l'avoir volé, il ne serait jamais tombé entre nos mains...

— Est-il très important ?

— Oui, comme preuve... Nous savons, maintenant, que Pedro Ruiz a fait une expédition que nous avons d'ailleurs saisie, mais il appartient à ce genre de personnes dont les envois demandent à être vérifiés... puis, nous découvrons que Varney, *alias* Lawrence Marrington, avise le secrétaire de Peterson d'avoir à se méfier de Pedro Ruiz... Vous voyez l'enchaînement...

Il repoussa sa chaise, se leva en s'étirant :

— Emmenez votre fugitive, dit-il, et mettez-la à l'abri, jusqu'au moment où nous aurons dressé le mandat d'arrêt contre eux... Au revoir...

XXXV

Paul Craddock sortit, en toute hâte, de la cabine du téléphone et descendit l'escalier en courant.

En entrant dans le bureau de Peterson, il s'écria, essoufflé :

— Elle est arrêtée !...

Sir George, interrompant sa lettre, leva les yeux, et, les sourcils froncés :

— Voyons, un peu de calme, Paul, je vous prie, dit-il mécontent ; si vous ne pouvez pas mieux vous dominer, partez...

— Mais je vous dis qu'ils l'ont arrêtée!...

— Si quelqu'un vous a entendu descendre l'escalier avec une telle hâte et entrer en trombe ici, si l'on a saisi ce que vous venez de m'annoncer, que pensez-vous que l'on croira?... Enfin, c'est bon... Vous voulez, sans doute, parler de miss Lee.

— De qui voulez-vous que ce soit? La police a arrêté, à Setton, la voiture dans laquelle elle s'enfuyait et on vient de l'amener à Londres, pour être interrogée. On demande l'un de nous, pour l'identifier. Dois-je y aller?

— Oui. Si l'on trouve le papier, prenez-le, mais n'insistez pas... Dites simplement que vous vous rappelez avoir griffonné quelques notes, au dos d'un mot croisé envoyé par un ami... et n'ayez pas l'air d'y attacher d'importance... Je regrette, maintenant, que nous nous soyons lancés dans cette aventure...

— Pourquoi maintenant, puisque nous sommes justement hors d'affaire?

Sir George leva les sourcils :

— Croyez-vous vraiment que nous le soyons?... Je n'en suis pas si sûr que cela!... ajouta-t-il pensivement, puis il se leva. Allez l'identifier et faites attention à ce que vous direz ; surtout, gardez-vous de montrer la moindre animosité... Ayez l'air de plaindre miss Lee et dites bien que nous ne voulons pas l'accabler...

Paul Craddock était inquiet en sortant de chez sir George.

Dans le taxi qui l'emmenait, il songeait à l'attitude étrange de Peterson. Il avait été surpris et, maintenant, une angoisse le saisissait qu'il ne pouvait dominer. Il maudissait le jour où miss Lee était entrée chez les Peterson!

Il faisait presque nuit, quand il arriva au poste de police. Il fut introduit dans une pièce brillamment éclairée, où l'inspecteur en chef, assis devant son bureau, était en train d'écrire.

Craddock, impatient d'en finir, donna nerveusement son nom et son adresse ; il avait surtout hâte de retrouver le fameux papier au mot croisé, pour le réduire en cendres.

Mais l'attente se prolongeait, et, déjà, il perdait son air indifférent qu'il avait eu tant de peine à conserver jusqu'alors... Enfin, la porte s'ouvrit, et la personne qu'il s'attendait le moins à voir, Candida Long, apparut avec ses cheveux d'or pâle qui brillaient sous son petit chapeau noir.

Elle paraissait indignée.

— Candida ! s'écriait Craddock, tandis que l'inspecteur se retournait stupéfait.

Candida Long se mit à rire, d'un rire qui trahissait sa colère.

— Peut-être voudrez-vous bien expliquer à ces gens qui je suis?... C'est invraisemblable que j'aie été arrêtée pour excès de vitesse, tandis que je ne faisais pas du quarante à l'heure... Je rampais, positivement, sur la route. Je pense que vous direz à Monsieur — elle jetait un regard fulgurant sur l'inspecteur — que vous avez été conduit par moi et que je suis la plus sage et la plus raisonnable des automobilistes... Du reste, Ambrose, mon fiancé, regardait le compteur... Il va aller voir un avocat, car cela ne peut pas continuer ainsi !...

Comme elle s'arrêtait, pour reprendre haleine, l'inspecteur en profita pour placer un mot :

— A quoi bon toutes ces histoires ! fit-il d'un air de reproche. Cela n'a aucune importance que vous ayez fait du dix, du quarante ou du cent à l'heure, étant donné que vous n'avez pas été arrêtée pour excès de vitesse, mais bien pour vol, et ce monsieur est ici pour vous identifier.

Paul Craddock se tourna brusquement vers le policier :

— Mais ce n'est pas miss Lee !...

— Vous voyez, dit Candida triomphante, je vous avais bien dit que vous faisiez une erreur... Qui est miss Lee?...

En rentrant de Londres, Craddock était presque désespéré... Mally Lee s'était échappée, et Candida Long venait de lui annoncer, avec un charmant sourire, qu'elle était fiancée à Ambrose Medhurst...

Il l'avait laissée en train d'expliquer à l'ins-

pecteur, d'une façon ingénieuse dont elle était très fière, comment elle avait pris l'auto d'une amie, au lieu de la sienne.

Paul arriva, très sombre, chez Peterson ; il traversa le hall et entra dans le bureau, qu'à son grand étonnement il trouva vide.

Sur la table était une lettre à son adresse dont il déchira hâtivement l'enveloppe :

MON CHER PAUL,

Je m'absente. J'ai décidé d'aller passer un certain temps à l'étranger. Je sens le besoin de prendre un sérieux repos, et, comme je ne sais encore où j'irai et que je voyagerai constamment, il est inutile de faire suivre ma correspondance. Ci-joint un chèque, pour vos deux mois de traitement.

Votre G. P.

Paul Craddock, immobile, fixait la signature.

En face d'une pareille calamité, il n'y voyait plus clair... Sir George avait pensé à s'en aller à temps. Mais lui?... Mais Varney?... Qu'allaient-ils devenir?...

Comme il restait immobile, ne sachant que décider, un valet de chambre entra et déposa sur la table les journaux du soir, puis se retira sans bruit. Craddock en déplia un machinalement. En tête de la première feuille, on lisait en grosses lettres :

ARRESTATION DE Mr LAWRENCE MARRINGTON

XXXVI

La soirée était déjà très avancée, quand Ethan fit ses adieux à miss Lee et, comme ils se prolongeaient :

— Rappelez-vous, Ethan, que Janet a dit : dix minutes..., pas plus..., remarqua la jeune fille en riant.

— Ma cousine Janet est une femme pleine de tact, elle ne voulait pas du tout dire dix minutes, c'était une façon de parler, pour ne pas nous gêner...

— C'est un amour... J'aime ces femmes rondes et joviales qui vous appellent : « Ma chérie » et qui se conduisent comme des anges de bonté, quand il leur serait si facile et si naturel de ne rien faire pour vous...

— Oui, Janet est une femme épatante, bien assortie en cela avec sir Piggy!

Mally éclata de rire :

— C'est vrai, elle ressemble à un gentil petit cochon de lait, tout rose...

Ethan se pencha pour embrasser sa fiancée, mais celle-ci le repoussa soudain et son rire cessa :

— Non, ne m'embrassez plus...

— Pourquoi?... petite folle chérie...

— Je ne suis pas une petite folle, je suis triste.

— Mais vous n'avez aucune raison d'être triste, je ne le veux pas... Vous n'allez pas pleurer... Mally! Qu'avez-vous?...

— Je ne peux pas éloigner de ma pensée les heures atroces que je viens de traverser... Si j'ai accepté d'entrer chez sir Peterson, c'est que celui-ci m'avait fait une très bonne impression et j'étais persuadée que c'était un charmant homme... Ce-

pendant, le soir de mon arrivée chez lui, je me suis trouvée, au sommet de l'escalier, en face de son buste et j'ai été saisie alors d'une étrange angoisse que je ne me suis pas expliquée tout d'abord, mais qui devait être un pressentiment du drame qui allait suivre...

— Probablement, ma chérie...

— Et ma pauvre petite Barbara..., que va-t-elle devenir?... continua Mally, en réprimant un sanglot.

— Mally chérie, ne pleurez pas...

— Mais je ne peux pas m'en empêcher...

Elle réfléchissait :

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; de cette façon, la pauvre enfant ne sera pas élevée par sa canaille de père... C'est vrai, Mrs Craddock est très bonne et s'occupera d'elle avec beaucoup de dévouement, continua-t-elle... Puis, elle fit une pause... — Ethan...

— Qu'y a-t-il?...

— Vous savez quelque chose de nouveau?... Vous parliez tout à l'heure avec votre cousin Mansel...

— Oui... Ils ont arrêté sir George...

— Oh! s'écria la jeune fille.

— Voyons, Mally, vous n'auriez tout de même pas désiré qu'il restât en liberté?...

— Non — elle hésitait, — mais cela m'est horriblement pénible de penser qu'ils vont aller en prison... Je croyais que je m'en réjouirais pour Paul Craddock et, quand j'ai appris son arrestation, cela m'a tout de même fait quelque chose... Ethan, je vous défends de vous moquer de moi!... sinon...

— Sinon quoi?

— Je me laisserai convertir au célibat par votre tante Séréna! Elle en serait enchantée...

— Je ne ris pas, je vous le jure, Mally... — et il prit la jeune fille dans ses bras; — mais je veux que vous oubliiez les heures d'effroi et d'angoisse que vous venez de passer, promettez-le-moi...

— Je ne demande que cela, je vous l'assure

Pourtant, je ne peux pas penser sans frissonner à quelqu'un qui est en prison.

— Ne vous occupez plus de ces bandits, mais des amis charmants que vous avez : Mansel, Janet, Candida, tante Angéla, Bunty et moi..., surtout moi... C'est maintenant votre devoir. Que désirez-vous de plus ?

— Etes-vous gentil ?... C'est ce qu'il faudrait savoir !

— Délicieusement gentil ! Demandez à tante Angéla, elle vous dira quel charmant mari vous aurez !...

— Ethan... — et elle frottait câlinement sa joue contre celle du jeune homme — Ethan...

— Quoi, ma chérie ?

— Vous me promettez d'être toujours bon pour moi ?

— Ma chérie..., ma petite chérie..., murmura Ethan ému, je vous le promets bien facilement...

— Mais vous êtes bien sûr que vous le ferez..., tout à fait sûr ?...

Le rire du jeune homme éclata, heureux et confiant :

— Attendez et vous verrez..., dit-il.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. — ***Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.*** Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 × 27 ½.

ALBUM N° 2. — ***Alphabets et Monogrammes*** *pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 3. — ***Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet,*** etc. 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 4. — ***Les Fables de La Fontaine*** *en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 5. — ***Le Filet brodé.*** *(Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 6. — ***Le Trousseau moderne.*** *(Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 ½.

ALBUM N° 7. — ***Le Tricot et le Crochet.*** 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnets, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. — ***Ameublement et Broderie.*** 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 9. — ***Album liturgique.*** 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 10. — ***Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.*** 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11. — ***Crochet d'art pour ameublement.*** 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11 *bis*. — ***Crochet d'art pour ameublement.*** 100 pages de modèles variés. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 12 — ***Vêtements de laine au crochet et au tricot.*** 150 modèles, 100 pages. Format 37×28 ½.

Chaque album, en vente partout : **8 fr** ; franco : **8 fr 75.**

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e^).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :
France... 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :
France... 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

204.

Le gérant: Jean LUCARO — Imp. de Montsouris, Paris-14e. — R. C. Seine 53579